

Département d'histoire
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Femmes, police et résistances à la Nouvelle-Orléans, 1809-1820

par
Clémence Cloutier-Deschênes
Mémoire pour obtenir
La Maîtrise *ès arts* (Histoire)

Université de Sherbrooke
2019

RÉSUMÉ

Comme le montrent l'actualité récente et les travaux de divers chercheurs (de Loïc Wacquant à Ta-Nehisi Coates en passant par le livre récent de Rashauna Johnson), la relation entre le peuple afro-américain et les forces de l'ordre a toujours été empreinte de tensions, de confrontations et de résistances. Cette recherche, ayant pour titre « Femmes, police et résistances à la Nouvelle-Orléans, 1809-1820 », propose d'explorer cette relation complexe à l'époque de l'esclavage dans la principale ville du Sud au début du XIX^e siècle. C'est à travers l'étude des archives de police de la ville que l'on pourra décrire la « géographie rivale » des femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans tout en établissant une typologie des résistances « féminines » à l'esclavage. Alors que les archives de police ont été jusqu'à maintenant peu étudiées par les chercheurs, ces documents permettront de lever le voile sur un sujet encore moins connu de l'historiographie : les résistances des femmes esclaves durant la période à l'étude. Enfin, le but de ce mémoire est aussi de donner humblement la parole à ces femmes esclaves qui ont non seulement une voix, mais qui ont osé manifester leur droit de parole et leur droit d'exister.

Mots clés : Femmes esclaves, esclavage, résistances, police, la Nouvelle-Orléans, histoire du genre, histoire des femmes, histoire culturelle.

REMERCIEMENTS

Les premiers remerciements reviennent à M. Jean-Pierre Le Glaunec, directeur de ce projet de mémoire et enseignant qui, à travers les cours et les séminaires, m'a transmis sa passion pour l'étude des résistances de la communauté afro-descendante. Merci pour les échanges, les encouragements, merci d'avoir cru en moi et en ce projet. Il était très important pour moi de travailler avec un directeur ou une directrice impliquée et à l'écoute, aspect que j'ai trouvé en travaillant avec M. Le Glaunec. Sans ce partenariat, ce travail d'équipe, ce mémoire de maîtrise n'aurait assurément pas vu le jour. Enfin, merci de m'avoir fait confiance

Je tiens aussi à remercier les deux lecteurs de ce mémoire, Mme Nathalie Dessens et M. Patrick Dramé, pour leur implication dans ce projet et pour leurs commentaires éclairants.

À ma mère : Mille mercis à la correctrice acharnée et à la première lectrice de ce mémoire. Surtout, merci d'être à l'écoute et de m'avoir poussé à continuer dans les moments plus difficiles.

À mon père : Merci à l'enseignant, à l'historien mais surtout à l'homme qui sait toujours trouver les bons mots et qui n'a cessé de m'encourager durant ce long processus.

Merci aux collègues et amis pour le soutien porté au cours des trois dernières années.

J'adresse aussi mes remerciements au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), au Fond de recherche québécois en science et culture (FRQSC) ainsi qu'à la Fondation de l'Université de Sherbrooke pour leur soutien financier.

Finalement, je tiens à remercier tous les enseignants qui, au cours de mon parcours académique, ont placé les femmes au cœur, et non en marge, du récit historique.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I - LA NOUVELLE-ORLÉANS À L'AUBE DU XIXE SIÈCLE	36
1.1 LA VILLE	36
1.2 LES ESCLAVES	53
1.3 LA POLICE COMME OUTIL DE CONTRÔLE SOCIAL	62
CHAPITRE II - LA POLICE EN ACTION.....	71
2.1 LA POLICE ET LES ESCLAVES : ANALYSE QUANTITATIVE	71
CHAPITRE III – LES RÉSISTANCES DES FEMMES.....	90
3.1 PORTRAITS DES FEMMES ESCLAVES	90
3.2 TYPOLOGIE DES RÉSISTANCES « FÉMININES »	96
3.2.1. De l'insolence à la violence, de l'acte de résistance au refus des codes	102
3.2.2. Le marronnage, un acte de résistance aussi féminin que masculin	108
3.2.3. « Le corps de l'honneur retrouvé » : Quand les femmes esclaves résistent en dansant.....	110
3.3 LA « GÉOGRAPHIE RIVALE » DES FEMMES ESCLAVES RÉSISTANTES	115
CONCLUSION.....	122
ANNEXES.....	125
<i>ANNEXE I</i>	125
<i>ANNEXE II</i>	127
<i>ANNEXE III</i>	128
<i>ANNEXE IV</i>	129
<i>ANNEXE V</i>	130
<i>ANNEXE VI</i>	131
<i>ANNEXE VII</i>	132
BIBLIOGRAPHIE.....	133

Les citations issues des archives de police de la Nouvelle-Orléans (1809-1820) ainsi que de certains récits de voyage et autres documents d'époque sont retranscrites, dans ce mémoire de maîtrise, fidèlement au texte d'origine. Les erreurs de grammaire, de syntaxe et d'orthographe se trouvant dans ces citations sont donc issues des écrits originaux.

INTRODUCTION

*On vivra à jamais dans les livres d'histoire
Ou dans les dossiers d'archives de la police*

– Loud, *Une année record* (2017)

Fondée en 1718 par Jean Baptiste Le Moyne, sieur de Bienville, la Nouvelle-Orléans, ville affublée de nombreux surnoms allant de « the impossible but inevitable city » à « the city that care forgot » en passant par « the Big easy »¹, est un milieu urbain métissé de par ses origines coloniales. Souvent présentée comme « a cultural gumbo recipe »², la Nouvelle-Orléans est un véritable carrefour³ des cultures, des langues, des réalités politiques et juridiques en plus d'être un lieu de passage, de transition et d'échanges. Située à un emplacement stratégique, entre le lac Pontchartrain au Nord et le Mississippi au Sud, la Nouvelle-Orléans est à la croisée des Empires coloniaux français, anglais, espagnol et américain. Durant la période *antebellum*, la Nouvelle-Orléans est une ville en plein essor. L'économie de la Nouvelle-Orléans est principalement basée sur l'exploitation d'une population d'origine africaine maintenue en esclavage. Entre 1809 et 1820, la population

¹ Lawrence N. Powell, *The Accidental City - Improvising New Orleans*, Cambridge, Harvard University Press, 2012, p. 1-5.

² Elizabeth Fussell, « Constructing New Orleans, Constructing Race: A Population History of New Orleans », *The Journal of American History*, vol. 94, n° 3, décembre 2007, p. 848.

³ Par carrefour, comme l'énoncent Nathalie Dessens et Jean-Pierre Le Glaunec dans l'ouvrage collectif *Interculturalité : la Louisiane au carrefour des cultures* (2016), on entend « un lieu, des lieux, où s'interpellent, se juxtaposent et se superposent (parfois dans des relations de pouvoir profondément inégales, parfois non) des cultures, des groupes d'hommes et de femmes, certaines libres, d'autres non [...] ». Voir Jean-Pierre Le Glaunec et Nathalie Dessens (dirs.), *Interculturalité : la Louisiane au carrefour des cultures*, Québec, 2016, coll. « Les voies du français », p. 1-2.

noire de la ville, composée en partie de Noirs libres et en partie d'esclaves, est majoritaire face à la population blanche issue pour la plupart de la colonisation française.

Dans le contexte de la Révolution haïtienne (1791-1804) et alors qu'une révolte d'esclaves éclate à quelques kilomètres de la Nouvelle-Orléans en 1811, la communauté blanche minoritaire craint plus que jamais de subir une insurrection noire dans l'État louisianais. Cela pousse d'ailleurs les autorités de la ville à mettre sur pied une Garde de ville dont l'objectif premier est d'encadrer la population noire et d'arrêter toute personne perturbant la paix publique. Toutefois, les autorités ont beau patrouiller et quadriller la ville, rien n'y fait. Les esclaves de la Nouvelle-Orléans continuent de refuser, de s'opposer. Dans l'imaginaire collectif et dans l'historiographie, les résistances à l'esclavage sont longtemps demeurées principalement masculines et associées aux gestes spectaculaires de certains qui ont osé défier violemment le système. Or, les femmes esclaves ont bel et bien résisté durant la période *antebellum*.

Cette étude propose d'explorer les résistances des femmes esclaves à la Nouvelle-Orléans à travers les rapports d'arrestation de la police de la ville, sources peu utilisées par les chercheurs. L'analyse porte aussi sur le travail des policiers ainsi que sur les motifs d'arrestations définis par les membres de la Garde de ville : des gestes alors considérés comme des actes délictueux. En m'inscrivant dans l'historiographie des résistances à l'esclavage, je chercherai à définir, en me basant sur des rapports d'arrestation datant des années 1810 et 1820 conservés dans les archives municipales de la Nouvelle-Orléans et dans la collection Charles F. Heartman de la Xavier University of Louisiana, quelles sont les formes de résistance des femmes esclaves qui vivent et circulent à la Nouvelle-Orléans au début du XIX^e siècle. Lorsque l'on dépouille les sources à l'étude, on peut se demander :

Qu'est-ce que résister pour une femme esclave à la Nouvelle-Orléans ? Existe-t-il une culture de résistance et une « géographie rivale » exclusivement féminines ? Si oui, en quoi diffèrent-elles de celles des hommes ? On peut supposer que les actes de résistance des femmes esclaves, comparativement à ceux de leurs homologues masculins, sont moins violents et plus inscrits dans le quotidien. On peut aussi penser que les femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans posent des gestes différents selon leur âge et leur situation familiale.

Pour réaliser ce mémoire de maîtrise, un travail exhaustif et rigoureux dans les archives s'imposait. En effet, puisque les femmes esclaves néo-orléanaïses du début du XIX^e siècle ne sont que très rarement au cœur des écrits des chercheurs, il fallait d'abord les trouver dans les archives de police de la Nouvelle-Orléans, éparpillées dans différents centres d'archives, bibliothèques ou collections. En tout, j'ai analysé 717 documents d'archives de police. Ces archives proviennent pour la plupart de la *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection*⁴ de la Xavier University of Louisiana alors que certaines boîtes d'archives ou documents spécifiques sont conservés aux collections spéciales de

⁴ La collection Heartman regroupe plus de 4 000 documents d'archives datant de 1724 à 1897 et provenant principalement de la Louisiane. Les manuscrits contenus dans cette collection traitent du statut social, économique, civil et légal des esclaves et des Noirs libres en Louisiane et, surtout, à la Nouvelle-Orléans. Bien que les sources analysées soient pour la plupart écrites en français, certaines ont aussi été rédigées en anglais et en espagnol. Voir Xavier University of Louisiana (dir.), *Guide to the Heartman manuscripts on slavery*, Boston, G.K. Hall, 1982, 221 p.

l'Université Tulane⁵, à la Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans⁶ ainsi qu'à la *Historic New Orleans Collection*⁷. Les archives analysées sont, pour la plupart, des mandats d'arrestation produits par les membres de la Garde de ville de la Nouvelle-Orléans. Toutefois, certains documents légaux, financiers et judiciaires liés au travail de la police et impliquant les esclaves de la ville ont aussi été étudiés dans le but de compléter les mandats d'arrestations. Plusieurs mandats de paiement des membres de la Garde de ville ont aussi été dépouillés dans le but de mieux comprendre la hiérarchie de la police néo-orléanaise durant la période à l'étude. Pour cette recherche, l'accent a bien sûr été mis sur les femmes esclaves mais, pour réaliser une étude complète, il fallait aussi s'intéresser aux hommes esclaves, aux Noirs libres de la ville, aux Blancs et autres. En comparant les femmes esclaves aux autres personnes confrontées aux forces de l'ordre, il est possible de mieux comprendre leur réalité et ce qui caractérise ce groupe dans l'équilibre social de la

⁵ Les deux collections utilisées à l'Université Tulane sont la *John Minor Wisdom Collection, 1710-1960* qui contient divers types de documents (correspondance, pétitions, mandats de paiement, rapports, etc.) liés à l'histoire de la Nouvelle-Orléans ainsi que les *New Orleans Municipal Records, 1782-1925* : dossiers dans lesquels on retrouve des ordonnances et décisions du conseil de Ville ainsi que des documents légaux, financiers et municipaux de la Nouvelle-Orléans et autres municipalités de la Louisiane. Voir « Libraries & Departments | Howard-Tilton Memorial Library » s.d., <<http://library.tulane.edu/libraries>>. (Consulté le 12 mai 2017).

⁶ Dans la section de la Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans dédiée aux archives de la ville, on retrouve la collection des *Records Relating to the Public Safety of New Orleans* et plus précisément les « Records of the Commissaries of Police – Reports, 1816-1817 [...] » qui ont été analysés pour cette recherche. Voir « Louisiana Division/City Archives/Special Collections - New Orleans Public Library » s.d., <<http://archives.nolalibrary.org/~nopl/spec/speccllist.htm>>. (Consulté le 5 mai 2017).

⁷ À la *Historic New Orleans Collection*, musée et centre de recherche dont le mandat est de préserver et diffuser l'histoire et la culture de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane, quelques documents associés à la police de la Ville ont pu être trouvés et utilisés et ce, dans la *Mathews City of New Orleans Collection, 1805-1864* et plus particulièrement dans le dossier « Series VI, Municipal Police Forces (folder 123-158) ». Voir « About | The Historic New Orleans Collection », s.d., <<https://www.hnoc.org/about>>. (Consulté le 6 mai 2017).

Nouvelle-Orléans. Des tableaux⁸ ont été créés dans le but de comptabiliser les informations recueillies dans les archives. On y retrouve la date, le nom de la personne arrêtée, le groupe auquel la personne appartient (esclave, Noir libre, Blanc, Espagnol, etc.), le nom du policier ayant rédigé le rapport ou fait l'arrestation ainsi que tout autre détail pertinent pour cette étude. La majorité des archives traitées proviennent de la *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection* de la Xavier University of Louisiana alors que plusieurs documents complémentaires à cette collection ont pu être trouvés au centre d'archives de l'Université Tulane, à la Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans ainsi qu'à la *Historic New Orleans Collection*.

Provenance du corpus de sources et nombre d'archives traités

	<i>Charles F. Heartman Collection</i>	Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans	Collections de l'Université Tulane	<i>Historic New Orleans Collection</i>	Total
n.d. (1800-1825)	23				23
1809			2	2	4
1810			2		2
1811	33		4		37
1812	29				29
1813	29		4		33
1814	329				329
1815	2				2
1816	8		2		10
1817	15	202	2		219
1818	8			12	20
1819	4				5
1820	5				5
Total	485	202	16	14	717

On peut d'abord constater que les archives sont très éparpillées à la Nouvelle-Orléans et que les documents de certaines années à l'étude, comme 1814 et 1817, ont été

⁸ Voir ANNEXE I.

davantage conservés et regroupés. Il s'agit d'un des premiers défis rencontrés dans la démarche de recherche. Établir avec certitude le nombre de documents pouvant servir à la recherche s'est avéré ardu. En effet, la plupart des fonds sont identifiés de manière très peu précise (ex : « Box VIII - *Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves, 1777-1825* »⁹) et il a donc fallu ouvrir les dossiers un à un pour déterminer le type d'archives qui s'y trouvaient ainsi que leur pertinence pour la recherche. Pour ce faire, je me suis rendue à la Nouvelle-Orléans pour procéder à un débroussaillage dans les archives et à une numérisation complète des documents papiers et microfilms à la Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans, au centre d'archives de l'Université Tulane ainsi qu'à la *Historic New Orleans Collection*. En ce qui concerne la Collection Heartman, elle est désormais disponible intégralement sur le site Web de la *Xavier University of Louisiana*. Au départ, mon objectif était de dépouiller uniquement les quelques 350 documents de la boîte VIII de la Collection Heartman, ayant pour titre *Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves, 1777-1825*, qui regroupe notamment plusieurs rapports de police en français et en anglais pour ma période. Toutefois, en découvrant la richesse de la collection, j'ai finalement décidé de ratisser plus large et d'intégrer une plus grande diversité d'archives qui m'ont permis d'élargir mes perspectives de recherche.

⁹ Xavier University of Louisiana (dir.), *Guide to the Heartman manuscripts on slavery, op. cit.*, p. 97.

Types de sources utilisées

	<i>Charles F. Heartman Collection</i> (n.d. [1800-1825], 1809-1820).	Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans (1817)	Collections de l'Université Tulane (1809-1811, 1813, 1816-1817)	<i>Historic New Orleans Collection</i> (1809 et 1818)	Total
<i>Rapport</i>	326	202	2	14	544
<i>Déposition</i>	112		2		114
<i>Déclaration (Statement)</i>	19		10		29
<i>Affidavit</i>	7				7
<i>Mandat</i>	5		1		6
<i>Lettre</i>	3		1		4
<i>Facture</i>	3				3
<i>Décision du Maire</i>	2				2
<i>Arrêté/Avis du Conseil de Ville</i>	2				2
<i>Ordonnance</i>	2				2
<i>Note</i>	2				2
<i>Délivération</i>	1				1
<i>Liste</i>	1				1
Total	485	202	16	14	717

Comme ce tableau l'indique, la plupart des archives étudiées sont des rapports¹⁰ qui relatent les arrestations ou observations faites par les différents corps policiers qui patrouillent la ville la nuit et qui sont envoyés aux officiers ou aux commissaires en place dans un poste donné. Les rapports débutent tous par une date (on indique, par exemple, « Rapport du 2 au 3 janvier 1814 ») et se terminent presque toujours par la signature du policier. Il est parfois fait mention du poste où se trouve le dit policier (ex : « Rapport de L'officier de Garde au poste de L'hotel de ville ») et d'autres détails concernant la logistique des rondes faites par les différentes patrouilles ou la défaillance des fanaux et réverbères de la ville qui plongent certaines rues dans une obscurité qui complique la tâche des gardes. Lorsque les nuits sont riches en incidents, les rapports décrivent très brièvement les arrestations et donnent le nom de la patrouille ou des individus impliqués, le lieu et

¹⁰ Voir ANNEXE II.

l'heure de l'arrestation, la race et le sexe de la personne arrêtée, le lieu d'incarcération, ainsi que le motif d'arrestation. Si la personne arrêtée est un ou une esclave, on indique aussi le nom de son maître ou de sa maîtresse. Parfois, certains policiers se montrent plus bavards que d'autres dans leurs descriptions et livrent des détails précieux pour les chercheurs : âge, description physique, occupation, pays ou région d'origine, vêtements, objets en la possession de la personne arrêtée, etc). Pour traiter ces archives et tenter de cumuler le plus de données possibles, j'ai créé des tableaux dans lesquels on retrouve les informations contenues dans les rapports. Ultimement, même si ce travail a parfois été fastidieux, il a par la suite permis de déterminer plus facilement combien de femmes esclaves ont été arrêtées au cours des années à l'étude, pour quelles raisons, dans quels quartiers et de mieux comparer ces dernières aux femmes noires libres, aux femmes blanches ainsi qu'à leurs homologues masculins.

J'ai intégré à mes tableaux, divisés par année et par provenance des documents, des informations tirées d'autres types d'archives qui, à l'origine, ne faisaient pas partie intégrante du corpus, mais qui ont permis de bonifier la recherche. En effet, même si les rapports sont des documents très riches en renseignements, on n'y retrouve peu de descriptions exhaustives. Ainsi, les dépositions¹¹ et déclarations¹² viennent pallier ce manque de détails car ces archives sont en fait de longues descriptions d'une situation vécue par un membre de la Garde de ville ou par un civil en lien avec les affaires policières

¹¹ Voir ANNEXE III.

¹² Voir ANNEXE IV.

ou judiciaires de la Nouvelle-Orléans. Par exemple, dans une déposition archivée dans la Collection Heartman, on comprend que l'accusée, une femme esclave nommée Babet, une cuisinière appartenant à M. Valery, a volé une robe appartenant à une autre femme esclave nommée Nanette, ayant pour maître un certain Pierre Barbe. Or, contrairement à ce qu'il aurait probablement fait s'il avait dû remplir un rapport d'arrestation, le policier chargé de prendre la déposition de Pierre Barbe ne s'arrête pas là et écrit :

[...] une mulatresse avertit nanette qu'elle venoit de voir la nommée Babet, portant une robe de Pékin appartenant à la dite nanette. Sur quoi le Comparant et nanette, chacun de son côté ont été à la recherche de la dite mulatresse Babet, que nanette est parvenue à trouver vers Cinq heures de l'après-midi et comme elle avait la robe en question sur elle, Nanette fit entrer la dite Babet dans une cour où elle l'a fait deshabiller, et nanette a trouvé en même temps son linge dans la dite Cour, où Babet l'avait donné à laver [...].¹³

Dans cette très courte déposition, plusieurs détails intéressants peuvent être sujets à analyse : le lien esclave/maître alors que c'est Pierre Barbe qui semble faire la déposition au nom de Nanette, la rivalité pouvant exister au sein d'un même groupe social qui demeure hétéroclite, ou encore le fait que l'esclave Nanette possède une robe en pékin¹⁴, utilisée au XIX^e siècle comme toilette de ville par les femmes françaises.

¹³ Pierre Barbe, « Deposition, in French, Concerning the Activities of Mulatto Slave Babet (CFH08.01.2.005) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), Dossier 1, part. 2 - n.d. [1800-1825], s.d., <<http://cdm16948.contentdm.oclc.org/cdm/compoundobject/collection/p16948coll6/id/5245/rec/1>>. (Consulté le 28 juin 2017).

¹⁴ Le pékin est « une étoffe de soie à motifs peints, dont les rayures sont dues à une alternance de fils brillants et de fils mats ou de fils de couleurs différentes ». Voir Musée du Vieux Marseille et Musées de Marseille (dirs.), *Les belles de mai: deux siècles de mode à Marseille: collections textiles du Musée du Vieux-Marseille (XVIIIe-XIXe siècles)*, Marseille, Alors hors du temps ; Musées de Marseille, 2002, p. 187.

En plus de ces déclarations et dépositions, d'autres documents tels que des arrêtés, avis ou délibérations du Conseil de Ville et des décisions écrites rendues par le Maire de la ville ont été utilisés lorsqu'ils traitaient des hommes et femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans. Certaines sources plutôt liées à l'économie de la ville (factures traitant par exemple du coût pour envoyer un esclave à la geôle) et au monde judiciaire (affidavits, mandats d'arrestation, etc.) ont aussi été intégrées à l'analyse alors que plusieurs dizaines de mandats de paiement (provenant de l'Université Tulane, de la *Historic New Orleans Collection* et de la Collection Heartman) ont été considérés à titre de sources complémentaires dans le but de mieux comprendre l'organisation de la police néo-orléanaise. Ces différents types de documents, qui offrent au chercheur quantité d'informations complémentaires, ont tous en commun de traiter de la population noire de la ville et de leur confrontation quotidienne avec les forces de l'ordre.

Bien que la grande valeur des sources à l'étude ne soit pas remise en cause, il faut tout de même étudier les archives de police avec prudence. Dissimulant certains faits et déformant parfois la réalité dans leurs rapports, les membres des forces de l'ordre, qu'ils soient gardes, commissaires ou capitaines, ne peuvent être considérés comme des acteurs impartiaux de leur temps. Toutefois, en multipliant les sources analysées et en gardant en tête que les écrits des patrouilles de la Nouvelle-Orléans au début du XIX^e siècle sont teintés par les valeurs, la culture et l'éducation partagées par les membres de la communauté blanche, les archives de police de la ville deviennent une source d'informations multiples pour l'historien. Leur richesse réside principalement dans le fait de mettre en lumière une ville autant complexe qu'hétéroclite où la population mise en esclavage n'apparaît pas comme menottée et paralysée par le système esclavagiste mais

plutôt en constante négociation avec les représentants des pouvoirs politique et judiciaire en ce début de XIX^e siècle.

L'équilibre démographie, ou plutôt le déséquilibre démographique, observé à la Nouvelle-Orléans au début du XIX^e siècle, a aussi influencé le choix de la chronologie de ce mémoire (1809-1820). Jusqu'en 1820, la population noire est majoritaire dans la ville. Le travail des policiers est bien sûr influencé par cette réalité alors que la communauté noire est perçue comme beaucoup plus menaçante par les autorités municipales. L'analyse débute en 1809 puisqu'il s'agit des premiers documents policiers trouvés dans les divers centres d'archives de la Nouvelle-Orléans. En commençant l'analyse en 1809, je souhaitais aussi proposer un changement d'échelle temporel et me dissocier d'une chronologie débutant en 1811, année associée à la révolte de la Nouvelle-Orléans. Bien que cette révolte influence le travail des forces de l'ordre durant la période à l'étude, la révolte de 1811 demeure principalement « masculine » et est associée à une trame narrative plus traditionnelle, à une historiographie des résistances qui ne prend que très peu en considération les actes plus quotidiens, plus « féminins ».

Si l'histoire de l'esclavage aux États-Unis a été amplement étudiée par la communauté historique, l'esclavage à la Nouvelle-Orléans durant la période *antebellum* (1803-1861) demeure, même à ce jour, un sujet relativement marginal dans la très large historiographie de l'esclavage aux États-Unis¹⁵. Les historiens ont en effet souvent

¹⁵ Pour la période coloniale française à la Nouvelle-Orléans, voir les ouvrages suivants :

privilegié la période coloniale et les années de la Reconstruction à la période *antebellum* et ont longtemps concentré leurs recherches sur l'histoire des États esclavagistes de la Caroline du Sud ou de la Virginie¹⁶.

Un précurseur de l'histoire de l'esclavage à la Nouvelle-Orléans pendant la période *antebellum* est Richard C. Wade qui publie en 1964 l'ouvrage *Slavery in the Cities – The South 1820-1860*¹⁷. Ce livre marque un tournant dans l'historiographie de l'esclavage et devient rapidement une référence pour les historiens. Wade y dresse un portrait très documenté de la réalité esclavagiste dans les villes du « deep South » en utilisant des archives peu étudiées auparavant, sources que j'utiliserai aussi pour réaliser mon mémoire de maîtrise. Avec ce livre, Wade va à l'encontre des ouvrages disponibles à son époque dans lesquels l'esclavage est dépeint comme une institution exclusivement rurale. Wade réussit à démontrer avec conviction que l'esclavage est, jusqu'aux années 1860, autant un

Gwendolyn Midlo Hall, *Africans in Colonial Louisiana: The Development of Afro-Creole Culture in the Eighteenth Century*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1995, 434 p.

Shannon Lee Dawdy, *Building the Devil's Empire: French Colonial New Orleans*, Chicago, The University of Chicago Press, 2009, 342 p.

Jennifer M. Spear, *Race, Sex, and Social Order in Early New Orleans*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2009, coll. « Early America », 335 p.

Cécile Vidal, *Caribbean New Orleans: Empire, Race, and the Making of a Slave Society*, Chapel Hill, University of North Carolina Press (pour la Omohundro Institute of Early American History and Culture), 2019, 552 p.

Pour la période coloniale espagnole :

Gilbert C. Din, *Spaniards, Planters, and Slaves: The Spanish Regulation of Slavery in Louisiana, 1763-1803*, College Station, Texas A&M University Press, 1999, 356 p.

¹⁶ On peut penser par exemple à l'ouvrage suivant : Philip D. Morgan, *Slave Counterpoint: Black Culture in the Eighteenth-Century Chesapeake and Lowcountry*, Chapel Hill, University of North Carolina Press (pour la Omohundro Institute of Early American History and Culture), 1998, 703 p.

¹⁷ Richard C. Wade, *Slavery in the City - The South 1820-1860*, New York, Oxford University Press, 1964, 340 p.

phénomène urbain que rural. Pour ce faire, il consulte les archives civiles et judiciaires¹⁸ des différentes villes à l'étude et reconstitue le milieu de vie des esclaves et des Noirs libres qui vivaient à Mobile, Savannah, Baltimore et la Nouvelle-Orléans. Si l'importance de l'ouvrage *Slavery in the Cities* et du travail éclairant de Wade ne sont pas remis en question, il faut rappeler que l'historien américain ne propose pas une étude portant directement sur la Nouvelle-Orléans durant la période *antebellum*. En effet, la Nouvelle-Orléans n'est qu'une ville parmi tant d'autres pour l'historien qui souhaite démontrer l'importance de l'esclavage en milieu urbain dans les différentes villes sudistes. Toutefois, même si Wade ne fait pas de la Nouvelle-Orléans l'objet principal de sa recherche, la métropole louisianaise sert tout de même bien son propos en tant que grand centre urbain ou « the largest city in the deep South »¹⁹.

L'exemple de Wade fait peu d'émules au cours des années suivant la publication de son ouvrage et il faut attendre les années 1990 pour voir émerger de nouveaux travaux d'importance sur l'histoire de l'esclavage à la Nouvelle-Orléans. Pensons notamment à G. M. Hall et à T. Ingersoll, deux historiens qui ont en commun d'avoir proposé de nouvelles analyses aussi complémentaires que distinctes.

Gwendolyn Midlo Hall est une historienne américaine reconnue pour ses travaux sur l'histoire de l'esclavage dans le monde atlantique et pour ses études portant sur la

¹⁸ « Court records, police dockets, real-estate conveyances, and tax and assessment books, [...] minutes of the city councils, municipal ordinances, and the reports of special committees [who] often dealt with slavery and the control of negroes, etc. ». Voir *Ibid.*, p. 285.

¹⁹ *Ibid.*, p. 4.

créolisation de la population noire de Louisiane. De son côté, Thomas Ingersoll, spécialiste d'histoire préindustrielle, étudie les États esclavagistes sudistes comme la Louisiane dans une perspective économique. Ainsi, dans son ouvrage *Africans in Colonial Louisiana. The Development of Afro- Creole Culture in the Eighteenth Century*²⁰, Hall étudie la singularité culturelle de la société esclavagiste louisianaise alors qu'Ingersoll, dans son livre *Mammon and Manon in Early New Orleans: The First Slave Society in the Deep South, 1718-1819*²¹, replace la Nouvelle-Orléans dans un contexte large, celui du Sud esclavagiste et proto-capitaliste.

Si Wade est l'un des premiers à rappeler l'importance de l'esclavage à la Nouvelle-Orléans, Gwendolyn Midlo Hall s'est donnée pour mandat plus large de poser les Afro-américains louisianais comme des sujets de l'histoire. Midlo Hall explore l'agentivité des communautés noires de la Nouvelle-Orléans qui ont su, lors des périodes coloniales française et espagnole, préserver leur culture et, dans le cas des Noirs libres, intégrer la société néo-orléanaise. L'historienne étudie les résistances des esclaves à l'extérieur de la ville dans des lieux comme la paroisse de Pointe Coupée²² ou autres régions marécageuses avoisinantes (« the inhospitable swamplands »²³) ; des lieux qui selon Midlo Hall sont des terreaux fertiles d'opposition à l'esclavage.

²⁰ Gwendolyn Midlo Hall, *Africans in Colonial Louisiana*, op. cit.

²¹ Thomas N. Ingersoll, *Mammon and Manon in Early New Orleans: The First Slave Society in the Deep South, 1718-1819*, Knoxville, University of Tennessee Press, 1999, 490 p.

²² Midlo Hall s'intéresse entre autres à la paroisse de Pointe Coupée puisqu'en 1795, un groupe d'esclaves y planifient une révolte qui sera finalement découverte et neutralisée.

²³ Gwendolyn Midlo Hall, *Africans in Colonial Louisiana*, op. cit., p. 200.

De son côté, l'historien Thomas N. Ingersoll, avec son ouvrage *Mammon and Manon in Early New Orleans: The First Slave Society in the Deep South, 1718-1819*, cherche à comprendre les relations complexes qui unissent ou désunissent les différents groupes sociaux qui composent la Nouvelle-Orléans lors des XVIII^e et XIX^e siècles. Avec cet ouvrage, Ingersoll s'oppose aux théories de certains comme Frank Tannenbaum qui propose une hiérarchisation des systèmes esclavagistes des différents empires coloniaux. En dépouillant des archives judiciaires et des registres paroissiaux, Ingersoll conclut que les sociétés esclavagistes espagnoles et françaises sont semblables aux colonies anglaises²⁴. En effet, les rapports sociaux entre planteurs et esclaves sont similaires dans les différentes colonies de l'époque selon cet historien américain qui propose une analyse plutôt marxiste de la société néo-orléanaise. Basant son analyse sur le symbolisme « dominant-dominé », l'historien offre une première étude complète portant sur les rapports sociaux dans la ville.

Bien que ces deux études proposent des changements importants de paradigme dans l'étude de l'esclavage en Louisiane, il faut rappeler que Hall et Ingersoll concentrent leurs recherches sur la période coloniale. En effet, le début de la période *antebellum* n'est que l'épilogue de leurs recherches.

Au début des années 2000, l'historiographie de l'esclavage à la Nouvelle-Orléans est enrichie par la publication de nouvelles études et par l'émergence de nouveaux courants historiographiques et de nouvelles approches. La Nouvelle-Orléans devient l'objet d'étude

²⁴ Thomas N. Ingersoll, *Mammon and Manon in Early New Orleans*, *op. cit.*, p. 316.

de plusieurs historiens qui s'y intéressent autant pour sa nature unique que pour son intégration et son apport au monde atlantique des XVIII^e et XIX^e siècles. Freddi Williams Evans, avec son ouvrage *Congo Square: African Roots in New Orleans*²⁵, propose une étude de la Place Congo, un lieu culturel majeur non seulement pour la Nouvelle-Orléans mais aussi pour les États-Unis. Williams Evans traite des résistances à l'esclavage en s'intéressant aux moyens d'expression culturels des Afro-américains qui se déploient en dehors des remparts de la ville, sur une place qui sera finalement appelée la Place Congo²⁶. Dans son livre, Williams Evans décrit la place Congo comme un lieu de rencontres, de danses et de musique pour les esclaves de la ville jusqu'à devenir en 1817 l'unique emplacement où les esclaves ont le droit d'échapper au quotidien du système esclavagiste. Les dimanches après-midi, les esclaves se rassemblent par centaines sur cette place qui a vu naître des chants, des danses, des prières et autres traditions devenues essentielles à la culture créole de la Nouvelle-Orléans. Avec cette étude, Williams Evans participe aux nouveaux regards portés sur l'esclavage à la Nouvelle-Orléans *antebellum* qui n'est plus seulement dépeint comme une institution politique et économique mais aussi comme un système au sein duquel un groupe multiculturel a réussi à préserver et transmettre une culture unique et métissée.

²⁵ Freddi Williams Evans, *Congo Square: African Roots in New Orleans*, Lafayette, University of Louisiana at Lafayette Press, 2011, 209 p.

²⁶ Situé dans l'actuel quartier Tremé à la Nouvelle-Orléans, la Place Congo ou Congo Square est un site historique et culturel marquant pour la ville et surtout pour la communauté afro-américaine dont les ancêtres se réunissaient en ce lieu pour préserver leur culture. Tantôt un lieu de fêtes, tantôt un marché public, la Place Congo est actuellement un lieu de mémoire important de la ville alors que son histoire est étroitement liée à celle de la Nouvelle-Orléans : une ville multiculturelle au passé colonial et esclavagiste toujours sensible.

Un autre courant historiographique qui voit le jour au début des années 2000 est celui qui met en valeur une perspective atlantique : un mouvement d’histoire comparée qui contribue à l’historiographie de l’esclavage à la Nouvelle-Orléans. Les historiens adoptant la perspective atlantique étudient la Nouvelle-Orléans non seulement pour ses caractéristiques uniques mais aussi en tant que carrefour d’un monde atlantique en mouvement. Le terme « carrefour » est constamment associé à la Nouvelle-Orléans, notamment par Jean-Pierre Le Glaunec et Nathalie Dessens dans l’introduction de l’ouvrage collectif *Interculturalité : la Louisiane au carrefour des cultures*²⁷, puisque la métropole louisianaise est une plaque tournante des échanges commerciaux, un lieu de passage et de transition pour immigrants d’origines diverses. La Nouvelle-Orléans est un carrefour des cultures, des langues, des réalités politiques et juridiques alors que la ville est située à la croisée des Empires coloniaux français, anglais, espagnol et de la puissance américaine émergente.

Dans l’ouvrage collectif *Louisiana : Crossroads of the Atlantic World*²⁸ sous la direction de Cécile Vidal, les auteurs cherchent à démontrer que l’histoire louisianaise et celle du monde atlantique sont intrinsèquement liées. Ainsi, dans le cinquième chapitre ayant pour titre « “*Un Nègre nommé [sic] Lubin ne connaissant pas Sa Nation*” : The Small

²⁷ Jean-Pierre Le Glaunec et Nathalie Dessens (dirs.), *Interculturalité : la Louisiane au carrefour des cultures*, *op. cit.*

²⁸ Cécile Vidal (dir.), *Louisiana: Crossroads of the Atlantic World*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2014, coll. « Early American studies », 278 p.

World of Louisiana Slavery »²⁹, Jean-Pierre Le Glaunec propose d'étudier l'esclavage en Louisiane entre 1780 et 1810 en s'intéressant plus spécifiquement aux nombreuses « circulations » qui influencent et modifient la culture des esclaves. Les circulations et mouvements de populations, particulièrement importants dans les décennies à l'étude, amènent la population noire de la Louisiane à négocier et renégocier constamment son existence sociale et culturelle³⁰. En replaçant la Louisiane (plus particulièrement la paroisse St-Charles située en amont de la Nouvelle-Orléans), dans le contexte plus large du monde atlantique, il est possible de comprendre que les circulations, qui amènent des esclaves africains mais aussi des esclaves et Noirs libres provenant d'autres colonies américaines ou caribéennes, influencent grandement le quotidien de la communauté noire qui, pour survivre culturellement, socialement et politiquement, doit apprendre à coexister dans une Louisiane en constant changement.

De son côté, Nathalie Dessens, dans son livre *From Saint-Domingue to New Orleans : Migration and Influences*³¹, s'intéresse à l'impact qu'a eu sur la culture et la démographie néo-orléanaise l'arrivée de milliers de « réfugiés » de Saint-Domingue, qui débarquent en sol louisianais après la Révolution haïtienne de 1804. Ces mouvements de population, en plus d'être étudiés du point de vue culturel, sont aussi analysés dans une

²⁹ Jean-Pierre Le Glaunec, « “Un Nègre nommé [sic] Lubin ne connaissant pas Sa Nation” : The Small World of Louisiana Slavery », dans Cécile Vidal (dir.), *Louisiana: Crossroads of the Atlantic World*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2014, coll. « American History », p. 103-122.

³⁰ *Ibid.*, p. 121.

³¹ Nathalie Dessens, *From Saint-Domingue to New Orleans: Migration and Influences*, Gainesville, University Press of Florida, 2010, 272 p.

perspective d'histoire des mentalités alors que l'arrivée massive d'immigrants en provenance de Saint-Domingue a fait de la ville de la Nouvelle-Orléans un lieu à majorité afro-descendante et a poussé les Blancs au pouvoir à mettre en place une police qui avait entre autres pour mission de contenir la population noire majoritaire et de prévenir d'éventuelles révoltes.

Dès 1805, les autorités de la Nouvelle-Orléans mettent en effet sur pied une police dont le mandat principal est d'encadrer une population noire grandissante. En effet, avec l'arrivée massive des réfugiés de Saint-Domingue, les Blancs de la Nouvelle-Orléans deviennent minoritaires dans la ville. Malgré l'importance de ce sujet dans l'histoire raciale de la Nouvelle-Orléans, le thème de la police comme outil de contrôle social demeure peu étudié. Si une large panoplie d'études portant sur la formation des premiers corps policiers américains est aujourd'hui disponible, très peu d'entre elles portent sur les activités policières à la Nouvelle-Orléans au XIX^e siècle. En effet, les historiens s'intéressant à la question de la police louisianaise ont surtout campé leurs recherches autour des années suivant la Guerre de sécession (incarcération de masse et brutalité policière). Les historiens Dennis Rousey, Jean-Pierre Le Glaunec et Gregory K. Weimer, trois exceptions, ont fait porté leurs recherches sur la police et le contrôle social dans la société néo-orléanaise durant la période *antebellum*.

Grâce à l'historien américain Dennis Rousey et son livre *Policing the Southern City – New Orleans, 1805-1889*³², il est possible de comprendre que le système esclavagiste favorise l'émergence de forces policières dans les régions sudistes bien avant que ne soient mises sur pied celles des grandes villes du Nord. En effet, des villes sudistes comme la Nouvelle-Orléans « policient » leurs villes dès les années 1780 pour, entre autres, surveiller et contrôler plus étroitement une population noire grandissante. Dans son ouvrage, Rousey établit que la police ressemblerait dès sa création en 1805 à une petite armée, à une « gendarmerie » militarisée. Après avoir dépouillé les archives de police de la ville³³, Rousey statue que la police n'a pas peur d'utiliser la violence excessive lors d'arrestations et d'utiliser certaines techniques d'intimidation pour affirmer son autorité dans la ville. Les actifs du corps de la garde de ville de la période *antebellum*, qui circulaient parfois seuls ou en paires et bien souvent de nuit, auraient donc contribué à établir ce climat de terreur qui habite le Sud esclavagiste alors que la liberté de mouvement des esclaves est limitée et que les Noirs peuvent être arrêtés à tout moment et sous presque n'importe quel prétexte. Avec cet ouvrage, on comprend mieux le contexte qui a favorisé la création d'un corps policier dans la métropole louisianaise ainsi que les méthodes adoptées par les patrouilles. De plus, on constate l'évident désir de domination des autorités blanches sur la population noire de la ville et ce, dès le début des années 1800. Même si cette étude m'a été très utile pour mieux comprendre l'organisation et le fonctionnement de la police à la Nouvelle-

³² Dennis C. Rousey, *Policing the Southern City - New Orleans 1805-1889*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1996, 226 p.

³³ Rousey a dépouillé des rapports d'arrestation, mandats de paiement, documents civils et juridiques, etc.

Orléans, l'ouvrage de Rousey porte surtout sur les années de la Reconstruction, la période *antebellum* n'étant étudiée que dans le premier chapitre.

Si Rousey met l'accent sur les années de la Reconstruction, Jean-Pierre le Glaunec, autre historien ayant proposé une étude de la police à la Nouvelle-Orléans, campe son analyse entre 1805 et 1812. En effet, Le Glaunec s'intéresse aux circulations des esclaves à la Nouvelle-Orléans et aux contrôles de la police de la ville au début des années 1800 dans un chapitre de livre intitulé « Slave Migrations and Slave Control in Spanish and Early American New Orleans »³⁴. S'inscrivant directement dans une historiographie des résistances à l'esclavage, Le Glaunec propose ici d'analyser la question des migrations d'esclaves en Louisiane en mettant l'accent sur les débuts de la période *antebellum*, une période où le désir de contrôle social est omniprésent : « on the period that followed the Louisiana Purchase when the problem of slave control was felt particularly acutely by slaveholders and authorities alike »³⁵. Grâce à ce chapitre, il est possible de comprendre que les premières années suivant la vente de la Louisiane aux États-Unis ont favorisé le phénomène des résistances des esclaves alors que les différents paliers de gouvernement s'opposent sur les méthodes à adopter pour contrôler les esclaves. De plus, l'arrivée de milliers d'esclaves favorise aussi la création de réseaux de solidarité et de foyers de résistance à la Nouvelle-Orléans. Selon Le Glaunec, malgré la volonté des autorités

³⁴ Jean-Pierre Le Glaunec, « Slave Migrations and Slave Control in Spanish and Early American New Orleans », dans Peter J. Kastor et François Weil (dirs.), *Empires of the Imagination – Transatlantic Histories of the Louisiana Purchase*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2009, p. 204-238.

³⁵ *Ibid.*, p. 204.

louisianaises, des planteurs ainsi que des forces policières de contrôler la communauté noire de la ville, les esclaves réussissent à échapper à leur sort et à franchir les barrières sociales. En dépouillant des archives tels que des rapports d'arrestation de la garde de ville ou des archives de la geôle de prison, Le Glaunec propose de lier la naissance de la police néo-orléanaise aux résistances quotidiennes des esclaves, un sujet qui sera de plus en plus exploité par les chercheurs à partir des années 2010 en plus de l'historiographie portant sur l'insurrection de 1811.

De son côté, Gregory K. Weimer propose, dans une thèse de doctorat soumise à la Florida International University en 2015³⁶, d'étudier les rapports entre les premières polices de la Nouvelle-Orléans et du Salvador et les populations maintenues en esclavage. En utilisant lui aussi les archives de police des deux lieux à l'étude, Weimer tente de mieux comprendre comment, dès leurs débuts, les forces de l'ordre policent les villes dans le but précis d'encadrer les esclaves. Pour ce faire, Weimer étudie d'abord les lois et ordonnances des gouvernements en place pour ensuite comprendre comment ces lois sont appliquées par les policiers au début du XIX^e siècle. Son étude porte donc davantage sur les institutions que sur les individus et les résistances à l'esclavage ne sont donc pas au cœur de cette thèse. L'étude de Weimer ne sera donc pas utilisée dans une perspective d'histoire des résistances à l'esclavage mais plutôt pour délimiter le rôle des institutions politiques dans le maintien

³⁶ Gregory K. Weimer, « Policing Slavery: Order and the Development of Early Nineteenth-Century New Orleans and Salvador », Thèse de doctorat (histoire), Miami, Florida International University, 2015, 185 p.

de l'ordre à l'aube du XIX^e siècle ainsi que pour mieux comprendre les rapports entre les patrouilles de la Nouvelle-Orléans et les esclaves de la ville.

Bien que l'historiographie récente nous prouve qu'il existe un réel intérêt des chercheurs pour le sujet des résistances à l'esclavage à la Nouvelle-Orléans, on sait encore aujourd'hui bien peu de choses sur les résistances des femmes esclaves de la ville. En effet, si plusieurs historiennes américaines se sont intéressées aux réalités des femmes noires libres de la Nouvelle-Orléans, bien peu ont encore posé les femmes esclaves résistantes comme sujet central de leurs recherches. Comme l'explique l'historienne Amrita Chakrabati Myers, le fait que les femmes esclaves soient peu associées à l'histoire des résistances a beaucoup à voir avec la définition peu nuancée donnée au concept même d'acte de résistance :

For many years historians have assumed that slave women did not play a significant role in slave resistance in the *antebellum* United States. This assumption is based in large part on the premise that since slave women were not involved in organized rebellions to the same extent as slave men, they were, uninvolved in efforts to resist slavery. It is mainly this narrow definition of the term "resistance" which failed to take into account the gendered nature of slave resistance and has overlooked the many means by which slave women resisted their oppressors. Individual slave women resisted slavery on a daily basis in various, seemingly small, ways, which over time were more effective in weakening the power of owners because woman were often successful in carrying out their resistance.³⁷

Parmi les historiennes pionnières, on retrouve Elizabeth Fox-Genovese qui, dès les années 1980, démontre que les femmes esclaves ont non seulement une place dans

³⁷ Amrita Chakrabarti Myers, « "Sisters in Arms": Slave Women's Resistance to Slavery in the United States », *Past Imperfect*, vol. 5, 1996, p. 141.

l'historiographie mais qu'elles ont aussi résisté à l'esclavage. L'un des ouvrages les plus marquants de Fox-Genovese, publié en 1988, a pour titre *Within the Plantation Household: Women in the Old South*³⁸ et fait de l'historienne la Richard C. Wade de l'historiographie des résistances féminines à l'esclavage. En effet, tout comme Wade, l'historienne américaine ne traite pas spécifiquement du cas néo-orléanais mais utilise fréquemment la Nouvelle-Orléans à titre d'exemple pour mieux illustrer les réalités des femmes du sud états-unien au XIX^e siècle. Dans ce livre avant-gardiste, l'historienne américaine étudie les femmes esclaves autant que les femmes de planteurs et propriétaires d'esclaves. Selon l'historienne, ces dernières, bien que menant des vies différentes, sont assujetties par une société patriarcale et peuvent être comparées, selon le triptyque race, genre et classe. Choissant d'observer les femmes du Sud dans une perspective marxiste, Fox-Genovese travaille aussi à partir de sources originales comme des journaux intimes, de la correspondance, des mémoires et même des comptes rendus d'entrevues réalisés par des chercheurs de l'émergente histoire orale. Avec ce livre, il est possible de comprendre la complexité des rapports sociaux observés entre les femmes blanches et les femmes afro-américaines dans le Sud *antebellum* ainsi que l'unicité de ces relations, qui ne peuvent être comparées à celles des femmes du Nord. Intégrant à la fois les courants d'histoire des femmes, d'histoire du genre³⁹, d'histoire des identités et des mentalités, Fox-Genovese

³⁸ Elizabeth Fox-Genovese, *Within the Plantation Household: Black and White Women of the Old South*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1988, coll. « Gender & American Culture », 544 p.

³⁹ Dans son ouvrage, l'historienne repousse les conceptions genrées associées aux femmes esclaves en démontrant que ces dernières ne sont pas uniquement confinées à des rôles dits « féminins ». En effet, comme le rappelle Fox-Genovese dans son ouvrage, les femmes esclaves travaillent souvent dans les champs et exécutent des tâches associées aux hommes : « From the perspective of the dominant culture, slave women

traite à quelques reprises des résistances féminines à l'esclavage. Rappelant l'agentivité des femmes esclaves, l'historienne aborde la question des résistances « féminines » qui, selon elle, sont différentes de celles des hommes puisqu'intrinsèquement liées à la double oppression subite par celles qui sont à la fois femmes et à la fois noires⁴⁰. Ainsi, bien que cette étude n'aborde pas de front la question des résistances « féminines » à l'esclavage à la Nouvelle-Orléans, Fox-Genovese permet tout de même de mettre en lumière la culture de résistance des femmes esclaves dans le contexte du sud états-unien tout en intégrant à son étude la notion d'espaces de résistance, un concept qui sera développé davantage par l'historienne Stephanie Camp.

Tout comme Fox-Genovese, l'historienne Stephanie Camp fait le choix de traiter de la culture de résistance chez les femmes esclaves dans le contexte large du Sud états-unien. Dans son livre *Closer to Freedom – Enslaved Women and Everyday Resistance in the Plantation South*⁴¹, Camp propose un nouveau modèle théorique et une nouvelle approche qui lui permet de marquer en peu de temps l'historiographie. Camp y peaufine et y étoffe la définition de certains concepts empruntés à d'autres historiens ou théoriciens comme celui de « géographie rivale », d'abord avancé par Edward Saïd⁴². Camp va même plus loin que le concept proposé par Saïd en liant les espaces de résistance aux corps afro-

were regularly assigned to men's work. [...] Their role as daughters, wives, and mothers depended upon the sufferance of a master [...]. Under these conditions the slave's sense of herself as a woman – her gender identity – remained separable from the gender relations and roles that depended heavily on the vicissitudes of power in a slave society ». Voir *Ibid.*, p. 193.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 316.

⁴¹ Stephanie M. H. Camp, *Closer to Freedom*, *op. cit.*

⁴² *Ibid.*, p. 7.

américains, ce qui permet de mieux imaginer comment ces derniers se considéraient, interagissaient entre eux et occupaient l'espace. Avec cet ouvrage, le but de l'historienne est d'abord et avant tout d'étudier les rapports entre espace, relations sociales, genre et pouvoir⁴³ et ce, en s'intéressant autant aux réalités individuelles que collectives, autant au pouvoir qu'à la notion de plaisir, autant aux résistances violentes que quotidiennes. Avec cette analyse très convaincante dont je propose d'adopter le cadre dans mon mémoire, Camp contribue à l'historiographie des résistances à l'esclavage grâce à un cadre théorique qui peut être appliqué autant aux milieux ruraux du Sud esclavagiste qu'au milieu urbain de la Nouvelle-Orléans.

Au fond, l'historiographie a surtout fait état des luttes identitaires, sociales, politiques et culturelles des femmes noires libres à la Nouvelle-Orléans. Si grâce à l'historiographie récente, les femmes esclaves ne sont pas en reste, il faut dire qu'elles ont été peu considérées comme un groupe à part entière par les chercheurs. Les historiennes citées dans cette section m'inspireront toutes pour leurs travaux portant sur les luttes des femmes noires et sur l'agentivité de ces oubliées de l'histoire. Bien qu'elles retracent surtout les parcours de femmes noires libres de la ville, leurs études tendent à faire découvrir parallèlement les femmes esclaves résistantes.

D'abord, l'historienne Jennifer Spear, avec son livre *Race, Sex and Social Order in Early New Orleans*⁴⁴, s'intéresse aux femmes de toutes les ethnies et de toutes les classes

⁴³ *Ibid.*, p. 6.

⁴⁴ Jennifer M. Spear, *Race, Sex, and Social Order in Early New Orleans*, *op. cit.*

qui composent la ville multiethnique qu'est la Nouvelle-Orléans au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Avec cet ouvrage, Spear avance l'idée selon laquelle les relations sexuelles interraciales observées durant la période coloniale seraient à l'origine du développement d'une forte population de Noirs libres à la Nouvelle-Orléans ; population que les autorités louisianaises tentent d'encadrer. Grâce à Spear, on comprend pourquoi et comment le groupe social des Noirs libres devient un groupe social important voire même central pour le développement de la ville. De plus, on constate que les relations interraciales ne sont pas nécessairement proscrites lors de l'ère coloniale mais qu'elles sont plutôt mal perçues et interdites dès le début du XIX^e siècle.

De son côté, Emily Clark fait des « Quadroons », ces femmes au « sang-mêlé » qui possèdent, selon les conceptions des sociétés esclavagistes, un quart de sang africain et trois-quarts de sang européen, le sujet de son livre *The Strange History of the American Quadroon – Free Women of Color in the Atlantic Revolutionary Atlantic World*⁴⁵. Clark propose de faire la généalogie de ce groupe social composé de femmes devenues objets de désirs dans la société néo-orléanaise du XIX^e siècle, qui contribuent à faire de la Nouvelle-Orléans, dans l'imaginaire collectif américain, une ville libertine associée au plaisir et au jeu. Toutefois, en utilisant une panoplie de sources provenant de divers centres d'archives⁴⁶, Clark démêle le réel du mythe. Grâce à l'historienne, on comprend que ces

⁴⁵ Emily Clark, *The Strange History of the American Quadroon: Free Women of Color in the Revolutionary Atlantic World*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2013, 279 p.

⁴⁶ L'historienne a utilisé des archives provenant de la Latin American Library de l'Université Tulane, de la Templeman Library de l'Université du Kent ainsi que des documents provenant des archives de l'Archevêché de la Nouvelle-Orléans.

« Quadroons » ont une capacité d'action (agentivité), sont en contrôle de leur vie et ont une sexualité normale. Elles sont des femmes ordinaires qui se marient, font des choix, socialisent, tentent d'acquérir davantage de libertés. Clark réussit donc à redonner une place légitime à ces « Quadroons », des femmes idéalisées et fantasmées mais jamais guère considérées.

Dans l'historiographie récente, on retrouve aussi les travaux de l'historienne Judith Schaffer qui s'interroge sur la place des prostituées de la Nouvelle-Orléans avec son ouvrage intitulé *Brothels, Depravity, and Abandoned Women : Illegal Sex in Antebellum New Orleans*⁴⁷ publié en 2009. Schafer propose avec ce livre une plongée descriptive dans le quotidien esclavagiste américain et aussi, dans la réalité brutale des femmes esclaves. Bien que la prostitution soit un sujet récurrent dans la très large historiographie de l'histoire des femmes aux États-Unis, Schafer est la seule à s'être véritablement concentrée sur les prostituées de la métropole louisianaise lors de la période *antebellum*. Toute comme Clark, Schafer propose, en utilisant les archives de la « First District Court » de la Nouvelle-Orléans, de donner une place à des femmes dont le destin a souvent été mal-jugé par l'historiographie. En effet, comme les « Quadroons », les prostituées afro-américaines de la ville sont associées trop souvent à cette Nouvelle-Orléans imaginée, cette ville de fêtes et de débauche qui ne correspond pas à la réalité des luttes des femmes. Comme le démontrent les deux historiennes, il y a plus à dire de ces femmes si l'on s'intéresse à leur

⁴⁷ Judith Kelleher Schafer, *Brothels, Depravity, and Abandoned Women: Illegal Sex in Antebellum New Orleans*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2011, 248 p.

vécu, à leur vie quotidienne. Schafer réussit cette mission avec brio en permettant aux lecteurs de mieux comprendre la vie de ces prostituées néo-orléanaïses qui vivaient certes dans des situations extrêmement précaires mais pouvaient aussi faire preuve d'agentivité.

Finalement, l'historienne Rashauna Johnson, qui me sert de modèle pour son approche méthodologique, propose de cartographier dans son ouvrage publié en 2016 *Slavery's Metropolis: Unfree Labor in New Orleans during the Age of Revolutions*⁴⁸ les mouvements sociaux dans une Nouvelle-Orléans qui évolue rapidement entre 1791 et 1825. Marchant dans les pas de Camp et Williams Evans qui analysent toutes deux l'esclavage et les résistances à l'esclavage à travers l'étude de lieux et d'espaces, Rashauna Johnson divise son livre en cinq chapitres qui sont tous associés à un espace⁴⁹, qui peut autant renvoyer à la notion de pouvoir qu'à celle de contre-pouvoir. Avec ce livre, Johnson souhaite démontrer à quel point l'esclavage a façonné la ville de la Nouvelle-Orléans autant au niveau urbain que social ou culturel. De plus, l'historienne intègre l'historiographie traitant des femmes noires à la Nouvelle-Orléans en parlant des résistances des femmes noires libres et des femmes esclaves. L'historienne rappelle dans son ouvrage que les femmes de la ville n'ont pas besoin des hommes pour résister et rechercher une forme d'indépendance et ce, malgré le fait qu'elles évoluent dans une société raciste et patriarcale.

⁴⁸ Rashauna Johnson, *Slavery's Metropolis: Unfree Labor in New Orleans During the Age of Revolutions*, New York, Cambridge University Press, 2016, coll. « Cambridge studies on the African diaspora », 236 p.

⁴⁹ Les cinq chapitres sont associés aux titres suivants : « Revolutionary Spaces », « Market Spaces », « Neighbourhood Spaces », « Penal Spaces » et « Atlantic Spaces ».

Avant d'étudier les femmes esclaves et les résistances « féminines » à l'esclavage, il faut définir le concept de résistance. Pour Gilles Deleuze, résister, que ce soit « sous la forme d'une œuvre d'art ou d'une lutte des hommes »⁵⁰, demeure le seul moyen d'échapper à la mort. Pour le philosophe français, l'acte de création, qu'il lie à l'acte de résistance, s'affirme dans la répétition du geste, à travers une création constante de l'individu. En établissant qu'il y a résistance lorsqu'il y a répétition, Deleuze appartient à la même école de pensée que James C. Scott dont les écrits rapportent des exemples de résistances quotidiennes, personnelles et immédiates (des résistances dites infra-politiques menées par les dominés/oubliés du système en place). Pour cette étude, je choisis de m'inspirer des travaux de James C. Scott et d'étudier les actes de résistance des hommes mais surtout des femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans dans la perspective du quotidien. C'est dans son livre *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*⁵¹ que Scott définit ce qu'est un acte de résistance. Dans cet ouvrage, Scott dresse un portrait ethnographique d'un village malaisien qui illustre les relations de pouvoir qui existent entre oppresseurs et opprimés. Dans cette étude réalisée entre 1968 et 1980, l'anthropologue et politologue américain teste des théories sur un cas réel : celui de cultivateurs de riz en Malaisie qui, pour tenter d'améliorer leur qualité de vie, posent quotidiennement des gestes liés à la

⁵⁰ Gilles Deleuze (1925-1995), philosophe français, parle des actes de résistance dans une conférence prononcée à Paris le 17 mai 1987 intitulée « Qu'est-ce que l'acte de création? ». Voir « Qu'est-ce que l'acte de création? par Gilles Deleuze sous-titre français / sub. French » (11 octobre 2013) [enregistrement vidéo], Conférence de Gilles Deleuze, Paris, Conférence donnée dans le cadre des « Mardis de la Fondation » le 17 mars 1987, sur le site *Youtube*, consulté en 2017, <https://www.youtube.com/watch?v=2OyuMJMrCRw>.

⁵¹ James C. Scott, *Weapons of the Weak: Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven, Yale University Press, 1985, 389 p.

question des résistances. Pour bien illustrer son propos, Scott fait appel à certaines métaphores comme celle de la scène de théâtre brechtienne⁵² : un espace clos et défini dans lequel chaque personne a un rôle à jouer, un rôle défini certes, mais aussi une liberté artistique, une liberté d'improvisation⁵³. Les résistances quotidiennes sont donc régies par les normes et hiérarchies sociales d'une société donnée mais ont aussi un caractère plus impulsif, moins planifié que d'autres actes de résistance prémédités. Ainsi, les actes de résistance infra-politiques sont pour la plupart personnels, individuels et immédiats⁵⁴. En effet, les gestes posés rapportent souvent un gain éphémère à l'individu qui risque bien souvent des représailles de la part des personnes ou groupes en position d'autorité. Lorsqu'on observe, au sein d'une même communauté opprimée, la répétition d'un même geste résistant, on peut alors parler d'une culture de résistance⁵⁵ qui suppose une communication interne permettant de comprendre comment déjouer, parfois le temps d'un instant, les codes sociaux d'une société oppressive⁵⁶. Lorsque l'on s'intéresse aux résistances quotidiennes, il faut bien sûr étudier les actes de résistance d'une société ou d'un groupe mais il faut aussi s'intéresser aux négociations observées entre « dominants »

⁵² Dans son livre, James C. Scott parle en fait de « Brechtian forms of class struggle » (p. 29) ou de « Brechtian modes of resistance » (p. 30). Cela renvoie à l'auteur dramatique allemand Bertolt Brecht (1898-1956) qui révolutionne le théâtre et les arts de la scène durant les années 1930-1940.

⁵³ James C. Scott, *Weapons of the Weak*, op. cit., p. 26.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 295.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 296.

⁵⁶ De son côté, Jean-Pierre Le Glaunec parle de « petites souverainetés » lorsqu'il définit le concept de résistance dans un article publié dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* en 2017. Selon Le Glaunec, les résistances à l'esclavage dans le monde Atlantique français sont quotidiennes, fréquentes et répétitives alors que l'histoire des esclaves est faite de négociations, de petits gains et de petites souverainetés. Voir Jean-Pierre Le Glaunec, « Résister à l'esclavage dans l'Atlantique français: aperçu historiographique, hypothèses et pistes de recherche », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 71, n° 1-2, été-automne 2017, p. 33.

et « dominés », aux accommodations obtenues par les uns et les autres ainsi qu'au concept d'obéissance. Enfin, toujours selon Scott, les résistances infra-politiques doivent toujours être liées à une volonté de survie, de persévérance. Les résistances paysannes ne sont pas orientées vers un renversement du système en place : « The goal, after all, of the great bulk of peasant resistance is not directly to overthrow or transform a system of domination but rather to survive today, this week, this season within it. The usual goal of peasants, as Hobsbawm has so aptly put it, is "working the system to their minimum disadvantage" »⁵⁷. Cette interprétation du concept de résistance s'applique au cas des hommes et plus particulièrement des femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans. Ces dernières, maintenues en esclavage par les autorités, tentent d'échapper à leur sort en ralentissant le rythme de production, en refusant de travailler, en flânant ou en ne respectant pas le couvre-feu ainsi qu'en chantant ou dansant en groupe, activité qui permet, pendant quelques heures, d'oublier ou de transcender le statut d'esclave.

En investissant le monde des résistances quotidiennes, les femmes esclaves négocient avec les forces de l'ordre et occupent certains lieux spécifiques de la ville. En ce qui concerne la notion d'espaces de résistance, il faut se référer à l'historienne Stephanie Camp qui, dans son livre *Closer to Freedom – Enslaved Women and Everyday Resistance in the Plantation South*⁵⁸, avance le concept de « géographie rivale ». Par « géographie rivale », on entend un ou des endroits, autant métaphoriques que réels, où les esclaves

⁵⁷ *Ibid.*, p. 301.

⁵⁸ Stephanie M. H. Camp, *Closer to Freedom: Enslaved Women and Everyday Resistance in the Plantation South*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004, coll. « Gender and American culture », 206 p.

réussissent, malgré les moyens mis en place par les communautés blanches, à s'échapper, à résister, à vivre dans une certaine liberté⁵⁹. Pour les femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans, ces espaces restent à déterminer alors que l'on positionne traditionnellement ces dernières dans les marchés de la ville et dans les maisons de leurs maîtres. Or, on peut supposer que les femmes esclaves, qui font partie d'une communauté possédant sa propre culture de résistance, investissent des lieux particuliers qui leur permettent de se sentir plus libres, des lieux qui font oublier le système répressif et violent dans lequel elles évoluent. Bien que ces lieux ne se retrouvent peut-être pas tous dans les archives de police de la Nouvelle-Orléans, il faut tout de même tenter, en regroupant les différents lieux associés aux femmes esclaves arrêtées, de cartographier la « géographie rivale » des femmes esclaves.

Dans ma recherche, les femmes esclaves résistantes de la ville cosmopolite qu'était la Nouvelle-Orléans au début du XIX^e siècle seront les protagonistes et non les actrices secondaires. À travers l'étude des archives de police de la ville dans lesquelles les femmes esclaves sont plus présentes que je l'imaginais. Je propose de dresser une typologie des résistances « féminines » à l'esclavage en milieu urbain tout en essayant de découvrir la « géographie rivale » de ces femmes. En décrivant leurs espaces de contre-pouvoir, il sera possible de lever le voile sur leurs résistances quotidiennes et répétitives, souvent dissimulées et clandestines. Moins « spectaculaires » qu'une révolte armée, les gestes posés par les femmes esclaves font toutefois partie d'une culture de résistance propre à la

⁵⁹ *Ibid.*, p. 7.

communauté afro-descendante et aux femmes qui la composent. Il reste à déterminer si le fait d'être femme, d'être noire et d'être positionnée au plus bas de la hiérarchie sociale influence la culture et les stratégies de résistance. Ma recherche vise donc à lever le voile sur un sujet trop peu étudié par les historiens, à poser les femmes esclaves comme des sujets de l'histoire et à rappeler que les résistances à l'esclavage sont certes liées à une question de survie mais aussi à un refus des codes, à une forme de refus des normes sociales, raciales et genrées.

Dans mon premier chapitre, je m'intéresserai à la ville en soi, à la Nouvelle-Orléans à l'aube du XIX^e siècle. Il sera question de la ville, de ses rues, de ses quartiers, des gens qui y vivent. Le but sera de donner une impression de ce qu'était la Nouvelle-Orléans durant la période *antebellum*, de saisir à travers les récits de personnes ayant évolué dans la ville à cette époque l'ambiance et les réalités de ce milieu urbain en plein essor. Ensuite, les hommes et femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans seront à l'avant plan pour mieux comprendre leurs occupations et leurs rôles dans la ville. Finalement, j'étudierai la police comme outil de contrôle social.

Dans le deuxième chapitre de mon mémoire, l'accent sera mis sur la police alors qu'une présentation plus approfondie du corpus et de la méthodologie sera réalisée pour ensuite laisser place à une analyse des données recueillies en dépouillant les archives à l'étude. Il sera donc question du fonctionnement de la Garde de ville, de la hiérarchie policière de l'époque, des mandats octroyés par le Gouvernement municipal aux membres de la Garde de ville et des résistances saisonnières à l'esclavage.

Enfin, le troisième et dernier chapitre permettra de dresser un portrait des femmes esclaves résistantes. Ensuite, une typologie des résistances « féminines » à l'esclavage sera esquissée. Ce tout sera clos par une présentation de la « géographie rivale » des femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans.

CHAPITRE I - La Nouvelle-Orléans à l'aube du XIXe siècle

1.1 La Ville



« Under My Wings Every Thing Prosper », 1803. J. L. Bouqueto de Woiseri, *Wikimedia Commons*.

Comment définir la Nouvelle-Orléans du début du XIX^e siècle? D'un point de vue politique, la ville est le cœur de la Louisiane, une ancienne colonie française et espagnole qui, en 1803 devient le Territoire d'Orléans alors que la France napoléonienne vend sa colonie à la jeune République américaine. Ville esclavagiste, la Nouvelle-Orléans est aussi, à l'aube du XIX^e siècle, une ville portuaire importante où circulent marins, voyageurs, militaires et esclaves. Paradoxe en soi, la Nouvelle-Orléans est autant cosmopolite que divisée, autant métissée que hiérarchique. Ville située au carrefour des langues, des cultures et des Empires, la Nouvelle-Orléans est un milieu urbain où se mêlent à la fois ordre et désordre. Alors que le passage de l'Empire français à la République américaine provoque l'incertitude, la ville semble habitée par un chaos contrôlé qui fait naître un sentiment de peur chez les uns et un désir d'indépendance chez les autres.

Située entre le lac Pontchartrain au Nord et le Mississippi, la Nouvelle-Orléans est d'abord prisée pour son positionnement stratégique donnant à la fois accès à la mer et au réseau fluvial du continent. Dès le début du XIX^e siècle, la ville s'affirme comme un centre économique alors que son port sert autant au transport de marchandises que de lieu de

transit pour les marins, voyageurs ou marchands. C'est dans le port que sont acheminés le sucre louisianais, le coton provenant du Sud-Ouest ainsi que les grains et le bétail expédiés depuis l'intérieur des terres⁶⁰. Durant la haute saison, la levée, « longue digue de terre plantée d'arbres magnifiques »⁶¹, grouille de monde : des Européens, des Américains, des voyageurs et immigrants en provenance des Antilles et des esclaves de la Nouvelle-Orléans, ou d'ailleurs, se mêlent, négocient et échangent sur les rives du Mississippi. Le port de la Nouvelle-Orléans est le théâtre d'altercations entre les forces de l'ordre et certains marins ou voyageurs souvent considérés comme des indésirables par les autorités de la ville. Dans les archives de la Collection Heartman, on remarque que certains Espagnols ou Portugais ainsi qu'une grande quantité de marins et militaires sont arrêtés par la Garde de ville. Le port n'est pas seulement considéré comme un lieu de commerce important mais aussi comme un lieu de rassemblement pour les personnes de passage dans une ville où les tavernes et lieux de jeux semblent leur être accessibles. Investi par les voyageurs, marins et militaires mais aussi par les citoyens de la ville ainsi que les esclaves, dont plusieurs travaillent sur la levée, il s'agit d'un lieu *a priori* masculin où les vols sont fréquents et où l'on retrouve, le soir et la nuit, des hommes bien souvent ivres qui vont parfois se mêler à des altercations violentes avec la Garde ou d'autres citoyens. Dès 1820, le port de la Nouvelle-Orléans est considéré comme le deuxième plus important des États-Unis⁶², expédiant diverses marchandises vers l'Europe, l'Amérique latine, la région

⁶⁰ Richard C. Wade, *Slavery in the City*, op. cit., p. 6.

⁶¹ Liliane Crété, *La vie quotidienne en Louisiane, 1815-1830*, Paris, Hachette, 1978, p. 78.

⁶² Richard C. Wade, *Slavery in the City*, op. cit., p. 6.

caribéenne et le reste de l'Amérique du Nord⁶³. En 1816, 6 bateaux à vapeur, 594 chalands et 1 287 bateaux quittent la Nouvelle-Orléans transportant avec eux des marchandises diverses. Cette même année, les recettes du port de la ville sont évaluées à plus de 8 millions de dollars⁶⁴, une somme astronomique pour l'époque qui correspondrait à plus de 140 millions de dollars aujourd'hui. Si les exportations enregistrées au port de la ville ne font qu'augmenter durant la période à l'étude, il faut rappeler que l'économie florissante de la Nouvelle-Orléans est basée sur la domination d'une classe sur une autre. Les esclaves constituent une main-d'œuvre essentielle au développement de la ville. Considérés juridiquement comme des biens-meubles, les esclaves de descendance africaine côtoient une population de Noirs libres assez importante, surtout depuis que plusieurs milliers de réfugiés haïtiens ont fui la colonie de Saint-Domingue après la Révolution haïtienne (1794-1804).

La main d'œuvre servile d'origine africaine participe activement à la construction de la ville et à son développement économique. Comme l'écrit Lawrence N. Powell :

The colony's African-descended people not only tilled the fields and built the levees; in New Orleans they framed the houses, plastered the walls, and shingled the roofs. As well, they forged the tools that made the barrels that stored the tobacco and indigo, which were then carried to market in wagons and carts that their hands built and kept repaired. Identifying an aspect of emergent local culture and cuisine that does not bear their imprint is almost impossible.⁶⁵

⁶³ Elizabeth Fussell, « Constructing New Orleans, Constructing Race : A Population History of New Orleans », *art. cit.*, p. 848.

⁶⁴ James E. Winston, « Notes on the Economic History of New Orleans, 1803-1836 », *The Mississippi Valley Historical Review*, vol. 11, n° 2, septembre 1924, p. 202.

⁶⁵ Lawrence N. Powell, *The Accidental City - Improvising New Orleans*, *op. cit.*, p. 76.

Bâtisseurs ignorés, résistants oubliés, protecteurs d'une culture méprisée, les hommes et femmes esclaves sont au cœur du développement économique de la Nouvelle-Orléans et constituent une force de travail majeure. Les esclaves sont aussi utilisés par les autorités municipales pour les travaux publics alors que les « esclaves à la chaîne » participent chaque jour à des tâches diverses de réparation et d'entretien :

Chaque jour, soixante à quatre-vingts « nègres de chaîne », sous la conduite de watchmen, le sabre en bandoulière et le fouet à la main, quittaient la geôle de police pour aller travailler dans les rues. Ils procédaient au nettoyage des rigoles et des chaussées, réparaient et consolidaient la levée, servaient, à l'occasion, à la « pompe à feu ». La plupart étaient des esclaves condamnés à des peines mineures. Pendant la durée de leur emprisonnement, leurs maîtres touchaient une somme de vingt-cinq cents par jour à titre de dédommagement pour « privation de jouissance ».⁶⁶

Alors que les premiers esclaves africains débarquent à la Nouvelle-Orléans dès les années 1710, la population de la Nouvelle-Orléans en 1805 est composée à 37% d'hommes et de femmes esclaves. Sur 8 500 habitants, 42% sont des blancs, 37% des esclaves et 19% des Noirs libres. C'est donc dire que la population blanche de la ville, dont les origines sont majoritairement françaises mais aussi anglo-américaines et britanniques, est minoritaire au début du XIX^e siècle alors que 56% de la population est afro-descendante. Il faut préciser que malgré la période coloniale espagnole⁶⁷, la Nouvelle-Orléans est demeurée

⁶⁶ Liliane Crété, *La vie quotidienne en Louisiane, 1815-1830*, op. cit., p. 88-89.

⁶⁷ En 1805, la population blanche est en effet majoritairement composée de descendants français alors que les Anglo-Américains arrivent au deuxième rang, suivi par les immigrants britanniques. Alors que la Nouvelle-Orléans a été une colonie espagnole de 1763 à 1803, on peut se demander si une population hispanophone est demeurée dans la ville. Or, il semblerait que les colons espagnols aient majoritairement quitté lorsque la France reprend possession du territoire louisianais en 1803. La population blanche de la ville compte aussi quelques groupes originaires du reste de l'Europe et de l'Amérique latine. Voir Dennis C. Rousey, *Policing the Southern City - New Orleans 1805-1889*, op. cit., p. 11-12.

majoritairement francophone et associée à la culture française : « Si la Louisiane était devenue, au terme de la guerre de Sept ans, espagnole, en 1763, elle était demeurée essentiellement française linguistiquement et culturellement du fait de la faible immigration espagnole qui avait suivi le transfert de souveraineté [...] »⁶⁸. Entre 1805 et 1810, la population de la ville double alors que 17 000 personnes résident en 1810 dans l'enceinte de la ville. 37% sont des Blancs, 35% sont esclaves et 29% sont des Noirs libres alors que les Noirs sont toujours majoritaires à la Nouvelle-Orléans⁶⁹.

L'explosion démographique observée entre 1805 et 1810, qui fait de la population noire le groupe le plus peuplé de la ville, peut être expliquée entre autres par l'arrivée de milliers de réfugiés de Saint-Domingue à la Nouvelle-Orléans. En effet, des milliers de personnes fuient le sol haïtien pour s'établir dans la déjà multiethnique ville de la Nouvelle-Orléans⁷⁰. Ces immigrants sont des colons français, des Créoles libres et d'anciens esclaves et ils sont plus de 9 000 à quitter Cuba en 1809 pour s'installer à la Nouvelle-Orléans⁷¹. En 1810, 1 000 autres personnes en provenance d'Haïti et Cuba débarquent en sol louisianais⁷² et se joignent aux réfugiés déjà établis dans la ville. À partir de l'année 1820, l'équilibre démographique est renversé alors que la population, évaluée alors à 29 000 personnes, est

⁶⁸ Nathalie Dessens, « Cultures plurielles et hybridation: fêtes et célébrations à la Nouvelle-Orléans (1803-1840) », dans Nathalie Dessens et Jean-Pierre Le Glaunec (dirs.), *Interculturalité: la Louisiane au carrefour des cultures*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2016, p. 140.

⁶⁹ Dennis C. Rousey, *Policing the Southern City - New Orleans 1805-1889*, *op. cit.*, p. 11-12.

⁷⁰ Elizabeth Fussell, « Constructing New Orleans, Constructing Race: A Population History of New Orleans », *art. cit.*, p. 848.

⁷¹ Lawrence N. Powell, *The Accidental City - Improvising New Orleans*, *op. cit.*, p. 337.

⁷² *Ibid.*

composée de 47% de Blancs, 25% d'hommes et de femmes esclaves et 21% de Noirs libres⁷³.

Malgré leurs différences de statut, de culture ou de langue, les habitants de la ville de la Nouvelle-Orléans se mêlent dans les rues et les faubourgs. En 1803, quand la Louisiane est intégrée aux États-Unis d'Amérique, la ville s'étendait « du Mississippi au sud jusqu'à la rue Dauphine au nord, de la rue Bienville à l'ouest à la rue de l'Arsenal (devenue rue Ursulines) à l'est »⁷⁴. À cette époque, « la Nouvelle-Orléans comprenait la cathédrale Saint-Louis, un presbytère, un hôtel de ville, un entrepôt, une caserne, un arsenal, une prison, l'hôpital du roi (l'hôpital militaire), l'hôpital de la charité (à l'arrière de la ville vers la rue Dauphine) ainsi qu'un espace public dénommé 'Place d'Armes' »⁷⁵. Même si la Nouvelle-Orléans du début du XIX^e siècle est une ville portuaire importante dont l'économie est florissante, son développement urbain n'a rien à voir à celui observé à la même époque dans les villes européennes ou même dans les grandes villes américaines comme Boston, Philadelphie, New York ou Charleston⁷⁶. Comme l'écrit Dennis Rousey, la ville a davantage à voir avec un poste-frontière qu'à une ville en plein développement :

The streets of the town were unpaved and only partially lighted; swamps lay beyond its crumbled earthwork walls; and its cultural attainments were few and unsophisticated. It boasted a Catholic church, a convent, a monastery, a theater of sorts, and a charity hospital. But the center of activity was the marketplace on the levee and the levee itself, where vessels were loaded and unloaded. Although sugar manufacturing was an

⁷³ Liliane Crété, *La vie quotidienne en Louisiane, 1815-1830*, op. cit., p. 104.

⁷⁴ Marjorie Bourdelais, *La Nouvelle-Orléans: croissance démographique, intégrations urbaine et sociale (1803-1860)*, Bern, Peter Lang, 2012, coll. « Population, family, and society, Population, famille et société », p. 216.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 216-217.

⁷⁶ Dennis C. Rousey, *Policing the Southern City - New Orleans 1805-1889*, op. cit., p. 12.

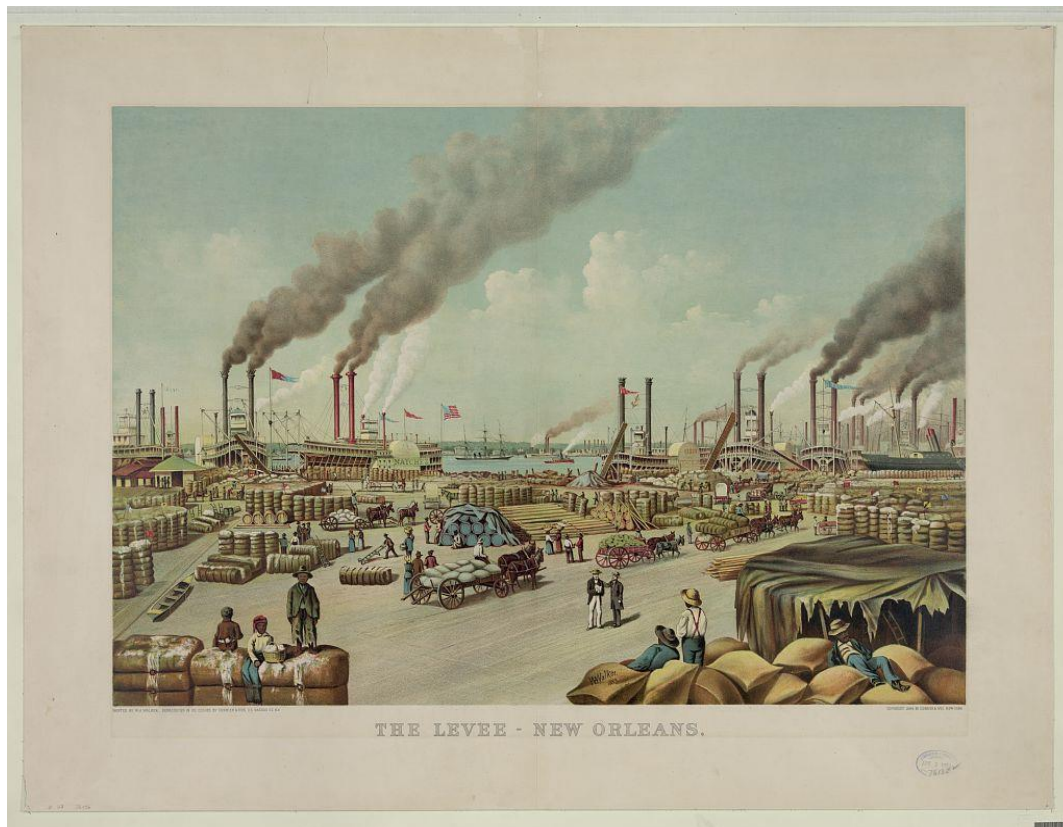
important industry in the countryside, the town itself had no major industry or manufacturing. New Orleans was a burgeoning center of commerce, a river port and a seaport with prospects of a great future.⁷⁷

De la ville de la Nouvelle-Orléans, les visiteurs, voyageurs et chroniqueurs ont des impressions partagées. De prime abord une ville magnifique, il semblerait que la ville frappe par son caractère hétéroclite et singulier. Benjamin Henry Latrobe (1764-1820), architecte de formation qui est de passage à la Nouvelle-Orléans en 1819, donne dans son journal ses premières impressions alors que le bateau sur lequel il se trouve se fraie un chemin à travers la brume jusqu'au port : « New Orleans has, at first sight, a very imposing and handsome appearance, beyond any other city in the United States in which I have yet been. The strange and loud noise heard through the fog, on board the *Clio*, proceeding from the voices of the market people and their customers, was not more extraordinary than the appearance of these noisy folk when the fog cleared away and we landed. Everything had an odd look »⁷⁸. Grand voyageur, Latrobe semble frappé par l'apparence étrange des bâtiments de la ville qui sont, à l'image de la population multiethnique, quelque peu disparates et métissés au gré des changements d'empires et des vagues d'immigrations. Si esclaves, Blancs, Noirs libres, voyageurs et autochtones se mêlent dans les rues de la ville, deux lieux illustrent plus particulièrement le caractère cosmopolite de la ville : la levée et la place du marché. Latrobe, originaire de Grande-Bretagne, décrit parfaitement le désordre organisé de ces espaces de mixités :

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ Benjamin Henry Latrobe, *The Journal of Latrobe. Being the Notes and Sketches of an Architect, Naturalist and Traveler in the United States From 1796 to 1820*, New York, D. Appleton, 1905, p. 161.

Along the levee, as far as the eye could reach to the west, and to the market house to the east, were ranged two rows of market people, some having stalls or tables with a tilt or awning of canvas, but the majority having their wares lying on the ground, perhaps on a piece of canvas or a parcel of palmetto leaves. The articles to be sold were not more various than the sellers. White men and women, and of all hues of brown, and of all classes of faces, from round Yankees to grizzly and lean Spaniards, black negroes and negresses, filthy Indians half naked, mulattoes curly and straight-haired, quadroons of all shades, long haired and frizzled, women dressed in the most flaring yellow and scarlet gowns, the men capped and hatted. Their wares consisted of as many kinds as their faces.⁷⁹



« The levee – New Orleans », vers 1884. William A. Walker, *Library of Congress*.

À cette époque, la levée est un lieu de rencontre, un endroit investi par tous les groupes qui composent la population de la ville. Lieu de promenade pour les citoyens et pour les voyageurs, la levée est aussi un milieu de vie quotidien pour les habitants de la ville, qu'ils

⁷⁹ *Ibid.*, p. 162-163.

soient libres ou esclaves. Dans les archives de police de la ville, certaines femmes esclaves y sont arrêtées pour y avoir vidé leur bidon, des marins pour s'y être couchés après une soirée bien arrosée dans une taverne du coin, des hommes esclaves pour y avoir flâné après le couvre-feu. La place du marché est dans le même ordre d'idée un lieu aussi exceptionnel que commun à l'aube du XIX^e siècle. Situé « au pied de la levée, à deux pas de la place d'Armes »⁸⁰, le marché, est un autre lieu où toutes les langues parlées à la Nouvelle-Orléans peuvent être entendues. Lieu de négociation et de marchandage, le marché de la ville semble être particulièrement investi par les femmes noires, qu'elles soient libres ou esclaves⁸¹.

Lorsque Latrobe visite la Nouvelle-Orléans, la ville est divisée en trois sections : « le “vieux carré” [...], bastion créole auquel était rattaché le quartier Tremé, situé au-delà de la rue des Remparts; le faubourg Sainte-Marie, en amont du fleuve, secteur en plein essor où résidaient les Américains; le faubourg Marigny, en aval, fondé par le plus éminent des créoles, Bernard de Marigny, dans l'espoir de rivaliser avec les dynamiques habitants du faubourg américain »⁸². Originellement, le « Vieux carré » était composé de huit rues seulement : Orléans, Toulouse, Chartres, du Maine, Sainte-Anne, Saint-Philippe, Bourbon et Bourgogne⁸³. Délimité à l'origine par les remparts de la ville, le quartier central de la Nouvelle-Orléans cherche à s'étendre à l'aube du XIX^e siècle. Ainsi, en 1810, toutes les

⁸⁰ Liliane Crété, *La vie quotidienne en Louisiane, 1815-1830, op. cit.*, p. 80.

⁸¹ Rashauna Johnson, *Slavery's Metropolis, op. cit.*, p. 67.

⁸² Liliane Crété, *La vie quotidienne en Louisiane, 1815-1830, op. cit.*, p. 61.

⁸³ *Ibid.*, p. 63.

fortifications qui délimitaient l'enceinte de la ville, à l'exception du fort St-Charles, ont disparu pour permettre l'agrandissement d'un environnement urbain déjà en expansion⁸⁴. Durant la période à l'étude, certaines rues s'ajoutent, certaines maisons sont construites alors que le « Vieux carré » se transforme tout en conservant ses héritages coloniaux et sa culture créole métissée. Dans ce quartier, l'architecture des maisons est principalement d'inspiration française tout en étant adaptée au climat de la Nouvelle-Orléans, note Latrobe dans ses récits de voyage⁸⁵. Au centre de ce « Vieux carré », on retrouve la Place d'armes qui fait face à la Cathédrale et à certains édifices administratifs construits sous l'ère coloniale. Seul bastion urbain des environs pendant plusieurs années, le quartier d'origine de la Nouvelle-Orléans est, à la fin du XVIII^e siècle, ceinturé par de nouveaux Faubourgs et quartiers : le Faubourg Sainte-Marie, le Faubourg Marigny et le quartier Tremé.

Le premier Faubourg de la Nouvelle-Orléans voit le jour en avril 1778 alors que Bernard Gravier « décide de lotir la partie de sa plantation qui longe le Mississippi et de dénommer cette parcelle le “Faubourg Sainte Marie” »⁸⁶. Durant la période à l'étude, ce Faubourg est reconnu comme le quartier des Américains alors que même l'architecture des maisons est davantage d'inspiration américaine que française ou créole :

⁸⁴ Samuel Wilson, *The Vieux Carre, New Orleans : Its Plan, Its Growth, Its Architecture : Historic District Demonstration Study, Conducted by Bureau of Governmental Research, New Orleans, Louisiana, for the City of New Orleans, December, 1968*, Nouvelle-Orléans, 1968, coll. « Vieux Carre demonstration study report series », p. 59.

⁸⁵ Benjamin Henry Latrobe, *The Journal of Latrobe. Being the Notes and Sketches of an Architect, Naturalist and Traveler in the United States From 1796 to 1820*, op. cit., p. 209.

⁸⁶ Marjorie Bourdelais, *La Nouvelle-Orléans*, op. cit., p. 212.

In the Faubourg St. Mary and wherever the Americans build they exhibit their flat brick fronts, with a sufficient number of holes for light and entrance. The only French circumstance which they retain is the balcony in the upper story, which, although generally too elevated for the protection of the passenger, is still a means of shade as far as it goes. The French stucco the fronts of their buildings, and often color them; the Americans exhibit their red, staring brickwork, imbibing heat through the whole unshaded substance of the wall. The old English side-passage house, with the stairs at the end, is also gaining ground, and it is taking the place of the French porte-cochère, or corridor, which carrying you quite through the house, leads to the staircase at the back, and is protected by a broad and convenient gallery.⁸⁷

Comme le note l'architecte Latrobe, l'arrivée des Américains au début du XIX^e siècle influence l'architecture des maisons nouvellement construites qui, davantage d'inspiration anglaise, sont tout de même singulières puisque adaptées au climat louisianais. Désormais connu sous le nom de « Central Business District », le Faubourg Sainte-Marie devient à la fois un quartier résidentiel et commercial qui s'impose de plus en plus au cours d'un XIX^e siècle marqué par l'arrivée de plus en plus d'Américains à la Nouvelle-Orléans.

Si le Faubourg Sainte-Marie est le quartier des Américains, le Faubourg Marigny lui, est davantage associé à la communauté créole de la ville. Durant la période coloniale, le terme « créole » renvoie à toutes personnes, libres ou esclaves, nées dans la colonie de la Louisiane. Le processus de « créolisation » renvoie quant à lui à une forme d'hybridation culturelle⁸⁸. Les Créoles, à l'aube du XIX^e siècle, sont donc tous natifs de la Nouvelle-Orléans mais sont aussi issus de plusieurs années de métissage et portent tous cette identité

⁸⁷ Benjamin Henry Latrobe, *The Journal of Latrobe. Being the Notes and Sketches of an Architect, Naturalist and Traveler in the United States From 1796 to 1820 op. cit.*, p. 210-211.

⁸⁸ Nathalie Dessens, « Cultures plurielles et hybridation: fêtes et célébrations à la Nouvelle-Orléans (1803-1840) », *art. cit.*, p. 139.

culturelle hybride qui leur est propre⁸⁹. Dès 1790, la plantation des Marigny, famille créole reconnue de la Nouvelle-Orléans, est fragmentée en différents lots achetés par d'autres familles issues de la communauté créole de la ville⁹⁰. C'est toutefois en 1805 que Bernard Xavier Philippe de Marigny de Mandeville (1785-1868) érige le Faubourg Marigny en mettant en vente différents lots se trouvant juste à l'Est du « Vieux carré »⁹¹ qui sont majoritairement achetés par des Créoles, des Blancs comme des Noirs, et des réfugiés de Saint-Domingue. Au début du XIX^e siècle, le Faubourg Marigny devient un quartier dynamique autant au niveau économique que démographique. Toutefois, son développement ne peut être comparé à celui du « Vieux carré » et du Faubourg Sainte-Marie, deux quartiers dont l'essor est principalement dû à l'importance des activités maritimes et commerciales ainsi qu'à l'établissement de plus en plus d'Américains en Louisianais.

De son côté, le quartier Tremé, est associé à la communauté afro-descendante de la ville. Nommé en l'honneur de Claude Tremé, ancien propriétaire de la plantation Morand, ce quartier est situé au Nord du « Vieux carré » et est surtout habité par des Créoles de couleur, des Noirs libres. C'est dans le Faubourg Tremé que l'on retrouve le Canal Carondelet qui relie le « Vieux carré » au Bayou St-Jean puis au Lac Ponchartrain. Construit par la force ouvrière que représentaient les esclaves à la chaîne, ce canal sert autant à drainer le sol humide qu'à transporter plus efficacement les marchandises

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ Marjorie Bourdelais, *La Nouvelle-Orléans, op. cit.*, p. 214.

⁹¹ *Ibid.*

acheminées vers la Nouvelle-Orléans. C'est aussi au quartier Tremé que se trouve la place Congo, ancien marché d'esclaves où peuvent se rassembler, une fois par semaine, les esclaves de la ville.

Ainsi, à l'aube du XIX^e siècle, quatre quartiers principaux composent la ville de la Nouvelle-Orléans. Si l'étude des quartiers et faubourgs de la Nouvelle-Orléans semble suggérer une forte division territoriale des différentes communautés qui composent la ville, il faut rappeler que cette ségrégation résidentielle n'a jamais été stricte durant la période *antebellum*. En effet, comme le précise Marjorie Bourdelais les frontières des différents secteurs de la ville sont poreuses alors que cette ville multiethnique n'est pas soumise aux lois ségrégationnistes qui seront appliquées quelques décennies plus tard dans le Sud états-unien. Ainsi, des Américains vivent dans le Carré alors que le Faubourg Sainte-Marie, qui accueille la majorité des immigrants américains, est majoritairement francophone jusqu'en 1830⁹².

Si la Nouvelle-Orléans est une ville carrefour, une ville en plein essor à l'aube du XIX^e siècle, c'est aussi une ville d'eau, d'humidité, qui doit s'organiser en fonction du sol instable, des crues du Mississippi et des zones marécageuses avoisinantes. Alors que les rues de la ville ne sont pas pavées durant la période à l'étude, la Nouvelle-Orléans est aussi une ville boueuse qui peut devenir, au premier signe de pluie où lors d'inondations, un centre urbain insalubre qui favorise la propagation de maladies : « In the early nineteenth

⁹² *Ibid.*, p. 253-254.

century, cities and towns had dirt streets, which became muddy at first rain and encourages the dumping of all kinds of refuse, thereby creating conditions for diseases like cholera to exist »⁹³. Comme l'explique le médecin Michel Halphen (1778-1838) dans un mémoire publié en 1833, les pluies et inondations qui déferlent sur le sol boueux et instable de la ville favorise l'éclatement d'épidémies dans la ville :

La Nouvelle-Orléans, cernées par les replis du grand fleuve, et par les lacs qui l'avoisinent, toujours exposée aux influences atmosphériques résultant du voisinage de l'une des plus grandes masses d'eaux ambiantes du globe, n'en participe pas moins aux influences pestilentiellles des bayous qui couvrent l'espace qui la sépare des lacs. Si la vacillation occasionnée par le grand courant qui règne dans le bassin du fleuve suffit pour atténuer, en certaine saison, l'influence maligne des eaux stagnantes, elles n'en sauraient prévenir les effets dans le temps des eaux basses ; et c'est précisément celui où se développent les fièvres pernicieuses de toute nature, et la fièvre jaune elle-même. Des brouillards fréquens [sic], produits de la mise à découvert des *battures*, sorte de bancs qui s'élèvent près des rives du fleuve, contribuent aussi à multiplier les éléments [sic] d'insalubrité.⁹⁴

Dans ce mémoire scientifique, Halphen décrit la Nouvelle-Orléans entourée de canaux et bayous. Pour ce médecin né à la Nouvelle-Orléans, l'eau, qu'elle soit sous forme de pluie, de tempête tropicale, qu'elle soit stagnante ou ruisselante, qu'elle provienne du Mississippi, des lacs ou des bayous, rythme la vie des habitants de la ville. Pour Halphen, la Louisiane est « l'un des pays les plus aquatiques du monde »⁹⁵ qui, malgré les efforts des habitants qui tentent de freiner les inondations en construisant digues et levées, est toujours inhospitalier pour ceux et celles qui y résident. Dans un livre datant de 1830,

⁹³ Nathalie Dessens, *Creole City - A Chronicle of Early American New Orleans*, Gainesville, University Press of Florida, 2015, p. 80.

⁹⁴ Michel Halphen, *Mémoire sur le cholera-morbus, compliqué d'une épidémie de fièvre jaune qui a régné simultanément à la Nouvelle-Orléans en 1832*, Paris, J.-B. Baillière, 1833, p. 22-23.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 20.

l'auteur Karl Pörtl (1793-1864) va même jusqu'à décrire la Nouvelle-Orléans comme une « tombe humide » alors qu'enterrer les morts dans ce sol marécageux est un enjeu depuis la période coloniale. Il écrit :

New Orleans, the wet grave,* where the hopes of thousands are buried, – for eighty years the wretched asylum for the outcasts of France and Spain, who could not venture a hundred paces beyond its gates, without utterly sinking to the breast in mud, or being attacked by alligators, –has become, in the space of twenty-three years, one of the most beautiful cities of the Union [...].

* Water is found two feet below the surface. Those who cannot afford to procure a vault for their dead, are literally compelled to deposit them in the water.⁹⁶

Même si, aux yeux de l'auteur, la Nouvelle-Orléans aspire à devenir l'une des plus belles villes aux États-Unis, elle demeure entourée de régions inhospitalières et est toujours sous la menace d'inondations, tempêtes ou autres épidémies. La Nouvelle-Orléans est une ville où les habitants doivent lutter pour leur survie.

« Tombe humide », la Nouvelle-Orléans du début du XIX^e siècle est une ville particulièrement sombre et donc jugée dangereuse. Dans son livre *History of Louisiana : The Spanish Domination* (1854), Charles Gayarré précise que la ville n'a jamais été éclairée avant la fin des années 1790 :

⁹⁶ Karl Pörtl, *The Americans as They Are; Described in a Tour Through the Valley of the Mississippi*, Londres, Hurst, Chance, and CO., 1828, p. 144-145.

Until the year 1796, the city of New Orleans had never been lighted at night except by the moon, and had been guarded by occasional patrols only, when circumstances required it. But, on the 30th of March of that year, the Baron [de Carondelet] wrote to his government that, considering the frequent and almost inevitable robberies which were perpetrated in a city of six thousand souls, by a multitude of vagabonds of every nations, he had, as proposed before, imposed a tax of nine reales a year on every chimney, to provide for the expenses of the police ; that he had formed a body of thirteen serenos, * or watchmen, and established eighty lamps ; that the keeping up of these thirteen watchmen and eighty lamps would cost \$3,898 annually [...].⁹⁷

Même si plusieurs lampadaires ou fanaux sont installés dans les rues de la Nouvelle-Orléans à la fin des années 1790, il s’agit tout de même d’un irritant pour les policiers de la ville qui doivent composer avec la noirceur semblant favoriser les crimes en tout genre. Dans les archives de police de la ville, la question des fanaux éteints revient souvent dans les rapports écrits par les membres de la Garde. On peut penser à un rapport rédigé entre le 4 et le 6 décembre 1809 par G. P. Loében, par exemple dans lequel on peut ressentir la frustration des gardes qui doivent patrouiller dans des rues mal éclairées : « Les patrouilles n'ont fait aucune arrestation et d'après leurs rapport, rien n'est parvenu à leur connaissance. Mais elles continuent toutes à se plaindre de la mauvaise illumination des fanaux de la Ville, dont la majeure partie n'ont qu'une où deux mèches d'allumée et que journalièrement il y a beaucoup de fannaux d'éteint, principalement ceux de la rue des Rempart. ainsi que ceux des rues Sud et nord de la ville »⁹⁸. Dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre 1809, M. Loében note encore avec frustration le manque d’éclairage dans certaines parties de la

⁹⁷ Charles Gayarré, *History of Louisiana : The Spanish Domination*, New York, Redfield, 1854, p. 374.

⁹⁸ G. P. Loében, « Rapport du 4 au 6 décembre 1809 », dans *New Orleans municipal records, 1782-1925 - Tulane University*, Nouvelle-Orléans, Series 4: Police and police records, Folder 6: Police records: depositions, arrests, New Orleans prisons, 1814 October-1825 November, 4 décembre 1809.

ville : « La mauvaise tenu des fannaux et L'illumination est à son comble, l'entrepreneur ce moque audacieusement de tout ce qu'on lui dit à ce Egard; j'ose avancer que si on n'i met pas ordre; l'illumination n'est qu'une charge à la ville sans aucune utilité. les six patrouille de hier ont toutes dit que la majeure partie des fannaux était éteint et l'autre partie n'éclairait pas »⁹⁹. Quelques années plus tard, en 1814, le Commissaire Louis Nicolas écrit que la troisième patrouille a « [...] trouvé La plus grande majorité des fanaux éteint dans le côté sud de la ville »¹⁰⁰. Il s'agit de la même chose pour « la 2eme Patrouille [qui] a trouvé la plus grande majorité des fanaux éteints dans le Sud, et Nord, de la ville »¹⁰¹ durant la nuit du 20 au 21 septembre 1814 ou bien pour le Commissaire Bonnal qui au cours de la nuit du 20 au 21 octobre 1814, remarque que « a 3 heures Les trois quart [des] faneaux [de la ville] était etein »¹⁰². La noirceur alimente la paranoïa des Blancs qui ont peur de voir les esclaves de la ville se révolter.

⁹⁹ G. P. Loében, « Rapport du 30 septembre au 1er octobre », dans *Historic New Orleans Collection*, Nouvelle-Orléans, Collection 4: Police and police records, Boîte 11: Depositions, reports of arrests, prison records, Dossier 4: Police Records - depositions, arrests, New Orleans prisons, 1804 February-1809 October, 30 septembre 1809.

¹⁰⁰ Henry Mathieu, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - September 16-17, 1814 (CFH15.01.1.239) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economics, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color", and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 17 septembre 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/11986>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

¹⁰¹ Edouard Cardinaud, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - September 20-21, 1814 (CFH15.01.1.243) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economics, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color", and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 21 septembre 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/11999>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

¹⁰² Jean Bonnal, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - October 20-21, 1814 (CFH15.01.1.272) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery*

1.2 Les esclaves

Dans l’imaginaire collectif, l’esclavage est presque exclusivement associé au monde rural et aux plantations de coton, de tabac ou de canne à sucre. Toutefois, l’esclavage en milieu urbain, est tout aussi important durant la période *antebellum*, surtout dans le contexte louisianais. En 1810, on recense 5 961 esclaves à la Nouvelle-Orléans, ce qui correspond à 34% de la population totale de la ville¹⁰³. Pour l’année 1820, c’est plutôt 27% de la population qui est maintenue en esclavage avec 7 355 personnes recensées. Si le pourcentage d’esclaves dans la ville atteint 31% en 1830, on observe par la suite un déclin marqué avec 23% en 1840, 15% en 1850 et 8% en 1860¹⁰⁴. Le début du XIX^e siècle est donc la période la plus pertinente pour étudier les hommes et femmes esclaves en milieu urbain alors que leur population n’est pas encore en train de décliner à la Nouvelle-Orléans.

Contrairement à ce que l’on pourrait penser, les femmes esclaves sont majoritaires à la Nouvelle-Orléans et font partie intégrante du tissu urbain. En effet, comme le rappelle Lawrence N. Powell, les femmes esclaves sont associées à des métiers en demande en milieu urbain, faisant de ces dernières un groupe surreprésenté à la Nouvelle-Orléans : « [...] the domination by women slaves of the personal and domestic services market (hairdressing, laundering, housekeeping, and cooking), which afforded much opportunity

Collection - Xavier University of Louisiana, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economics, Civil, and Legal Status of “Free Persons of Color”, and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 21 octobre 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/12028>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

¹⁰³ Marjorie Bourdelais, *La Nouvelle-Orléans, op. cit.*, p. 373.

¹⁰⁴ *Ibid.*

for converting extra income into freedom accounts »¹⁰⁵. Dans un recensement datant de 1820, on évalue que 2 709 esclaves hommes vivent dans l'enceinte de la ville comparativement à 4 646 femmes esclaves¹⁰⁶. Comme le dit Powell, ce déséquilibre démographique est lié aux différentes occupations associées aux femmes esclaves. En milieu rural, la main-d'œuvre servile est principalement utilisée pour effectuer les travaux dans les champs, rôle pour lequel les hommes sont préférés aux femmes. En milieu urbain, c'est le contraire : les propriétaires d'esclaves de la Nouvelle-Orléans, qu'ils soient Blancs ou Noirs libres, ont davantage besoin de cuisinières, domestiques, lingères et autres. De leur côté, les hommes esclaves effectuent des tâches pouvant aller de portiers à charpentiers, de travailleurs sur les docks à forgerons, d'ouvriers aux travaux publics à cochers. Les hommes et femmes esclaves sont pour la plupart des ouvriers non-qualifiés, mais certains ont des métiers plus spécialisés qui peuvent leur permettre d'améliorer leur sort :

While most city slaves were domestic servants, there were also many who were highly skilled. In fact, the return on skilled labor was so high that many masters paid white artisans to train their slaves and then hired them out; often the slave had to furnish his own food and give his employer a portion of his wages. Many of the city slaves worked as draymen, porters, carpenters, masons, bricklayers, painters, plasterers, tinnern, coopers, wheelwrights, cabinetmakers, blacksmiths, shoemakers, millers, bakers, and barbers. Most, however, were unskilled laborers often owned by brickyards, iron foundries, hospitals, distilleries, railroad companies, and Catholic convents. Slaves also worked as stevedores on the city's docks, and as flower girls, seamstresses, nurses, municipal laborers, jockeys, prostitutes, and street vendors.¹⁰⁷

¹⁰⁵ Lawrence N. Powell, *The Accidental City - Improvising New Orleans*, op. cit., p. 284-285.

¹⁰⁶ Marjorie Bourdelais, *La Nouvelle-Orléans*, op. cit., p. 418.

¹⁰⁷ John W. Blassingame, *Black New Orleans, 1860-1880*, Chicago, The University of Chicago Press, 1973, p. 3.

Occupations d'un échantillon d'hommes et femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans, 1803-1840¹⁰⁸

Occupations	Hommes et femmes esclaves	Pourcentage
<u>Travaux domestiques</u> - Cuisinières - Lavandières - Domestiques - Servantes - Repasseuses - Bonnes d'enfants - Couturières	344	65%
<u>Travaux agricoles</u> - Piocheurs - Bûcherons - Ouvriers - Cultivateurs - Jardiniers	83	16%
<u>Construction/Artisanat</u> - Briquetiers - Cordonniers - Maçons - Tourneurs - Plâtriers - Menuisiers - Selliers - Chapeliers - Fabricants de sucre - Chocolatiers	48	9%
<u>Transport</u> - Charretiers - Cochers - Marins - Pilotes (navires)	34	6%
<u>Au marché</u> - Vendeurs - Travailleurs journaliers - Vendeurs de lait	19	4%
Total	528	

¹⁰⁸ Le tableau original est tiré de : Gregory K. Weimer, « Policing Slavery: Order and the Development of Early Nineteenth-Century New Orleans and Salvador », *op. cit.*, p. 30.

Weimer a utilisé les archives suivantes pour réaliser son tableau portant sur les occupations des esclaves de la Nouvelle-Orléans entre 1803 et 1840 : « Estate Inventories, 1803-1877 », dans *Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans*, Nouvelle-Orléans, Orleans Parish Civil Court, Louisiana Division, s.d.

Avec ces différentes occupations, les hommes et femmes esclaves sont amenés à circuler dans la ville, à occuper ses espaces. Contrairement à leurs consœurs et confrères isolés sur les plantations, les esclaves en milieu urbain jouissent d'une liberté de mouvement beaucoup plus grande :

In spite of restrictions on the development of stable families, and in spite of a few cruel and sadistic slaveholders, prohibitions against slaves mingling with free Negroes, and city regulations requiring slaves to wear badges indicating their status, the New Orleans slaves were so much more sophisticated and enjoyed so much more freedom from the surveillance of their masters than did plantation slaves that they emerged from bondage with relatively few psychological scars. The slave in New Orleans was generally cautious, but he could be insolent. In fact, there are numerous accounts of slaves' having insulted or struck whites; and sometimes slaves stole, drank, and caroused almost at will. The penalties, when they were caught, were usually light.¹⁰⁹

En circulant en ville, hommes et femmes esclaves parviennent à se créer des moments de liberté quotidiens, instants d'autonomie qui sont parfois acquis en repoussant les lois en place. Pour les femmes esclaves, la liberté de mouvement propre à l'esclavage en milieu urbain est cependant synonyme de devoir de prudence. En effet, même si ces dernières peuvent aspirer à occuper des postes leur permettant de circuler librement, d'améliorer leur sort en vendant quelques fruits ou légumes au marché et d'occuper des espaces bien à elles, il ne faut pas oublier qu'elles évoluent dans une société patriarcale et raciste qui n'a que faire de leur sécurité dans les rues mal éclairées de la ville :

An Atlantic perspective on containment geographies contributes to the history of women and gender by disrupting the association between mobility and masculinity and by emphasizing the contingent aspects of slave women's circulation. Historians, generally argue that male slaves were more likely to be "hired out", or leased, while, with few exceptions

¹⁰⁹ John W. Blassingame, *Black New Orleans, 1860-1880*, *op. cit.*, p. 8.

such as midwives and healers, female laborers occupied domestic and plantation spaces. [...] But in the port city of New Orleans, the geographies of slavery for men and women spanned the plantation south and the Atlantic World. Enslaved women also circulated as nurses, chain gangs laborers, and peddlers, which allowed them to gain "geographic literacy" or knowledge of the physical and social terrains of the neighborhoods, regions, nations, and empires that converged in New Orleans. At the same time, circulations rendered them vulnerable to verbal and physical abuse in that notoriously violent port city.¹¹⁰

En dépit de l'infériorité de leur position sociale, les femmes et hommes esclaves de la ville réussissent à se donc façonner des espaces qui leur sont propres. Pour les hommes esclaves, on parle souvent de lieux tels que le port et la levée, les rues du centre-ville où il est possible de trouver tavernes et cabarets ainsi que la place de marché. Les femmes esclaves sont aussi associées au marché de la ville mais sont surtout cantonnées au centre urbain alors qu'elles travaillent principalement dans les maisons des maîtres. Les hommes et femmes esclaves partagent aussi des lieux communs où ils se retrouvent autant pour discuter que danser ou prendre un temps d'arrêt imprévu :

In backyards, where slaves gathered to trade and gossip, and on the Place d'Armes after Mass, they stole time to dance and sing and to play handmade instruments, usually drums and gourds. As New Orleans pushed farther from the river toward the backswamp, a square just beyond the town's settled limits, initially called the Place Publique before its rechristening as the Place des Nègres, and later Congo Square, became not merely an open-air market for slave vendors, but, as legend would have it, a makeshift amphitheater for slave dancing and musical performance on Sunday afternoons. But this didn't happen until after Louisiana Purchase in 1803. Long before then, midway through the French period, in the backyards and obscure corridors of and evolving town, to say nothing of the parade ground in front of the church, a distinctive cultural fabric was being woven on the loom of African American conviviality.¹¹¹

¹¹⁰ Rashauna Johnson, *Slavery's Metropolis*, op. cit., p. 7-8.

¹¹¹ Lawrence N. Powell, *The Accidental City - Improvising New Orleans*, op. cit., p. 98-99.

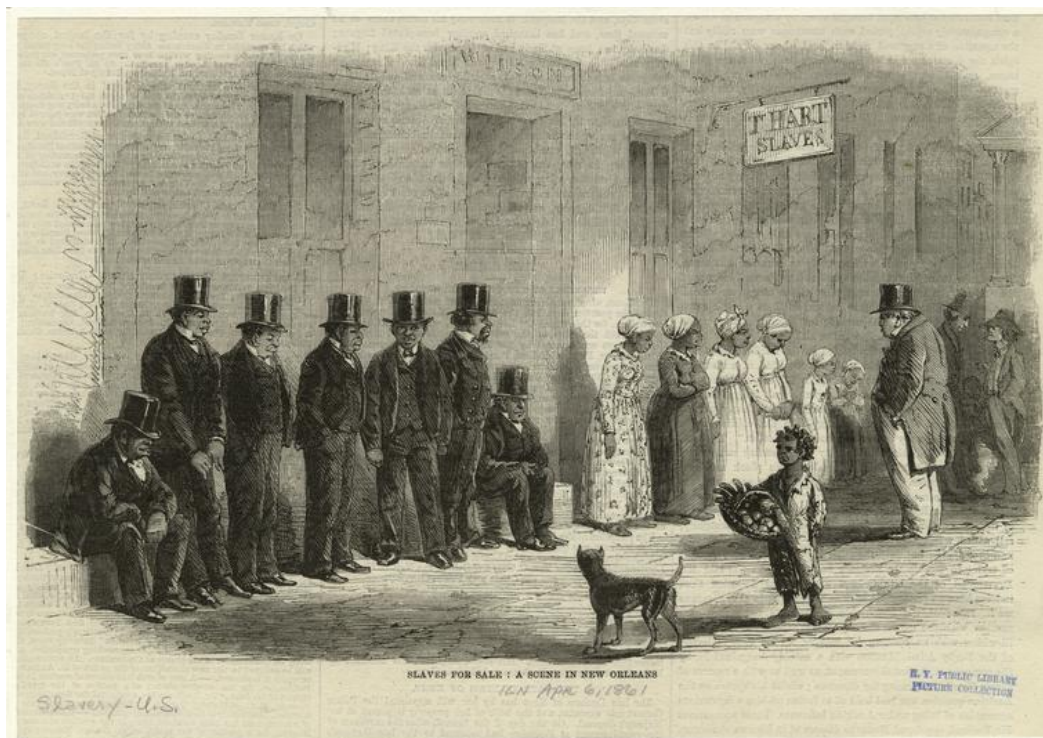
La Place Congo, ou « Congo Square », est souvent citée lorsqu'il est question de la « géographie rivale » des esclaves de la Nouvelle-Orléans. Situé dans l'actuel quartier Tremé à la Nouvelle-Orléans, la Place Congo est un site historique et culturel marquant pour la ville et surtout pour la communauté afro-américaine dont les ancêtres se réunissaient en ce lieu les dimanches après-midi pour chanter, danser, marchander, socialiser, prier et échapper aux devoirs et restrictions du système esclavagiste. Tantôt un lieu de fêtes, tantôt un marché public, la Place Congo, appelée à certains moments « Place publique », « Place des nègres », « Place du Cirque » ou « Place Beauregard », a beaucoup évolué au fil du temps mais demeure un lieu associé à la préservation des cultures afro-descendantes. C'est dans une ordonnance datant du 15 octobre 1817 et ayant pour titre « Ordonnance concernant les esclaves de la ville, des faubourgs et lieux circonvoisins de la Nouvelle-Orléans, et autres personnes y mentionnées » que le maire Nicholas Girod fait officiellement de la Place Congo le seul lieu où il est permis aux esclaves de se rassembler et de faire la fête¹¹². Dans son journal écrit entre 1799 et 1820, Benjamin Henry Latrobe décrit ainsi le spectacle auquel il assiste à la place Congo :

I found [...] on emerging from a house to the Common that it proceeded from a crowd of five or six hundred persons, assembled in an open space or public square. [...] All those who were engaged in the business seemed to be blacks. [...] They were formed into circular groups [...]. In the first were two women dancing. They held each a coarse handkerchief,

¹¹² Dans l'*Art. 6* de l'Ordonnance du 15 octobre 1817, il est écrit : « Les réunions d'esclaves à l'effet de danser ou de se divertir de toute autre manière ne pourront avoir lieu que le Dimanche jusqu'au soleil couchant, et seulement sur les places publiques qui seront désignées par le Maire. Et les esclaves qui seront trouvés ainsi rassemblés tout autre jour que le Dimanche, ou qui, ce jour là même, continueront leurs danses ou autres divertissements après le soleil couché, seront arrêtés par les commissaires de police, constables, gardes de ville ou tout autre personne blanche et conduits à la geole, où ils recevront depuis dix jusqu'à vingt cinq coups de fouet [...] ». Voir Conseil général de la Nouvelle-Orléans, *Digeste des ordonnances et résolutions du Conseil général de la ville de la Nouvelle-Orléans*, Nouvelle-Orléans, J. Bayon, 1845, 109 p.

extended by the corners, in their hands, and set to each other in a miserable dull and slow figure, hardly moving their feet or bodies. The music consisted of two drums and a stringed instrument. [...] They [the two drums] made and incredible noise. The most curious instrument, however, was a stringed instrument which no doubt was imported from Africa. [...] Most of the circles contained the same sort of dances. One was larger, in which a ring of women walked, by way of dancing, round the music in the center. [...] A man sung a uncouth song to the dancing, which I suppose was in some African language, for it was not French, and the women screamed a detestable burden on one single note. The allowed amusements of Sunday have, it seems, perpetuated here to those of Africa among its inhabitants. I have never seen anything more brutally savage and at the same time dull and stupid, than this whole exhibition.¹¹³

À ce lieu investi par les hommes et femmes esclaves de la ville pour chanter, danser et, le temps d'un moment, oublier peut-être leur statut d'esclave, il faut aussi mettre en opposition des endroits ou bâtiments qui rappellent le pouvoir esclavagiste de l'époque.



« 1861 : "Slaves for sale, a scene in New Orleans" », 6 avril 1861. Auteur inconnu, *New York Public Library Digital Collection, Wikimedia Commons*.

¹¹³ Benjamin Henry Latrobe, *The Journal of Latrobe. Being the Notes and Sketches of an Architect, Naturalist and Traveler in the United States From 1796 to 1820*, op. cit., p. 180-181.

Alors que la Place Congo évoque la liberté artistique et culturelle des esclaves, le lieu qui évoque le pouvoir esclavagiste dans la ville serait le marché d'esclaves.

Durant la période *antebellum*, la Nouvelle-Orléans devient le plus grand marché d'esclaves aux États-Unis. Dans la Constitution américaine ratifiée en 1789, on interdit le commerce transatlantique d'esclaves à partir de 1808¹¹⁴. La fin de ce commerce marque le début d'un autre commerce d'esclaves, intra-étatsunien quant à lui. Des centaines de milliers d'esclaves sont transportés de force vers le « Deep South » et doivent bien souvent transiter vers la Nouvelle-Orléans¹¹⁵. Comme l'explique Walter Johnson, la Nouvelle-Orléans et son marché d'esclaves incarnent tout ce que le sud-ouest américain avait à offrir pour les propriétaires d'esclaves qui rêvaient de faire fortune dans une région en plein développement :

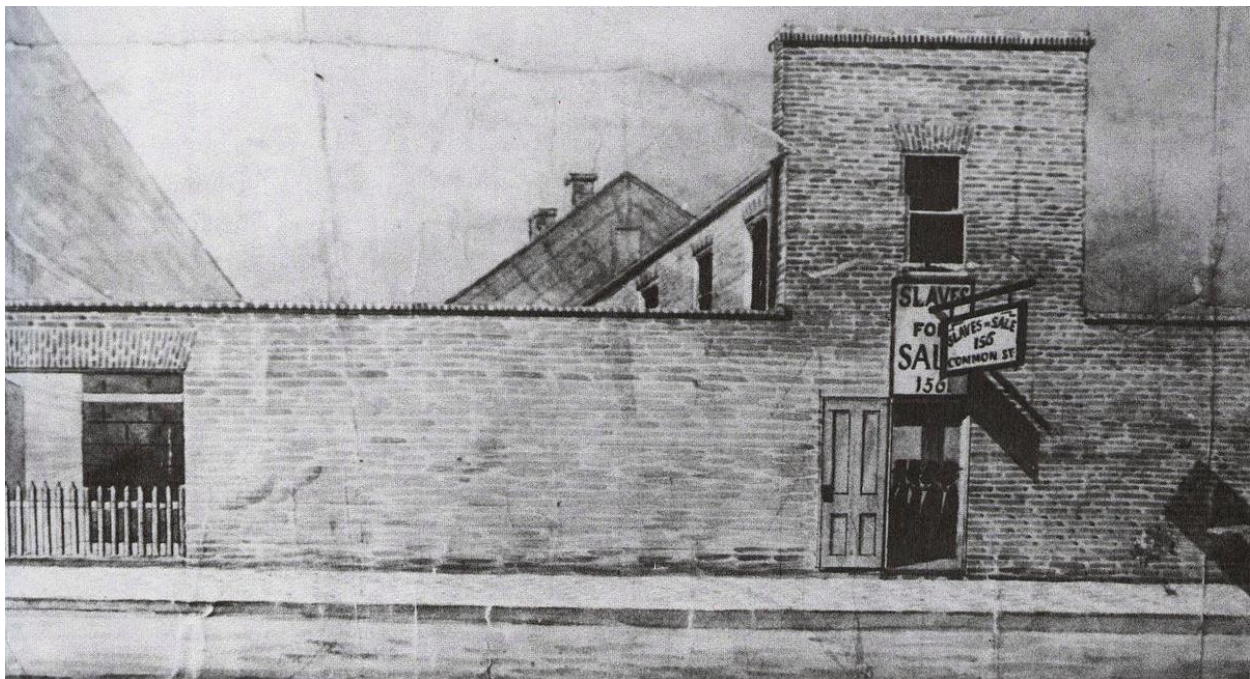
Thousands of slaves from all over the South passed through the New Orleans slave pens every year in the antebellum period, their purchase and sale linking the city to both the larger southern economy and the regional economy of the lower South. Slave buyers from Texas, Arkansas, and Mississippi, as well as Louisiana, looked to the city for people to tend their fields and harvest their crops. Those whose slave-based agricultural ventures proved successful made their way back to the pens, this time looking for skilled artisans and domestic slaves who represented the high end of the slave market and could be found only in large urban centers like New Orleans. What the New Orleans slave pens sold to these slaveholders was not just field hands and household help but their own stake in the commercial and social aspirations of the expanding Southwest, aspirations that were embodied in thousands of black men, women, and children every season: the slaves out of whom the antebellum South was built.¹¹⁶

¹¹⁴ Walter Johnson, *Soul by Soul: Life Inside the Antebellum Slave Market*, Cambridge, Harvard University Press, 2000, p. 4.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 6.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 7-8.

Dans son livre *Soul by Soul: Life Inside the Antebellum Slave Market* (2000), Walter Johnson parle de « pens » pour renvoyer aux enclos où sont confinés les hommes et femmes esclaves. Entourés de murs d'environ vingt pieds de haut, les « pens » sont des lieux insalubres et surpeuplés lors de la haute saison de la traite des esclaves qui correspond à la période allant du mois de septembre au mois de mai¹¹⁷. Lieu de pouvoir du système esclavagiste, le marché d'esclaves n'est pas le seul endroit qui permet aux élites de la Nouvelle-Orléans d'affirmer leur supériorité dans la hiérarchie économique et sociale de la ville. Le Cabildo, bâtiment colonial construit durant la période espagnole, représente quant à lui le pouvoir municipal. Les prisons de la ville et les postes de la Garde de ville font aussi partie des lieux du pouvoir.



« Slave Market, Common Street », vers 1850. Auteur inconnu, *New Orleans Notorial Archives*, *Wikimedia Commons*.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 2.

1.3 *La police comme outil de contrôle social*

La police de la Nouvelle-Orléans voit le jour dans une période de flou politique et de désordre social lorsque la Louisiane est vendue à la jeune République américaine. Cette période de transition semble profiter à certains esclaves qui décident de fuir la Louisiane ou qui deviennent, selon les propriétaires d'esclaves, trop insolents envers les élites¹¹⁸. Ainsi, durant la période allant de 1804 à 1811, les autorités municipales de la Nouvelle-Orléans mettent en place différentes mesures et différentes lois permettant d'encadrer davantage la population servile¹¹⁹. Le 3 mars 1804, William C.C. Claiborne (1775-1817), premier gouverneur du Territoire d'Orléans, est amené à répondre à un comité de citoyens qui souhaite voir la Nouvelle-Orléans mieux contrôlée que lors des périodes espagnole et française. Il faut dire que durant la période coloniale, il n'y a pas de police municipale en tant que telle. Différents groupes ont pour mandats de surveiller la ville et de protéger les citoyens : les *serenos* (veilleurs de nuit), les *alguacil mayors* (shérifs), les *tenientes* (députés) et les syndics (juges de paix)¹²⁰. Or, face à une ville en plein développement avec une population noire grandissante et de plus en plus de résidents temporaires, les citoyens de la ville sont inquiets. Claiborne publie donc une ordonnance intitulée « Ordinance Regulating the City Police » et met sur pied une force policière dont le mandat premier est de faire de la Nouvelle-Orléans une ville sécuritaire¹²¹. Dès 1805, une police militarisée

¹¹⁸ Gregory K. Weimer, « Policing Slavery: Order and the Development of Early Nineteenth-Century New Orleans and Salvador », *op. cit.*, p. 22.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 23.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 33.

¹²¹ *Ibid.*, p. 33-34.

patrouille les rues de la ville dans le but d'arrêter toute personne troublant la paix publique et, plus particulièrement, encadrer la population d'esclaves de la Nouvelle-Orléans. On appelle cette première force policière la Garde, qui patrouille la ville de nuit en petits groupes et dont les rotations sont organisées par un chef de police. Circulant dans les rues de la ville à partir du couvre-feu de 21h, les patrouilles doivent appréhender toute personne transgressant les lois en vigueur et ainsi répondre à certains comportements jugés nuisibles ou dangereux. Dans les ordonnances de police, quatre problématiques semblent inquiéter particulièrement les autorités de l'époque : les esclaves qui circulent après le couvre-feu sans une permission de leur maître, toutes les personnes circulant dans la ville à des heures jugées déraisonnables, les attroupements dans les tavernes, cabarets ou maisons de jeux ainsi que la présence de marins et soldats dans la ville après 21h¹²². Au tout début du XIX^e siècle, la Garde ressemble, selon l'historien Dennis Rousey, à une petite armée qui souhaite instaurer son autorité sur une population d'esclaves en utilisant diverses tactiques d'intimidation :

Soon after New Orleans became part of the United States, the city government created a municipal police force whose organization closely resembled that of a small army. This martial style of policing stood in stark contrast to the civil style of law enforcement in northern cities, where constables and night watchmen, ununiformed and unarmed, presented a thoroughly unmilitary and scarcely intimidating appearance. Inspired principally but not exclusively by a desire to control the large local slave population, the military-style police in the Crescent City was similar to those in Charleston, Savannah, Mobile, and Richmond.¹²³

¹²² *Ibid.*, p. 34.

¹²³ Dennis C. Rousey, *Policing the Southern City - New Orleans 1805-1889*, *op. cit.*, p. 13-14.

Alors que la population d'esclaves de la ville est ciblée par la police de la Nouvelle-Orléans, le Conseil de ville propose, à partir de 1805, divers amendements visant à encadrer davantage les esclaves de la ville. On limite la liberté de mouvement des esclaves qui ont désormais leur propre couvre-feu et ne peuvent demeurer que dans la maison de leur maître. Les esclaves n'ont plus le droit de porter une arme, de se rassembler (sauf les dimanches) ou de travailler sur les docks ou sur des navires sans permission du maître (pour éviter les fuites)¹²⁴. On limite aussi l'accès aux maisons de jeux, dans le but de pouvoir mieux policer la population servile, alors limitée à certains espaces. C'est aussi à partir de cette époque que les hommes et femmes esclaves ainsi que les prisonniers sont réquisitionnés pour les travaux publics de la ville.

Si la Garde est la première force policière de la ville, en parallèle est aussi développée une Gendarmerie (1804-1806), une police montée qui patrouille aussi de nuit, à la Nouvelle-Orléans et dans ses environs. La Gendarmerie n'est que brièvement en fonction. Le coût élevé de son fonctionnement fait qu'elle est remplacée par la Garde de ville de la Nouvelle-Orléans en 1806. La Garde de ville elle-même ne survit que deux ans alors que le Conseil de ville jongle entre une volonté de contrôle et les coûts élevés liés aux opérations de police. C'est finalement à partir de 1809 qu'est mise sur pied une vraie force policière durable qui portera une fois de plus le nom de la Garde de ville. Cette Garde de ville de la Nouvelle-Orléans sera active jusqu'en 1836, une année de réformes pour la

¹²⁴ Gregory K. Weimer, « Policing Slavery: Order and the Development of Early Nineteenth-Century New Orleans and Salvador », *op. cit.*, p. 34-36.

police de la ville qui s'inspire alors davantage des corps policiers des grandes villes du Nord¹²⁵.

Durant la période à l'étude, la Garde de ville est une force policière militarisée dont la hiérarchie s'inspire de celle des groupes militaires et paramilitaires de l'époque. Cette militarisation des forces de l'ordre est principalement due à la peur endémique d'une révolte ou même d'une révolution noire dans le Sud états-unien. Comme l'explique Dennis Rousey, les membres de la garde ne possédaient pas d'armes à feu mais étaient équipés d'épées et de piques qu'ils pouvaient utiliser lors de leurs rondes :

Between 1806 and 1836, the city guard did keep muskets in stationhouse armories, but the use of guardsmen was quite limited. During this thirty year period, city guardsmen did not walk solitary patrols. They swept through the streets in squads commanded by an officer of the guard. Unless a state of emergency existed, these patrols carried no firearms. Even the decision to use swords and half-pikes was the prerogative of the commanding officer of the patrol rather than ordinary guardsman. According to a city ordinance of 1809, anyone resisting arrest was entitled to three warnings from the police before force could be legally employed.¹²⁶

En 1814, selon Dennis Rousey, 100% des membres de la Garde de ville sont francophones et sont soit d'origine française, louisianaise ou de Saint-Domingue¹²⁷. Malheureusement, ces statistiques ne sont basées que sur 20% des membres actifs de la Garde alors que l'origine de la majorité d'entre eux est inconnue. À partir de 1820, la police de la ville se diversifie alors que des hommes originaires d'Allemagne, du Canada, de Suisse, d'Italie,

¹²⁵ Dennis C. Rousey, *Policing the Southern City - New Orleans 1805-1889*, op. cit., p. 13-14.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 43.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 27.

d'Irlande et des Îles Canaries se joignent à la garde¹²⁸. En 1814, on répertorie 50 actifs de la Garde, dont 31 semblent être employés quotidiennement alors que 19 autres semblent porter le titre de surnuméraires. En 1817, on parle plutôt de 39 actifs de la garde, chiffre qui reste le même au cours des années 1818 et 1820. À cela, il faut ajouter les hauts-gradés de la police municipale dont les titres évoluent au fil des années. Entre 1806 et 1828, années qui correspondent à celles des archives de police dépouillées dans le but de mieux comprendre l'organisation de la Garde de ville, l'organigramme de la police (voir page suivante) tend à changer au rythme des décisions prises par le Maire. En effet, la majorité des postes indiqués sur l'organigramme ne sont que temporairement actifs durant les années à l'étude. Par exemple, la « police secrète » n'est mentionnée dans les archives qu'à partir de 1821 alors que les « Patrouilles bourgeoises » ne sont actives qu'en 1808. Certains postes, comme celui du Capitaine¹²⁹ ou ceux des Commissaires¹³⁰ et Lieutenants¹³¹, sont récurrents au fil des ans. Même chose pour le Geôlier de la prison de police¹³² ou les Lampistes dont les mandats de paiement analysés sont associés aux années 1822 à 1828.

¹²⁸ *Ibid.*

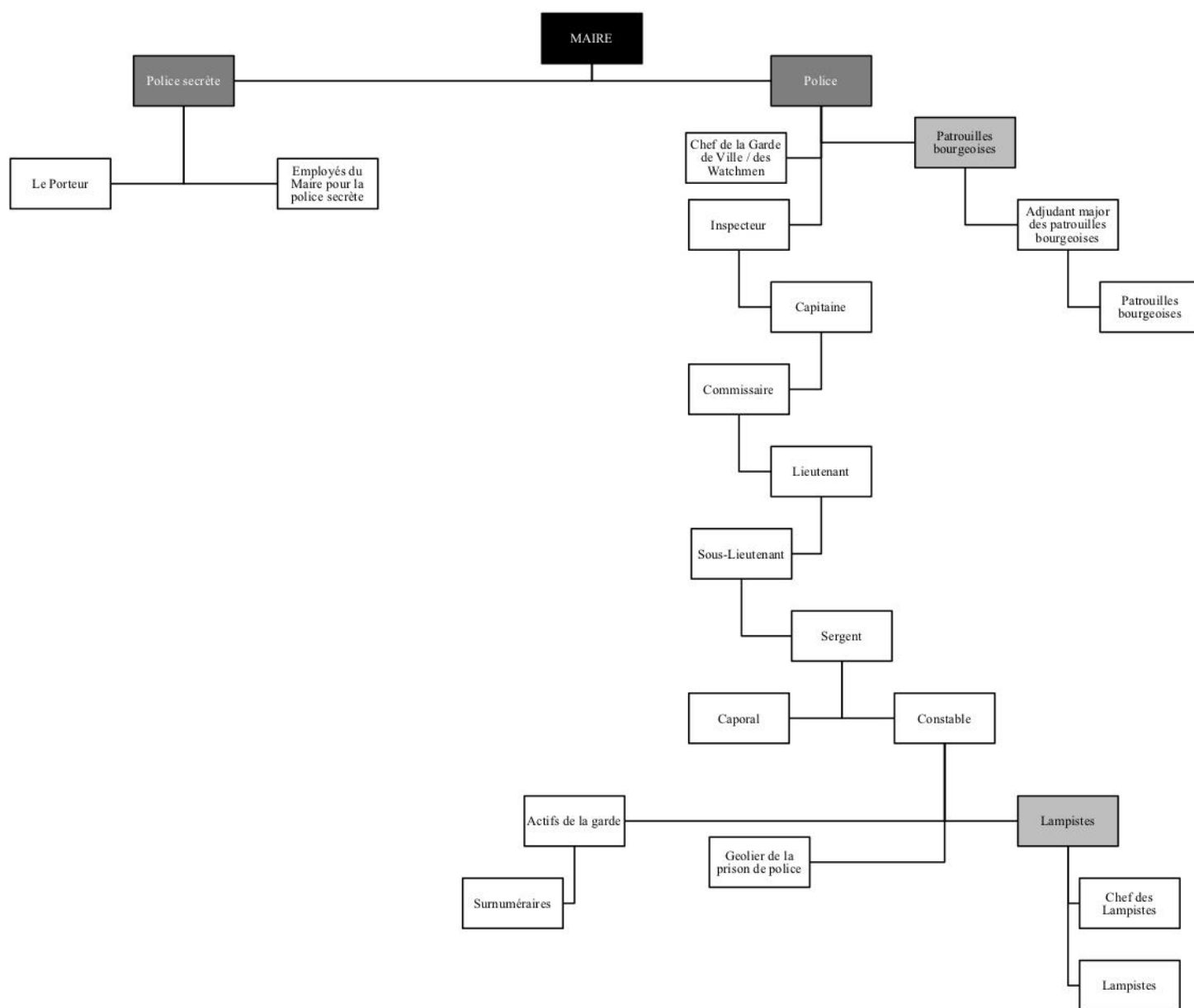
¹²⁹ Capitaine : Mandats de paiement pour 1814 et de 1817 à 1828.

¹³⁰ Commissaires : Mandats de paiement pour 1806 seulement mais on mentionne fréquemment le titre de « commissaire » dans les archives de police dépouillées (1809 à 1820).

¹³¹ Lieutenants : Mandats de paiement pour 1814, 1822, 1823, 1825 et 1828.

¹³² Geôlier de la prison de police : Mandats de paiement pour 1807, 1810, 1814, 1815, 1821, et 1828.

Organigramme de la police de la Nouvelle-Orléans en fonction du salaire
[1806-1828]¹³³



¹³³ La hiérarchie de la police a été déterminée en fonction des salaires associés aux différents postes qui ont été comptabilisés lors du dépouillement de mandats de paiement trouvés dans divers centres d'archives. Les mandats de paiement de la police de la Nouvelle-Orléans entre 1806 et 1828 sont archivés à la *Historic New Orleans* Collection ainsi qu'à la bibliothèque de l'Université Tulane (John Minor Wisdom Collection, Kuntz Collection et dossiers « New Orleans municipal records – Financial records »).

En 1814, on recense un Capitaine nommé Despaigne qui gagne 55 piastres par mois alors qu'un Lieutenant nommé Jacquet gagne quant à lui 45 piastres par mois. Ensuite, trois hommes, Sieur Louis Nicolas, Sieur Louis Rillieux et Sieur Henry Mathieu, se partagent le rôle de Commissaire dont le salaire est de 40 piastres par mois. Edouard Cardinaud et Jean Bonnal de leur côté sont payés 35 piastres par mois pour remplir leurs devoirs de sous-lieutenant alors que l'on recense deux Constables, Jean Renaud et Claude Bonnifoy, dont le salaire varie de 23 à 30 piastres par mois. Ces gardes sont payés 25 piastres par mois alors que Blas Puche, Geôlier de la prison de police, est payé 8 piastres aux six jours.

Malgré la hiérarchie en place et les différences salariales, tous les membres de la Garde de ville de la Nouvelle-Orléans ont en commun le fait de répondre au Maire de la ville et de travailler en suivant les lois et les ordonnances du Conseil de ville. Durant les années 1811 à 1815, la police de la ville est particulièrement sous pression alors que la population d'esclaves ne fait qu'augmenter et que la révolte de 1811 ne fait qu'exacerber la peur des élites. Contrairement à ce que plusieurs historiens ont pu avancer, on n'observe pas de changement radical et immédiat dans la police suite à la révolte de 1811. Il faut attendre plusieurs mois pour finalement voir le Conseil de ville adopter de nouvelles lois permettant aux forces de l'ordre d'encadrer davantage une population déjà sous surveillance. Par exemple, les propriétaires d'esclaves peuvent désormais être punis pour avoir laissé un esclave vagabonder ou avoir permis un rassemblement d'esclaves chez

eux¹³⁴. Initialement, le mandat de la Garde de ville était de punir tout acte troublant la paix publique alors qu'à partir de 1812, l'accent est mis davantage sur l'encadrement de la population d'esclaves.

Dès ses débuts, la police de la Nouvelle-Orléans fait l'objet de diverses plaintes concernant des abus de pouvoir ou des cas de brutalité policière : « Contemporaries regularly complained about the use of force by guardsmen, even though they were armed only with swords. When a round of guardsmen encountered individuals, any physical altercation quickly became violent. Collectively, these accusations of police brutality marked New Orleans from the earliest period »¹³⁵. Dans les archives de police de la ville, peu d'exemples de brutalité policière peuvent être trouvés mais, dans certains documents, la méfiance de certains citoyens transparaît. Par exemple, dans une déposition rédigée par Charles Dutillet, Capitaine-commandant de la Garde de ville, Amélie Washington, femme de couleur libre, ne se gêne pas pour remettre en question l'autorité des patrouilles : « Le déclarant ajoute que la Mme Amélie Washington tint tout le long du chemin les propos les plus injurieux & les plus outrageux à lui & aux homme de garde qui la conduisait »¹³⁶. Aussi, le 13 août 1814, le Commissaire Louis Nicholas rapporte ceci dans son rapport :

¹³⁴ Gregory K. Weimer, « Policing Slavery: Order and the Development of Early Nineteenth-Century New Orleans and Salvador », *op. cit.*, p. 76-77.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 39.

¹³⁶ Charles Dutillet, « Statement, in French, by Police Captain Regarding Captured Slaves (CFH08.01.2.015) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economics, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color", and of Slaves (1777-1825), Dossier 1, part. 2 - n.d. [1800-1825], s.d., <<http://cdm16948.contentdm.oclc.org/cdm/singleitem/collection/p16948coll6/id/5266/rec/1>>. (Consulté le 28 juin 2017).

Ce matin à trois heures, je me suis transporté à l'Encoignure du College; je vis venir un homme, c'était un mulâtre; je lui demandai s'il avait un billet, il m'a dit que son maître venait derrière lui; Je vis venir trois hommes, je leur demandai si quelqu'un d'entr'eux connaissait ce mulâtre, ils m'ont répondu que non: alors le mulâtre m'a dit qu'il s'était trompé; il m'a dit d'avoir laissé sa charrette aller devant & que son maître ne tardait pas à venir; effectivement (1/4 d'heure après), je vis venir une personne, avec une charrette, que le mulâtre reconnut pour son maître, je lui ai demandé pour m'en assurer, & ce monsieur (nommé Sulong) m'a répondu que Oui: il m'a demandé de quel droit j'arrêtais son mulâtre? Je lui répondis que j'étais muni d'ordres d'arrêter non seulement son mulâtre, mais tous ceux qui pouvaient troubler la tranquillité publique; alors il m'a demandé les ordres que j'avais, je lui ai répondu que je n'avais point d'ordre à lui montrer; Il me dit en s'en allant que le diable vous emporte, & beaucoup d'injures auxquelles je ne voulus point répliquer pour empêcher le scandale; Environ 4 minutes après, je vois un homme, qui venait, il m'a demandé si c'était moi qui avais arrêté son mulâtre, je lui dis que oui, il me dit je vous trouve bien hardie d'arrêter mon mulâtre qui mène ma charrette; je lui dis, monsieur, votre mulâtre n'avait point de charrette lorsque je l'arrêtai, il m'a dit qu'il l'avait laissé aller devant, il me répondit que son mulâtre avait une charrette, & me le repetta 5 ou 6 fois toujours en proférant des gros mots. Enfin il m'a envoyé faire.....; après il me dit qui êtes vous? Je lui dis que j'étais Commissaire de Police; il me dit je m'en f... - & il s'en est allé toujours jurant... - Je désirerais que ce Mr. soit puni, non pour m'avoir manqué personnellement, mais bien en qualité de commissaire de Police.¹³⁷ [soulignage dans l'original]

De toute évidence, la présence quotidienne de patrouilles dans la ville de la Nouvelle-Orléans ne faisait pas l'affaire de tous durant la période à l'étude. Une chose est néanmoins certaine : les premiers membres de la police néo-orléanaise ont laissé à la postérité, outre l'habitude d'être accusés de brutalité policière, beaucoup d'archives permettant de faire la lumière sur la relation entre la Garde et la population, en particulier la population esclave.

¹³⁷ Louis Nicholas, « Report, in French, of an Encounter with a Mulatto Slave and His Master Out After Curfew (CFH08.03.3.012) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection* - Xavier University of Louisiana, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 13 août 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5838>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

CHAPITRE II - La police en action

2.1 La police et les esclaves : Analyse quantitative

Depuis 1805, date à laquelle une police militarisée commence à patrouiller la ville, une chorégraphie s'établit entre forces de l'ordre et une population marginalisée, sorte de ballet quotidien où se mêlent ordre et désordre. Ceux qui se heurtent à la garde de ville, bien souvent jugée incompétente par les citoyens de la ville, sont en majorité des hommes : des hommes blancs, des soldats et des marins, bien souvent, mais surtout des hommes noirs, qu'ils soient libres ou esclaves. Les gardes de ville font déjà usage du profilage racial pour mettre derrière les barreaux des geôles et prisons une plus grande quantité d'hommes noirs. On peut penser à la garde de service à l'Hôtel de Ville qui, au cours de la nuit du 18 au 19 septembre 1814, est requise par un certain M. Gagné dans le but d'arrêter « [...] des nègres qui était rassemblé du côté de la Douane »¹³⁸. Toutefois, comme les policiers sont arrivés trop tard et que le groupe avait déjà eu le temps de se dissiper, ces derniers ont jeté leur dévolu sur un dénommé Silvin, esclave appartenant à M. Etienne Carabi, arrêté arbitrairement par des policiers qui seraient autrement repartis bredouilles : « [...] n'ayant rien rencontré, à leur retour ils ont trouvé un nègre dans les Rues Chartres nommé Silvin, à Mr. Etienne Carabi faisant du train [...] »¹³⁹. Ce dernier, intercepté sans raison apparente

¹³⁸ L. S. Rillieux, « Deposition, in French, Concerning the Activities of Mulatto Slave Babet (CFH15.01.1.240) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 19 septembre 1814, <<http://cdm16948.contentdm.oclc.org/cdm/singleitem/collection/p16948coll6/id/11987/rec/1>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

¹³⁹ *Ibid.*

outre la couleur de sa peau et son statut d'esclave, a « [...] Neant moins [...] fini par Blessé plusieurs hommes de la Garde [...] »¹⁴⁰ alors que les gardes tentaient de le conduire au poste. Dans les archives consultées, les hommes esclaves sont majoritaires. Sur 1 359 arrestations dénombrées dans les archives, on compte 766 hommes esclaves arrêtés, soit 56,4% des personnes arrêtées par la garde de Ville entre 1809 et 1820. Les hommes noirs libres représentent quant à eux 9,2% (125 arrestations répertoriées) des individus envoyés à la prison de police alors que les hommes blancs suivent avec 5,2% (71 arrestations répertoriées).

Remarquons aussi la présence dans les archives des soldats et marins, qu'ils soient blancs ou afro-descendants. Ville portuaire importante du XIX^e siècle et lieu de transit pour les produits de la Vallée du Mississippi, la Nouvelle-Orléans est aux prises avec une population de matelots et soldats qui se frottent très souvent aux forces de l'ordre. Comme le rappelle Dennis Rousey, les autorités de la ville n'ont pas qu'à se préoccuper d'une possible insurrection noire mais aussi de l'arrivée saisonnière de ses hommes aux mœurs et styles de vie plus volatiles : « [...] the problem of law and order had many nettlesome features in a bustling frontier port city with a polyglot population, such as the seasonal influx of rugged and often rowdy flatboatmen and the year-round presence of sailors [...] »¹⁴¹. Autres groupes minoritaires dans la ville multiethnique qu'était la Nouvelle-Orléans, les Espagnols et les Portugais semblent aussi être victimes de profilage de la part

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ Dennis C. Rousey, *Policing the Southern City - New Orleans 1805-1889*, *op. cit.*, p. 15.

des policiers de la ville, enclins à arrêter davantage les « Autres » que les membres de leur propre communauté.

Personnes arrêtées par les patrouilles de la Nouvelle-Orléans, 1809-1820

	<i>n.d. [1800- 1825]</i> ¹⁴²	1809 ¹⁴³	1810 ¹⁴⁴	1811 ¹⁴⁵	1812 ¹⁴⁶	1813 ¹⁴⁷	1814 ¹⁴⁸	1815 ¹⁴⁹	1816 ¹⁵⁰	1817 ¹⁵¹	1818 ¹⁵²	1819 ¹⁵³	1820 ¹⁵⁴	Total
Femmes esclaves	8	1		10	10	3	89		1	120	3			245
Hommes esclaves	10	13		3	14	8	301	1	3	388	19	1	5	766
Femmes noires libres	3	1		3	2	1	4			3		1		20
Hommes noirs libres	5	2		10	6	6	30		2	56	6		2	125
« Nègres »				1		3	1							5
Femmes blanches														0
Hommes blancs	2		1	2	5	6	33		1	2	17	2		71
Soldats blancs				1			22							23
Marins blancs					1	1	18		2	5	19			46
Marins noirs					7	1	3		1	12	1			25
Espagnols						1	16				2			19
Portugais							2							2
Autres/Inconnu				8		1	3							12
Total	28	17	1	38	45	31	522	1	10	585	67	4	7	1359

* Pour les archives de l'année 1817 issues de la Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans, seuls les hommes et femmes afro-descendants ont été comptabilisés, contrairement aux autres années où tous les individus arrêtés ont été comptabilisés. Ces archives ont d'abord été analysées par le Professeur Le Glaunec puis intégrées à ma banque de données..

¹⁴² Archives « n.d. [1800-1825] » : Collection Heartman.

¹⁴³ Année 1809 : Université Tulane et de *Historic New Orleans Collection* (HNOC).

¹⁴⁴ Année 1810 : Université Tulane.

¹⁴⁵ Année 1811 : Université Tulane et Collection Heartman.

¹⁴⁶ Année 1812 : Collection Heartman.

¹⁴⁷ Année 1813 : Université Tulane et Collection Heartman.

¹⁴⁸ Année 1814 : Collection Heartman.

¹⁴⁹ Année 1815 : Collection Heartman.

¹⁵⁰ Année 1816 : Université Tulane et Collection Heartman.

¹⁵¹ Année 1817 : Université Tulane, Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans et Collection Heartman.

¹⁵² Année 1818 : HNOC et Collection Heartman.

¹⁵³ Année 1819 : Collection Heartman.

¹⁵⁴ Année 1820 : Collection Heartman.

Les officiers de la Garde de ville doivent appliquer une série d'ordonnances qui datent de la période allant de 1803 à 1816. Le mandat des forces de l'ordre est clair : les patrouilles, qui ratissent la ville la nuit, doivent appréhender toute personne transgressant les lois de la police après le couvre-feu de 21h¹⁵⁵. Les officiers doivent être particulièrement attentifs aux esclaves qui circulent sans papiers après le couvre-feu, doivent intercepter toute personne déambulant dans les rues à une heure jugée déraisonnable, doivent être à l'affût des possibles rassemblements dans les tavernes ou autres lieux de loisirs et doivent porter attention aux soldats et marins qui s'absenteraient de leur bateau après 21h¹⁵⁶. Les femmes arrêtées par la police néo-orléanaise, minoritaires dans les archives, ne sont pas forcément visées par les ordonnances municipales qui poussent les patrouilles à investir des lieux plus typiquement masculins et à surveiller davantage une population masculine perçue comme menaçante.

Au total, 19,5% des personnes arrêtées par les gardes entre 1809 et 1820 sont des femmes. Les hommes de la garde de ville arrêtent beaucoup plus de femmes esclaves que de femmes noires libres et de femmes blanches. En effet, on retrouve 245 documents faisant état de l'arrestation de femmes esclaves contre 20 pour les femmes noires libres, alors qu'aucun rapport ne mentionne une femme blanche arrêtée. Pourquoi cette absence des femmes blanches dans les archives de police de la Nouvelle-Orléans? Au fond, puisque la garde de ville a surtout été créée pour freiner les désordres des classes jugées dangereuses,

¹⁵⁵ William C. C. Claiborne, *Official Letter Books of W.C.C. Claiborne, 1801-1816*, Jackson, Dunbar Rowland, B. S., L. L., LL. D., 1917, p. 16-19.

¹⁵⁶ *Ibid.*

les femmes blanches, qui ne sont pas considérées comme telles, ne sont ni surveillées, ni interceptées par les forces de l'ordre. En ce qui concerne les femmes esclaves, difficile à ce stade de dire pourquoi ces dernières sont moins présentes dans les archives que leurs homologues masculins. On peut supposer que les rues de la Nouvelle-Orléans, décrites par plusieurs comme dangereuses au début du XIX^e siècle, sont moins investies par les femmes esclaves. Alors que les patrouilles circulent majoritairement la nuit, on peut penser que les femmes sont plus méfiantes de cette ville nocturne que leurs confrères et qu'elles intègrent donc des espaces de solidarités différents qui ne sont pas forcément visités par les patrouilles.

La question des horaires des différents corps de la Garde n'est pas très précise. Les esclaves de la Nouvelle-Orléans semblent circuler et être davantage interceptés par les hommes de la Garde entre 16h et minuit, tranche d'heures où 62,4% des hommes esclaves et 67,9% des femmes esclaves sont arrêtés par la police¹⁵⁷.

¹⁵⁷ Il faut préciser que si l'échantillon des arrestations des hommes et femmes esclaves selon les heures du jour ou de la nuit est somme toute assez mince (561 hommes esclaves et 184 femmes esclaves contre 766 et 245 dans le tableau ayant pour titre « Personnes arrêtées par les patrouilles de la Nouvelle-Orléans, 1809-1820 », situé à la p. 73), c'est que dans plusieurs rapports d'arrestations et autres archives de police, l'heure n'est pas toujours précisée par les signataires des divers documents.

Arrestations des hommes esclaves selon les heures de la journée ou de la nuit

	1809	1811	1813	1814	1817	1818	Total
Midi-16h				23	10		33
16h-Minuit	7	1	1	164	164	13	350
Minuit-6h				40	57		97
6h-Midi	2	2		49	24	4	81
Total	9	3	1	276	255	17	561

Arrestations des femmes esclaves selon les heures de la journée ou de la nuit

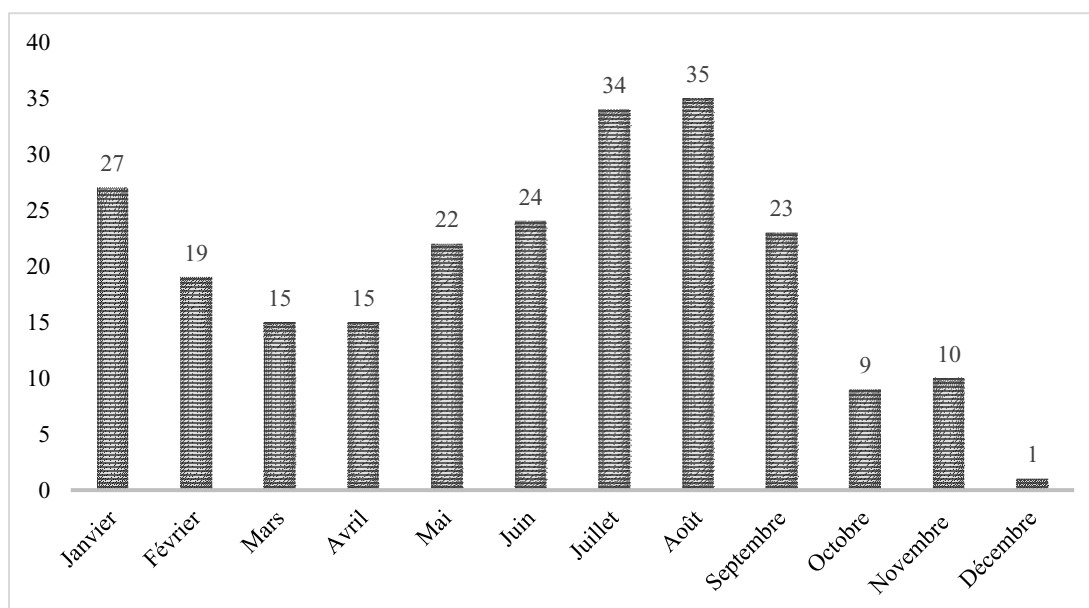
	1811	1813	1814	1817	1818	Total
Midi-16h		1	6	2		9
16h-Minuit			42	83		125
Minuit-6h			9	17	1	27
6h-Midi	1		14	8		23
Total	1	1	71	110	1	184

On peut penser que les esclaves ont une plus grande liberté de mouvement à ce moment de la journée, une fois leurs tâches accomplies. La nuit tombée favorise les échanges et les circulations tant craintes par les autorités de la Ville. La noirceur, qui règne dans la ville souvent plongée dans l'obscurité dû à la défectuosité de ses lampadaires et fanaux, encourage probablement les vols, fuites, entrées par infraction et autres délits. Ajoutons que comme l'un des premiers mandats de la Garde de ville est d'arrêter toute personne ne respectant pas le couvre-feu de 21h et perturbant la paix publique après cette heure, il est logique que les patrouilles soient plus actives en fin de soirée.

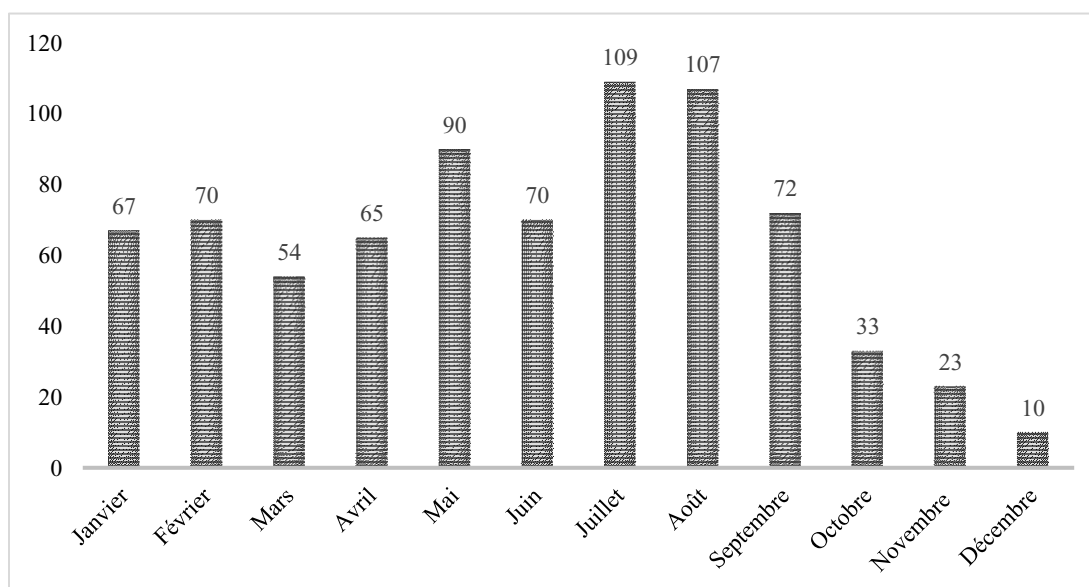
Ville construite originellement sur des zones marécageuses et située dans une région au climat subtropical humide, la Nouvelle-Orléans est touchée par les ouragans et les épidémies à des moments précis de l'année. Ainsi, on peut supposer qu'entre les mois de juin à novembre, période qui correspond à la saison des ouragans, ainsi que durant l'été, période fertile pour la propagation des maladies, la criminalité est plus importante dans

l'enceinte de la ville. C'est que durant ces mois, la ville de la Nouvelle-Orléans se vide et ceux qui le peuvent migrent vers des lieux plus sûrs. On peut donc poser l'hypothèse que les esclaves de la ville en profitent pour exploiter les failles du système et pour profiter peut-être de l'absence de quelques membres de l'élite municipale. Il ne faut pas oublier que durant la période estivale, de nombreux bateaux transitent vers la Nouvelle-Orléans, amenant avec eux marins, militaires et autres voyageurs qui durant leur séjour dans la ville portuaire, monopolisent bien souvent l'attention des forces de l'ordre. Bien que les archives consultées ne soient pas bien réparties sur toute la période et que les archives des années 1814 et 1817 soient surreprésentées, il est tout de même possible de repérer des tendances saisonnières dans les arrestations des hommes et femmes esclaves de la ville. Les conclusions partielles de cette analyse démontrent en effet que c'est l'été, plus particulièrement lors des mois de juillet et août, que les esclaves sont le plus visés par les forces de l'ordre.

Les résistances saisonnières des femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans, 1809-1820¹⁵⁸



Les résistances saisonnières des hommes esclaves de la Nouvelle-Orléans, 1809-1820¹⁵⁹



¹⁵⁸ Voir ANNEXE V.

¹⁵⁹ Voir ANNEXE VI.

L'été 1817, marqué par une importante épidémie de fièvre jaune¹⁶⁰ et qui voit affluer dans la ville de nombreux marins, marchands et voyageurs, est un bon exemple de la question des résistances saisonnières à l'esclavage. Dans le chaos ambiant, provoqué par la maladie, le départ de certains membres de l'élite et la forte présence de groupes qui transitent par la Nouvelle-Orléans, les hommes et femmes esclaves semblent défier davantage les lois en place. La période estivale semble être propice aux interdits, aux délits divers et aussi aux résistances. On remarque aussi une recrudescence des arrestations d'esclaves au cours des mois de janvier et février. On peut supposer que le Carnaval de la Nouvelle-Orléans, dont les festivités ont lieu lors des deux premiers mois de l'année, renverse en quelque sorte l'ordre établi, favorisant sans doute les actes de « désordre ».

On sait peu de choses sur le fonctionnement des rondes ainsi que les lieux ciblés par les forces de l'ordre. On sait toutefois que, au tout début de la période à l'étude, la ville était ratissée, toujours de nuit, par des petites patrouilles qui se rapportaient alors à un chef de police¹⁶¹. Dès 1809, alors que la police néo-orléanaise adopte un style plus militaire et donc, plus hiérarchisé, ce sont huit hommes de la Garde ainsi qu'un lieutenant qui partent ensemble faire des rondes dans un district préalablement défini¹⁶². C'est le Capitaine, cantonné au poste central, qui gère les différentes équipes et à qui doivent se rapporter les

¹⁶⁰ Benjamin Henry Latrobe, *The Journal of Latrobe. Being the Notes and Sketches of an Architect, Naturalist and Traveler in the United States From 1796 to 1820*, *op. cit.*, p. 243.

¹⁶¹ Gregory K. Weimer, « Policing Slavery: Order and the Development of Early Nineteenth-Century New Orleans and Salvador », *op. cit.*, p. 34.

¹⁶² *Ibid.*, p. 38.

différentes patrouilles¹⁶³. Ainsi, les rapports de police sont presque toujours ratifiés, à partir de 1809, par les Capitaines ou Commissaires de la Garde. On peut penser notamment au Capitaine Despaigne et aux Commissaires Nicolas, Mathieu, Rillieux et Bonnal qui signent la grande majorité des rapports d'arrestation pour l'année 1814. Comparativement aux rapports, les autres types d'archives (ordonnances, factures, dépositions et autres) sont ratifiées par une pluralité de personnes. Par exemple, les ordonnances, mandats d'arrestations et autres documents civils sont bien souvent signés par le Maire en place à l'Hôtel de ville. Durant la période à l'étude, six Maires prennent le pouvoir à la Nouvelle-Orléans mais seulement quatre d'entre eux, qui siègent pendant de plus longues périodes, se retrouvent dans les archives consultées : James Mather (9 mars 1807 au 21 mai 1812), Nicholas Girod (8 octobre 1812 au 5 novembre 1812 et 5 décembre 1812 au 4 septembre 1815), Augustin de Macarty (4 septembre 1815 au 13 mai 1820) et Louis Philippe de Roffignac (14 mai 1820-10 mai 1828).

Les dépositions, quant à elles, sont signées par le citoyen ou la citoyenne qui a été témoin d'un délit ou d'une altercation avec la Garde de ville. Alors que la Garde de ville est encore très jeune au cours des années à l'étude, il faut rappeler que l'arrestation de personnes nuisibles à la Nouvelle-Orléans n'est pas exclusivement l'affaire des hommes de la garde. En effet, certains citoyens viennent eux-mêmes conduire au poste des individus aux comportements répréhensibles. On peut penser à M. Benis qui conduit à la garde, le soir du 17 janvier 1814, une femme esclave nommé Jenny, appartenant à M. Genty, car « cette

¹⁶³ *Ibid.*

négresse s'était introduite dans sa maison »¹⁶⁴. Il y a aussi Antoine Lamarlère qui conduit à la prison, le 3 octobre 1815 son esclave marronne nommée Geneviève ainsi que Jacques, esclave appartenant alors à M. Maurice, qui, lorsque Lamarlère tente d'intercepter son esclave en fuite, « s'était permis les propos les plus injurieux contre les Blancs en général »¹⁶⁵. Ce ne sont pas exclusivement des Blancs qui se sentent investis de la responsabilité d'intercepter des hommes et des femmes qui commettent des gestes répréhensibles. En effet, certains Noirs libres et esclaves sont cités pour avoir escorter des accusés au poste de police. On peut penser au « nègre nommé Jean Charles appt. à Mr. Camille Brusle »¹⁶⁶ qui, le 26 août 1814 à 17h, dénonce à l'officier en place l'esclave marron nommé Warrick, qui « se dit appartenir à Mr. Meunier »¹⁶⁷. Un homme de couleur libre nommé Larche conduit aussi à la garde, le matin du 12 octobre 1814, « le nègre Ben

¹⁶⁴ Pierre Despaigne, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - January 17-18, 1814 (CFH15.01.1.015) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 17 janvier 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/11752>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

¹⁶⁵ Antoine Lamarlère, « Depositions, in French, by Anthony Lamarlere Explaining How He Recovered His Runaway Slave (CFH08.04.2.026) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 4, part. 2 – 1816, 14 juin 1816, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5897/rec/1>>. (Consulté le 5 juillet 2017).

¹⁶⁶ Pierre Despaigne, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - August 26-27, 1814 (CFH15.01.1.219) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 26 août 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/11966>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

¹⁶⁷ *Ibid.*

appte. à Mr. Lafon »¹⁶⁸ alors que ce dernier s'était introduit chez lui. Malgré tout, ce sont les hommes de la Garde qui rapportent la grande majorité des arrestations. Du garde du marché à la patrouille Nord, de la patrouille bourgeoise à la patrouille des hommes de couleur jusqu'au commissaire en poste à l'hôtel de Ville, tous semblent circuler et policer la ville de nuit dans le but d'arrêter quiconque trouble la paix publique.

Une fois arrêtées par les membres de la Garde de ville, les personnes appréhendées sont conduites dans des lieux de détention en attendant la suite des procédures. Ces lieux, dont la position géographique dans la ville n'est à ce jour pas facilement identifiable, semblent être fortement racisés alors que Blancs, noirs libres, esclaves et autres, ne sont pas placés dans les mêmes cellules de détention. Dans les archives consultées, on fait mention d'une salle de discipline, d'une prison, d'une prison de police, d'une prison de paroisse ainsi que d'une geôle. À priori, en se fiant aux personnes envoyées dans ces différents lieux de détention, la salle de discipline est là où l'on incarcère les Blancs en général, dont les soldats et marins, alors que les prisons et la geôle servent à l'emprisonnement des esclaves et Noirs libres. De ces espaces de pouvoir, on ne sait peu de chose. Si plusieurs historiens et historiennes parlent des prisons de la ville dans leurs ouvrages, aucun n'a encore réalisé d'étude traitant spécifiquement des dites prisons et des

¹⁶⁸ Edouard Cardinaud, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - October 11-12, 1814 (CFH15.01.1.264) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 12 octobre 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/12020>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

différents lieux d’incarcération durant la période *antebellum*. Il est donc difficile de déterminer si les diverses prisons citées dans les archives (prison, prison de police et prison de paroisse) ainsi que la geôle et la salle de discipline, sont situées à différents endroits dans la ville ou font plutôt partie d’un même complexe carcéral.

La construction de la première prison de la Nouvelle-Orléans remonte à 1721 alors que le Sieur de Bienville, fondateur de la ville, commande son édification sur la Place d’Armes, l’actuel Jackson Square¹⁶⁹. Alors que le secteur de la Place d’Armes est utilisé par les administrations coloniales française et espagnole pour la construction de bâtiments administratifs au fil des ans, une nouvelle prison voit le jour en 1794 sur la rue St-Pierre, entre les rues Chartres et Royal¹⁷⁰. Construite par un certain Don Adres Almonaster, cette nouvelle prison se situe juste à côté du Cabildo, bâtiment administratif colonial reconstruit par les Espagnols entre 1795 et 1799, suite au grand incendie de 1788¹⁷¹. Pour la période à l’étude, qui débute seulement une quinzaine d’années après la construction de cette prison espagnole, il semble donc logique que les criminels de la ville soient toujours incarcérés au même endroit. Dans son ouvrage intitulé *New Orleans – The Glamour Period, 1800-1840*, Albert Fossier note qu’en 1824, la « public prison » de la ville est toujours située

¹⁶⁹ Andrea Armstrong, « The Impact of 300 Years of Jail Conditions », *The New Orleans Prosperity Index: Tricentennial Edition*, mars 2018, p. 2, <https://www.datacenterresearch.org/reports_analysis/300-years-of-jail-conditions/>. (Consulté le 1 décembre 2018).

¹⁷⁰ *Ibid.*

¹⁷¹ À propos du Grand incendie de 1788 : « “The fire started with such a fury, due to the strong southwind, it was impossible to control until four hours later,” says the entry in the Cabildo records, “during which time fourth-fifths of the populated section of the city was reduced to ashes, including the parish church and house, the *Casa Capitular*, and city jail.” » . Voir Stanley Clisby Arthur, *Old New Orleans; A History of the Vieux Carré, Its Ancient and Historical Buildings*, Nouvelle-Orléans, Hermanson, 1936, p. 202.

entre les rues Royales et St-Pierre¹⁷² alors que dans son livre *La vie quotidienne en Louisiane, 1815-1830*, Liliane Crété parle plutôt du *Calaboso* (de l'espagnol « calabozo » qui veut dire donjon) qui renvoie à la prison espagnole construite à côté de la Place d'Armes¹⁷³. Plus précisément, dans un livre datant de 1936, Stanley C. Arthur dit de la Battle Abbey, bâtiment dont l'adresse est le 615 rue St-Pierre, qu'elle est située sur le site de la vieille prison des Espagnols¹⁷⁴. Si une prison existait donc à côté de la Place d'Armes durant la période à l'étude, on ne sait toujours pas précisément où se trouvaient la geôle ou la salle de discipline et ce qui distingue la prison de la prison de police ou de la prison de paroisse.

À ce stade, deux hypothèses peuvent être émises. D'abord, on peut penser que la geôle, la salle de discipline ainsi que les différentes prisons citées dans les archives sont situées à des lieux différents dans la ville et sont régies par différents corps de Garde. Ensuite, on peut supposer que ces lieux de détention font en fait partie du même bâtiment carcéral, situé entre les rues St-Pierre et Royal. Dans le *Digeste général des actes de la législature de la Louisiane (1804-1827)*, on peut lire, dans un acte datant du 6 mars 1816, qu'il existe une geôle de la paroisse de la Nouvelle-Orléans ainsi qu'une geôle de ville : « Les pouvoirs accordés aux jurés de police par le présent acte, seront exercés par le jury

¹⁷² Albert E. Fossier, *New Orleans: The Glamour Period, 1800-1840, a History of the Conflicts of Nationalities, Languages, Religion, Morals, Cultures, Law*, Nouvelle-Orléans, Pelican Publishing Company, 1957, p. 168.

¹⁷³ Liliane Crété, *La vie quotidienne en Louisiane, 1815-1830*, *op. cit.*, p. 87.

¹⁷⁴ Stanley Clisby Arthur, *Old New Orleans; A History of the Vieux Carré, Its Ancient and Historical Buildings*, *op. cit.*, p. 109.

de la paroisse de la Nouvelle-Orléans, pour la geole de ladite paroisse, et relativement à la geole de la ville, ils seront exercés par le maire et le conseil de ville de la Nouvelle-Orléans [...] »¹⁷⁵. Existe-t-il deux geôles à la Nouvelle-Orléans en 1816 ou parle-t-on plutôt des différents pouvoirs juridiques accordés aux paroisses et aux villes? Pour ajouter au casse-tête, on ne commence à parler officiellement d'une prison de paroisse qu'en 1837, date officielle de la construction de la nouvelle « Parish Prison » qui se situait sur la rue d'Orléans¹⁷⁶. Or, dans l'une des archives dépouillées, le commissaire Mathieu, en poste pendant la nuit du 26 au 27 septembre 1814 écrit qu'un « mulâtre » réclame être « transféré à la prison de paroisse »¹⁷⁷. Dans une autre archive datant de 1817, le policier écrit qu'un « seaman nommé Mr Brown, arrêté pris de boisson et refusant de retourner travailler sur son bateau, a été mis à la « Public Parish Prison »¹⁷⁸. Ainsi, on peut supposer qu'il existait bel et bien une prison de ville située sur la rue St-Pierre dans laquelle on retrouvait une geôle, sans doute une salle de discipline et d'où les esclaves à la chaîne partaient le matin pour faire les travaux publics. De plus, contrairement à ce que l'on retrouve dans les écrits

¹⁷⁵ Louis Moreau Lislet, *Digeste général des actes de la législature de la Louisiane passés depuis l'année 1804 jusqu'en 1827, inclusivement, et en force de loi à cette dernière époque: suivi d'un appendix et d'une table de matières*, Nouvelle-Orléans, Benjamin Levy, vol. 2, 1828, p. 381.

¹⁷⁶ Albert E. Fossier, *New Orleans: The Glamour Period, 1800-1840*, op. cit., p. 169.

¹⁷⁷ « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - September 26-27, 1814 (CFH15.01.1.251) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 26 septembre 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/11995>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

¹⁷⁸ Auguste Macarty, « Déclaration de Samuel Morton, à propos de “mates of the Hoop Commodore Patterson” », dans *New Orleans municipal records, 1782-1925 - Tulane University*, Nouvelle-Orléans, Series 4: Police and police records, Folder 6: Police records: depositions, arrests, New Orleans prisons, 1814 October-1825 November, 10 juillet 1817.

scientifiques, il semble qu'une seconde prison, la prison de paroisse, existait aussi durant la période à l'étude. Si cette seconde prison avait aussi sa geôle et sa salle de discipline, cela expliquerait pourquoi les policiers prenaient le temps de distinguer la prison ou la prison de police de la prison de paroisse.

Même si les informations concernant la ou les prisons de la ville sont éparpillées et ne sont pas très éclairantes, les historiens s'accordent sur une chose : le milieu carcéral de la ville est saturé durant la période *antebellum*. Selon Liliane Crété, l'ancienne prison espagnole est non seulement pleine mais devient aussi un lieu où se côtoient autant de grands criminels que des esclaves récalcitrants envoyés à la geôle par leurs maîtres : « [...] le Calaboso faisait à la fois office de geôle de police et de maison centrale. La vieille prison espagnole abritait donc des meurtriers et des voleurs venus des quatre coins de la Louisiane mais aussi des mauvais débiteurs, des prévenus qui attendaient de passer un jugement et un grand nombre d'esclaves arrêtés pour « marronnage » ou détenus pour des fautes qui, souvent n'auraient valu à un Blanc qu'une amende »¹⁷⁹. Dans les archives consultées, les Blancs passent presque toujours par la salle de discipline, pièce sans doute utilisée en attente d'un jugement ou du paiement d'une amende. Aucun Noir libre ou esclave ne semblent passer par cette salle de discipline alors que ces derniers sont plutôt envoyés directement à la geôle ou en prison. Si certains Blancs sont éventuellement placés en prison, la geôle semble exclusivement réservée aux Noirs libres et surtout aux esclaves. Dans le *Digeste général des actes de la législature de la Louisiane (1804-1827)*, il est écrit dans un

¹⁷⁹ Liliane Crété, *La vie quotidienne en Louisiane, 1815-1830, op. cit.*, p. 87.

acte datant de 1816 que la geôle est le lieu où sont enfermés les esclaves marrons, ce qui laisse penser que les esclaves arrêtés y étaient envoyés *de facto* : « [...] *bien entendu* que tous les esclaves marrons, conduits à la Nouvelle-Orléans, devront être détenus à la geole de ladite ville, et non autre part, conformément à l'article vingt-huit du Code Noir »¹⁸⁰.

Si des quartiers séparés semblent être réservés aux femmes et à leurs enfants, tous les prisonniers sont incarcérés dans des conditions de vies lamentables qui sont décriées à l'époque. Selon Crété, les conditions sanitaires laissent à désirer dans une prison surchargée où la proximité entre les détenus est extrême : « Une commission d'enquête, en 1820, rapporte avoir trouvé “des condamnés à mort enfermés nus dans des cachots humides et froids” ». La proportion de malades était élevée mais rares étaient, ce qui peut surprendre, ceux qui y mourraient »¹⁸¹. Dans un rapport réalisé par des archéologues ayant fouillé les fondations des différents bâtiments situés entre les rues St-Pierre et Royale, on en apprend plus sur les conditions de détentions pendant la période à l'étude : « The richest artifact-bearing feature was a midden deposit dating to circa 1800-1840 that had accumulated on the prison floor. This deposit full of rat bones vividly confirmed historical accounts describing the fetid condition of the prison, and even suggests the accounts were understated »¹⁸². Ces conditions de vies lamentables sont d'ailleurs dénoncées par Michel Halphen, docteur-médecin à la Nouvelle-Orléans qui publie en 1833 un livre ayant pour

¹⁸⁰ Louis Moreau Lislet, *Digeste général des actes de la législature de la Louisiane (1804-1827)*, op. cit., p. 381.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 89.

¹⁸² Shannon Lee Dawdy, Ryan Gray et Jill-Karen Yakubik, *Archaeological Investigations at the Rising Sun Hotel Site (16OR225)*, Nouvelle-Orléans, Historic New Orleans Collection, 2008, p. 11.

titre *Mémoire sur le cholera-morbus, compliqué d'une épidémie de fièvre jaune qui a régné simultanément à la Nouvelle-Orléans en 1832*. Bien que ce mémoire date de la décennie 1830, Halphen y fait des descriptions très intéressantes des prisons de la ville. D'abord, ils parlent des prisons au pluriel et écrit qu'elles « sont situées au centre de la ville »¹⁸³. Ensuite, en tant que médecin, il parle des prisons non seulement comme des lieux malsains pour les prisonniers mais aussi comme une menace de contagion pour la ville entière :

Le régime des prisons n'est pas plus rassurant que celui des cimetières ; elles sont situées au centre de la ville et calculées à peine sur les besoins de la paroisse. [...] L'accumulation est telle, que l'abord en est presque impossible à ceux qui n'ont pas l'habitude de fréquenter ce lieu de désolation, et qu'il n'est pas rare de voir des malheureux mourant d'asphyxie. [...] les prisons de la ville de la Nouvelle-Orléans [...] sont [...] restées un monument d'imprévoyance et d'inhumanité, non seulement à l'égard des malheureux qu'on y entasse, mais par rapport à la population tout entière, dont cet infect repaire menace journellement l'existence [...]. [Il s'agit d'un] foyer de maladies typhoïdes des plus alarmans.¹⁸⁴

Les maladies ne sont pas le seul problème des prisons de la Nouvelle-Orléans où la violence est quotidienne. Comme l'écrit Crété, « les évasions étaient fréquentes et, parfois, des révoltes éclataient au sein de la prison ». Aussi, la violence était parfois utilisée comme moyen de coercition. Dans les archives de police, qui sont moins exhaustives sur les châtements que les archives de prison par exemple, on ne mentionne qu'une seule fois des coups de fouet donnés à des esclaves : « J'ai fait arrêter et conduire ce matin à la geole de police un negre et une negresse à qui j'ai fait donner dix coups de fouet à chaqu'un l'un pour

¹⁸³ Michel Halphen, *Mémoire sur le cholera-morbus, compliqué d'une épidémie de fièvre jaune qui a régné simultanément à la Nouvelle-Orléans en 1832*, op. cit., p. 30.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 30-31.

avoir vendu des choux en grande quantité à une revendeuse & L'autre pour les avoir acheté contre L'ordonnance les deux de suite après Le Chatiment mis en Liberté »¹⁸⁵. Même si le sujet des prisons de la Nouvelle-Orléans durant la période *antebellum* reste à éclaircir, on n'en sait davantage sur leurs possibles positions géographiques dans la ville, sur ceux qui se retrouvaient dans ces espaces de détentions racisés et sur les conditions d'emprisonnement. Comme l'écrit Michel Halphen dans son mémoire, « l'homme condamné cesse d'être un homme » alors que la santé physique et mentale des prisonniers du XIX^e siècle à la Nouvelle-Orléans ne semblent pas préoccuper les autorités municipales. Cette phrase pourrait aussi être appliquée aux femmes détenues et plus spécifiquement aux femmes esclaves qui sont davantage arrêtées par la Garde que leurs consœurs blanches ou noires libres. Consacrons désormais notre attention à ces femmes.

¹⁸⁵ Henry Mathieu, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - November 15-16, 1814 (CFH15.01.1.302) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 16 novembre 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/12053>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

CHAPITRE III – Les résistances des femmes

3.1 Portraits des femmes esclaves

Dans mes archives dépouillées, on retrouve 243 femmes esclaves arrêtées par les patrouilles de la Nouvelle-Orléans pour avoir posé des gestes répréhensibles selon les lois et ordonnances du début du XIX^e siècle. Elles se prénomment Ursule, Marie Rose, Jeanne, Rosalie, Marguerite, Congo et ont toute en commun le fait d’être nées femmes, d’être noires et d’être perçues comme des objets servant à alimenter l’économie du système esclavagiste sudiste. Évoluant dans une société raciste et aussi sexiste, les femmes esclaves se retrouvent au plus bas de l’échelle sociale et sont traitées différemment des femmes blanches et des femmes noires libres, autant par les élites que par le corps policier. Dans les archives, les femmes esclaves ne sont que très rarement décrites par les membres de la Garde de ville. Esquisser le portrait des femmes esclaves qui sont arrêtées par la police n’est donc pas une tâche facile. Malgré tout, si l’on traite les femmes esclaves non pas comme des entités appartenant à un groupe social homogène mais plutôt comme des personnes animées par leur propre agentivité, il est possible de présenter des portraits de femmes qui négocient, argumentent ou confrontent les forces de l’ordre.

Dans les archives consultées, les policiers notent toujours le genre de la personne arrêtée, le groupe social auquel elle appartient ainsi que le nom du maître ou de la maîtresse s’il s’agit d’un ou d’une esclave. Tout autre détail tel que l’âge, le statut matrimonial ou familial, l’occupation ou l’apparence physique, n’est que très rarement mentionné par les policiers. Les femmes esclaves ne sont donc pas les seules à être représentées de manière très mécanique. Si la catégorie raciale d’appartenance des femmes arrêtées est presque systématiquement mentionnée – elles sont « Griffonnes », « mulâtresses », « négresses » –

il n'en est pas de même de leur occupation, un détail probablement superflu aux yeux des policiers pour qui les femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans étaient en général domestiques ou marchandes. Deux exceptions : Julie, arrêtée pour marronnage le 22 novembre 1814¹⁸⁶ et Helsy, arrêtée le 4 août 1817. On dit de Julie, interceptée par M. Louis Quartier puis mise à la geôle, qu'elle est marchande de lait. À son arrivée au poste, le policier constate qu'elle « avait avec elle un Bidon à lait, un panier contenant du Ris, et une mesure en fer blanc ainsi que le Bidon »¹⁸⁷, ce qui lui permet de déterminer qu'elle vend probablement, en effet, du lait au marché. De son côté, Helsy, « négresse » appartenant à Sieur Flowers est identifiée comme domestique¹⁸⁸, occupation principalement réservée aux femmes esclaves de la ville.

Domestiques, couturières, repasseuses ou lavandières, les femmes esclaves sont aussi, comme les femmes blanches et noires libres, responsables des enfants. Lafille, par exemple, est arrêtée par la police le 28 janvier 1817¹⁸⁹ avec ses quatre enfants « en vertu de l'ordre de Mr. Lemaire ». De son côté, Éloïse, qui est citée au bas de la page d'un rapport d'arrestation datant de mars 1817, semble avoir été interceptée par les forces de l'ordre

¹⁸⁶ L. S. Rillieux, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - November 22-23, 1814 (CFH15.01.1.309) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 22 novembre 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/12067>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ « TK205, Reports, 1816-1817 », dans *Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans*, Nouvelle-Orléans, Commissaries of Police (Reports, 1816-1817), 4 août 1817.

¹⁸⁹ « TK205, Reports, 1816-1817 », dans *Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans*, Nouvelle-Orléans, Commissaries of Police (Reports, 1816-1817), 28 janvier 1817.

avec sa jeune fille nommée Rosalie. Éloïse était âgée de 19 ans et elle était accompagnée de son enfant « négritte », Rosalie, âgée de 4 ans¹⁹⁰. Dans la même archive, on retrouve aussi des informations partielles concernant une certaine Joséphine, 26 ans, accompagnée de son « négriillon » nommé Louis âgé de 8 ans. En juillet 1817, une certaine « négresse » nommée Victoire, appartenant au Sieur Sérapu, est arrêtée par « un capitaine d'un boat » pour une raison inconnue et conduite à la Garde. Dans ce rapport, le policier écrit : « [...] laquelle négresse connue comme ayant un enfant nourrisson de l'âge de deux mois; il lui a été donné permission d'aller auprès de lui sauf à être rappelée si le cas le requiert [...] »¹⁹¹. Si les cas de femmes esclaves arrêtées avec leurs enfants sont rares dans les archives consultées, on constate l'importance que peuvent prendre les responsabilités maternelles d'une femme et ce, même dans les négociations entre esclaves et membres de la Garde de ville.

En ce qui a trait à l'âge moyen des femmes esclaves arrêtées, encore une fois, les archives n'offrent pas beaucoup de détails. Outre Éloïse et Rosalie, on ne note que trois autres cas où l'âge est plus ou moins précisé par les policiers. D'abord, on retrouve Félonice arrêtée le 29 ou le 30 mars 1814¹⁹² pour une raison inconnue par l'une « des premières

¹⁹⁰ « TK205, Reports, 1816-1817 », dans *Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans*, Nouvelle-Orléans, Commissaries of Police (Reports, 1816-1817), 13 mars 1817.

¹⁹¹ « TK205, Reports, 1816-1817 », dans *Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans*, Nouvelle-Orléans, Commissaries of Police (Reports, 1816-1817), 30 juillet 1817.

¹⁹² Pierre Despaigne, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - March 29-30, 1814 (CFH15.01.1.081) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 29 mars 1814,

patrouilles » et conduite au poste par la suite. Dans le rapport ratifié par Pierre Despaigne, on dit de Félonice qu'elle est « une petite négresse » et par la suite que « cet enfant est consigné au poste »¹⁹³. Un autre cas de jeune femme interceptée par la police de la ville est celui de Charlotte, une « petite négresse » arrêtée le 11 juin 1817 à 22h45 pour une raison inconnue. Autant pour Charlotte que pour Félonice, les policiers tiennent donc à préciser qu'ils ont à faire à de jeunes personnes. Il s'agit de la même chose pour les hommes esclaves alors que plusieurs d'entre eux sont identifiés comme « petits » dans les sources. Puisque les policiers ne s'aventurent pas généralement dans des descriptions élaborées des suspects qu'ils rencontrent, on peut supposer que si la personne arrêtée est mineure, cela influence la procédure à suivre. Les jeunes esclaves de la ville étaient-ils traités de la même façon que les adultes? Étaient-ils envoyés dans les mêmes lieux d'incarcération? Alors que pour les deux jeunes femmes arrêtées, aucun détail n'est donné, on constate que les jeunes hommes esclaves sont envoyés, comme les adultes, à la geôle de police. On peut penser à Devine, esclave affublé de l'adjectif « petit », qui est « arrêté dans une barque au bayou », pour marronnage, le 29 mai 1814 et qui est ensuite envoyé à la geôle¹⁹⁴.

<<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/11824>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ Pierre Despaigne, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - May 28-29, 1814 (CFH15.01.1.137) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 29 mai 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/11882>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

Outre ces femmes esclaves dont l'âge est estimé – vaguement – par les membres de la Garde, notons aussi l'exemple de Marie, « négresse » appartenant à la Demoiselle Audile, qui est arrêtée par la sentinelle du poste le 13 mars 1817 à 21h30¹⁹⁵. Le policier charge du rapport précise que Marie a 38 ans et qu'elle mesure 5 pieds 2 pouces¹⁹⁶. Ce détail, rarissime, semble le fait d'un policier exceptionnel dans sa rigueur descriptive.

Dans des situations bien particulières, certains membres de la garde de ville tiennent à être le plus précis possible. On peut penser par exemple à un rapport écrit le 14 février 1812¹⁹⁷ par Édouard Cardinaud, « sous chef duement commissionné »¹⁹⁸. Ce dernier y donne la description la plus évocatrice faite par un policier des femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans. Dans la nuit du 14 au 15 février 1812, Édouard Cardinaud, alors accompagné par l'une des patrouilles, est dépêché par ses supérieurs sur les lieux d'un bal ou rassemblement d'esclaves chez Mr Guinault qui habite « un terrain près du collège D'Orléans »¹⁹⁹. En arrivant sur les lieux, les hommes de la Garde se font repérer par un esclave faisant office de portier pour la soirée. Ce dernier « se mit à crier "La garde, La garde" & donna l'alarme aux autres qui prirent La fuite, Escaladerent les entourages, s'échaperent en partie dans les appartements hauts de la maison »²⁰⁰. Cardinaud et ses

¹⁹⁵ « TK205, Reports, 1816-1817 », *art. cit.*

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ Voir ANNEXE VII.

¹⁹⁸ Édouard Cardinaud, « Report Concerning Activities of Slaves and Black Free Men (CFH02.04.1.005) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte II - Documents from Louisiana, 1765-1828, dossier 4, 1810-1819, 14 février 1812, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/758/rec/1>>. (Consulté le 28 juin 2017).

¹⁹⁹ *Ibid.*

²⁰⁰ *Ibid.*

hommes repartent bredouilles vers le poste, n'ayant réussi initialement qu'à arrêter que quelques personnes. Cardinaud décide de retourner sur les lieux vers minuit pour découvrir que la fête a repris de plus belle. Cette nuit, il arrête 4 hommes et 9 femmes. Mais ce n'est peut-être pas le plus important. Voici en effet comment le sous-chef Cardinaud décrit les femmes esclaves présentes au bal :

[...] il [Edouard Cardinaud] reçu de son Supérieure l'ordre de sa transporter à la tête d'une patrouille de la dite garde, sur le chemin du Bayou, pour dissiper un rassemblement de nègres Esclaves [...]. que le comparant ayant envoyé en avant un homme de la garde, pour connaître positivement le lieu où se tenait Le dit rassemblement, apprit que c'était chez Mr. Guinault; s'y étant Transporté avec les hommes de la patrouille, vers les dix heures du soir, il y découvrit en effet un nombre de nègres Esclaves, de deux sexes réunis dans la salle basse de la maison du dit Guinault; & les femmes paraissaient mises Elégamment [...].²⁰¹

Dans cette déposition, Cardinaud ne se contente pas de dire que des femmes esclaves sont présentes, qu'elles participent à un rassemblement illégal d'esclaves ; il précise que les femmes, des esclaves et des Noires libres, « paraissaient mises Elégamment »²⁰². Même s'il ne s'agit pas d'une description très exhaustive, l'adverbe « élégamment » suggère que la plupart des femmes esclaves à ce bal s'étaient sans doute procuré des robes plus jolies qu'à l'habitude, qu'elles avaient pris le temps de se préparer et qu'il existait par ailleurs des espaces dans la ville, comme la maison des Guinault, où les femmes esclaves pouvaient s'exprimer, danser et chanter. Ce que cette archive précieuse nous apprend aussi, c'est que les résistances des femmes esclaves ne sont pas exclusivement liée à la question de la survie mais aussi à la notion de plaisir. Certaines femmes esclaves, qui vivent tous les jours dans

²⁰¹ *Ibid.*

²⁰² *Ibid.*

un corps meurtri, violenté, méprisé, sexualisé, semblent ressentir le besoin d'être enfin maître de leur corps, d'habiter un corps qui peut danser et peut éprouver du plaisir. Le plaisir se mêle aussi à la fuite, au vol, à l'insolence et même à la violence.

3.2 Typologie des résistances « féminines »

Il est essentiel de réaliser une typologie des résistances des femmes esclaves, une classification permettant de comptabiliser et analyser les motifs d'arrestation. Si 245 femmes sont arrêtées durant la période à l'étude, on connaît les motifs d'arrestation pour 59% d'entre elles, 149 au total. En comparaison, 56,5% des motifs d'arrestation sont spécifiés pour les hommes esclaves. Les femmes esclaves sont surtout accusées de marronnage, de vol, d'avoir participé à des bals ou des rassemblements et d'avoir troublé la paix publique. En étudiant les gestes répréhensibles posés par les femmes et les hommes esclaves de la ville, il est possible de constater qu'il existe une culture de résistance afro-américaine mais aussi des cultures de résistances « féminine » et « masculine ». Si les femmes et les hommes esclaves partagent comme fait commun d'être principalement arrêtés pour marronnage par les patrouilles de la Nouvelle-Orléans, les résistances « féminines » sont davantage associées à la notion de plaisir alors que les hommes utilisent surtout leur corps pour démontrer violemment leur désaccord ou leur colère.

Motifs d'arrestation pour les femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans, 1809-1818

	<i>n.d. [1800- 1825]</i>	1809	1811	1812	1813	1814	1816	1817	1818	Total
<i>Marronnage</i>	3		4	1	2	34	1	16	3	64
<i>Bal/Rassemblement</i>				9		15		1		25
<i>Vol</i>	2	1	3		1	4		6		17
<i>Vider bidon au mauvais endroit</i>								10		10
<i>Entrée par infraction</i>						3		4		7
<i>Insolence</i>	1		3			1	1			6
<i>Violence</i>			1			3				4
<i>Troubler la paix publique</i>			1			1		1		3
<i>Création de réseaux de solidarité</i>	1		1							2
<i>Danse/Musique</i>								2		2
<i>Possession d'armes</i>								1		1
<i>Résistance à l'arrestation</i>	1									1
<i>Désobéissance</i>			1							1
<i>Pyromanie</i>					1					1
<i>Vente illégale</i>						1				1
<i>Sans papiers</i>								1		1
<i>Tentative de suicide</i>						1				1
<i>Habite dans une maison suspecte</i>								1		1
<i>Habillée en homme</i>						1				1
<i>Inconnu</i>						27		75		103
Total	8	1	14	10	4	91	2	119	3	252

Motifs d'arrestation pour les hommes esclaves de la Nouvelle-Orléans, 1809-1818

	<i>n.d. [1800- 1825]</i>	1809	1811	1812	1813	1814	1815	1816	1817	1818	1819	1820	Total
<i>Marronnage</i>	3	1	6	6	7	65	1	2	49	4	1	1	146
<i>Vol</i>	3	6	9	7	2	24	1	1	26	1		3	83
<i>Violence/Destruction</i>	3	1	5			20			25	1		2	57
<i>Entrée par infraction</i>	1		2			19			11				33
<i>Bal/Rassemblement/Regroupement</i>			1			20			4				25
<i>Danse/Musique</i>									25				25
<i>Vider bidon au mauvais endroit</i>						2			23				25
<i>Jeux</i>						15			9				24
<i>Insolence</i>	3		1			12		1	7				24
<i>Sans papiers</i>									18				18
<i>Résistance à l'arrestation</i>		1	2	2		2			6	1		1	15
<i>Vente illégale</i>		2			1	9			2				14
<i>Boisson</i>		1				3			5	3			12
<i>Former une société pernicieuse</i>						7							7
<i>Troubler la paix publique</i>		1	2						3				6
<i>À la demande du maître</i>						6							6
<i>Errance/Sieste</i>	1					5							6
<i>Excès de vitesse (Charrette)</i>									3				3
<i>Désertier/Manquer à son travail</i>						1			1				2
<i>Faux monnayage</i>						1							1
<i>Pot-de-vin</i>									1				1
<i>Tentative de suicide</i>		1											1
<i>Création de réseaux de solidarité</i>			1										1
<i>Folie</i>						1							1
<i>Inconnu</i>		3				101			300	9			413
Total	14	17	29	15	10	313	2	4	518	19	1	7	949

Avant tout, il faut préciser que dans les motifs d'arrestation recensés par les membres de la Garde de ville, tout n'est pas résistance à l'esclavage. Par exemple, le fait de conduire trop rapidement la charrette de son maître dans les rues de la ville ou de vider son pot de chambre au mauvais endroit ne sont pas des gestes associés aux résistances à l'esclavage. Sur les 10 femmes et 24 hommes esclaves arrêtés pour avoir « vider leur bidon au mauvais endroit », un seul pourrait faire partie de la culture de résistance afro-américaine alors que l'esclave nommé Joseph « se disant [appartenir] à Mr Bujau » est « accusé d'avoir vidée Sur le dit Sieur John un Bidon plein de matière fécale »²⁰³.

Dans les tableaux présentés à la page 99, on y apprend que 25,6% des arrestations de femmes esclaves sont dues au marronnage, un geste associé sans équivoque aux résistances à l'esclavage. Bien que les femmes esclaves aient moins tendance à s'enfuir de l'habitation de leur maître en raison de leurs responsabilités familiales que leurs confrères masculins²⁰⁴, elles sont tout de même nombreuses à s'aventurer sur la route périlleuse qui pourrait les mener vers une forme de liberté. Dans les archives consultées, on retient que le marronnage est un motif d'arrestation plus fréquent chez les femmes que chez les hommes. Certes, davantage d'hommes sont arrêtés pour fuite (146 hommes

²⁰³ Edouard Cardinaud, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - November 24-25, 1814 (CFH15.01.1.311) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 25 novembre 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/12069>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

²⁰⁴ John Hope Franklin, et Loren Schweninger, *Runaway Slaves, Rebels on the Plantation*, New York, Oxford University Press, 1999, p. 212.

comparativement à 64 femmes) mais seulement 14,75% des hommes esclaves le sont pour marronnage.

Les femmes sont aussi davantage appréhendées lors de fêtes et de danses que leurs confrères masculins. En effet, 10,8% des femmes sont arrêtées pour avoir participé à des bals et des rassemblements d'esclaves contre 5,26% des hommes. Toutefois, les femmes ne sont pas, contrairement aux hommes, arrêtées pour avoir consommé de l'alcool ou avoir « joué » : deux gestes répréhensibles associés aux tavernes et cabarets, des lieux qui ne semblent pas investis par les femmes esclaves. Sur les 949 hommes esclaves arrêtés, 24 l'ont été pour « jeu » alors que 12 ont été appréhendés alors qu'ils étaient « en boisson ». Dans une catégorie connexe, on retrouve aussi comme motifs d'arrestation « l'errance » et la « désertion », termes qui renvoient souvent au fait de manquer à son travail. Ces deux motifs d'arrestations sont souvent liés à ceux du jeu et de la prise d'alcool dans les rapports. Alors que six hommes sont accusés d'avoir erré dans les rues de la ville, deux autres sont envoyés à la geôle pour avoir manqué à leur travail. Mis ensemble, les actes reliés au « jeu », à la prise d'alcool, à l'errance et au refus de travailler correspondent à 4,6% des motifs cités pour les hommes esclaves. Aucune femme n'est concernée par ces motifs. On peut se demander si ces dernières ne buvaient pas ou ne jouaient pas, ou rarement, si elles n'avaient pas accès aux lieux favorisant la prise d'alcool ou si elles investissaient d'autres lieux, moins surveillés, pour s'adonner à de telles activités. Les tavernes, cabarets et maisons closes de la ville semblent être avant tout des lieux masculins, installés près du port et de la levée. Ce sont des lieux où il est interdit de vendre de l'alcool sans permis et d'en vendre aux autochtones ainsi qu'aux esclaves et soldats sans la permission du maître ou de l'officier supérieur :

I. Le Porteur ne vendra point de Liqueurs spiritueuses ou enivrantes aux Sauvages, à peine d'une amende, depuis dix jusqu'à vingt piastres pour chaque contravention.

II. Il n'en vendra point aux Esclaves sans la permission de leurs Maîtres, sous les peines portées en la Section 24 du Code Noir. – Cette défense s'étend à la vente des mêmes objets aux soldats, à moins qu'ils n'aient une permission de leurs Officiers, sous peine de vingt piastres d'amende.

III. Il ne recevra en paiement des Soldats, ni des Esclaves, autre chose que de l'argent monoyé. Et il n'achètera d'eux quoi que ce soit, s'ils ne lui justifient de la permission des Supérieurs dont ils dépendent respectivement; [...].²⁰⁵

On comprend que malgré les lois écrites et les coutumes, les tavernes étaient des espaces où les hiérarchies sociales et raciales s'effaçaient souvent, comme le précise R. Johnson :

The tavern was a cultural and commercial institution, a place of opportunity and exploitation for enslaved men and women, free people of color, and white people of varying national backgrounds and class positions. Some taverns were licensed commercial spaces, while others were private residences rendered public to those who sought amusements. In both cases, they were a central part of the neighborhood fabric across the early city. In some instances, the interracial intimacies housed under the tavern's roof defied the hardening lines and hierarchies imposed by dominant society and allowed enslaved persons to participate in the material culture that their labor produced. But every such asymmetrical encounter contained systemic risk, and participants quarreled in such houses even as local authorities subjected these spaces to surveillance²⁰⁶.

En ce qui concerne le vol, troisième geste répréhensible le plus commun chez les femmes esclaves, on constate que cela correspond à 6,8% des motifs d'arrestation comparativement à 8,7% pour les hommes. Les femmes sont interceptées par les policiers

²⁰⁵ Auguste Macarty, « Extract from the regulation on keeping a tavern verso: list of public works in 1817 (Document 311) », dans *John Minor Wisdom Collection - Tulane University*, Nouvelle-Orléans, Boîte 8 - General manuscripts and pamphlets, 1817 January 1-1823 December 29, Dossier 10, 1818.

²⁰⁶ Rashauna Johnson, *Slavery's Metropolis*, op. cit., p. 100-101.

pour avoir volé des mouchoirs et tenté de les revendre à d'autres femmes comme Rosalie qui a été arrêtée après avoir été dénoncée par ses consœurs²⁰⁷. D'autres sont jugées responsables d'avoir volé des objets ménagers comme une gamelle, des serviettes ou des torchons²⁰⁸, des vêtements comme un jupon²⁰⁹ ou une robe²¹⁰ ou bien de l'argent comme Heloïse, femme esclave appartenant à Sieur Bois-Dorée, qui est « accusé [d']avoir volé sur [la] Table, au marché, Cinq piastre [...] on à trouvé sur elle une piastre et vingt cinq sole »²¹¹ et aussi d'avoir été « maronne depuis huis jour »²¹². Comme les femmes esclaves,

²⁰⁷ « Statement, in French, Concerning the Character of the Female Slave Rosalie », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana* (CFH08.01.2.002), Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), Dossier 1, part. 2 - n.d. [1800-1825], s.d., <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5242>>. (Consulté le 28 juin 2017).

²⁰⁸ Jean Cardet, « Deposition, in French, by Jean Cardet Concerning the Arrest of Free Black Woman Francoise Perault (CFH08.02.2.009) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 2, part. 2 – 1811, 16 février 1811, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5499/rec/1>>. (Consulté le 6 juillet 2017).

²⁰⁹ John B. Farrell, « Statement by John B. Farrell Describing the Condition of His House After a Break-in (CFH08.03.2.002) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 2 - 1813, 26 janvier 1813, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5736/rec/1>>. (Consulté le 5 juillet 2017).

²¹⁰ Pierre Barbe, « Deposition, in French, Concerning the Activities of Mulatto Slave Babet (CFH08.01.2.005) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), Dossier 1, part. 2 - n.d. [1800-1825], s.d., <<http://cdm16948.contentdm.oclc.org/cdm/compoundobject/collection/p16948coll6/id/5245/rec/1>>. (Consulté le 28 juin 2017).

²¹¹ Henry Mathieu, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - November 5-6, 1814 (CFH15.01.1.291) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 6 novembre 1814, <<http://cdm16948.contentdm.oclc.org/cdm/singleitem/collection/p16948coll6/id/12047/rec/291>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

²¹² *Ibid.*

les hommes sont aussi arrêtés pour avoir volé des objets divers qu'ils tentent de revendre par la suite. Cela peut aller d'objets précieux comme une montre en or à des objets plus quotidiens comme des couvertures ou encore de la nourriture. Dans l'ordre, les hommes esclaves sont le plus souvent arrêtés pour marronnage (15,4%), vol (8,7%), violence ou destruction de biens (6 %) et entrée par infraction (3,5%). Si ce palmarès des délits commis par les hommes présente des points communs avec celui des femmes, ce sont les actes dits violents qui sont davantage attribuables aux hommes. Cinquante-sept hommes (6%) sont arrêtés pour avoir posé des gestes violents contre seulement quatre femmes (1,6%). Bien que les femmes esclaves sont sous-représentées lorsqu'il est question d'actes violents, il ne faut pas minimiser pour autant l'importance de leurs gestes qui témoignent refus des codes sociaux, raciaux et genrés de l'époque. Essayons d'y voir plus clair et détaillons désormais les principaux niveaux de la culture de résistance des femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans.

3.2.1. De l'insolence à la violence, de l'acte de résistance au refus des codes

Quatre femmes esclaves rencontrées dans les archives sont accusées de gestes dits violents. L'une d'entre elles, Emilie, est arrêtée le 13 juin 1814 à minuit, « vis-avis La Douâne ». Elle se battait et faisait du bruit. Une autre, Placide, qui se disait libre mais ne pouvait apporter la preuve de sa liberté, est arrêtée sur le chemin du Bayou dans la nuit du 22 au 23 septembre 1814 et mise à la salle de discipline²¹³ pour « pour avoir assommé une

²¹³ Les esclaves sont mis normalement à la geôle et non à la salle de discipline. Placide a été enfermée dans cette salle réservé aux Blancs et Noirs libres puisque les policiers n'étaient pas en mesure de savoir au moment de son arrestation si elle était esclave ou libre. Ainsi, le Commissaire Louis Nicolas écrit : « La

carteronne sur le chemin du bayou »²¹⁴. Ces deux femmes, qui utilisent leurs corps pour exprimer leur colère démontre une réelle agentivité et un refus des normes de leur temps.

C'est ecore plus clair en ce qui concerne une esclave nommée Annette qui appartient, en juin 1813, à Marie Bodaille, femme de couleur libre²¹⁵. Dans un mandat datant d'abord du 26 juin 1813, on apprend qu'Annette est maronne depuis la veille et qu'elle est activement recherchée par les autorités alors qu'elle est « soupçonnée d'un crime Capital »²¹⁶. En effet, dans ce mandat paraphé par le Maire Nicholas Girod, on écrit :

[...] Garde de ville où tout autre constable de Ladite Garde [...]. Il vous est ordonné d'arrêter une Jeune mulatresse nommé annette appartenant à marie Bodaille femme de couleur Libre, maronne depuis le jour de hier, et tout personne est par le présent, requise de donner main forte et sont invités d'assister le porteur du présent Warrant [mandat] dans le cas que quelqu'un voudrait par violence s'opposer à La ditte arrestation. Il vous est pareillement ordonné d'arrêter tout individu qui aurait donné secours à la ditte annette pour l'embarquer comme il a été informé pour la dessendre au Bayou St. Jean, [...] la dite mulatresse est soupçonnée d'un crime Capital.²¹⁷

négresse fut mise à la Geole mais je l'ai fait mettre après à la Salle de discipline se disant libre; un instant après je reçus une lettre du Sieur Prévou par laquelle la maîtresse de la négresse Placide prie l'officier commandant du poste de transférer la dite négresse à la geole, mais j'ai exécuté l'ordre du maire en la laissant à la salle de discipline ». Voir, Louis Nicholas, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - September 22-23, 1814 (CFH15.01.1.245) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 22 septembre 1814, <<http://cdm16948.contentdm.oclc.org/cdm/singleitem/collection/p16948coll6/id/12047/rec/291>>. (Consulté le 9 novembre 2017)..

²¹⁴ *Ibid.*

²¹⁵ Nicolas Girod, « Warrant, in French, for the Capture and Arrest of Female Mulatto Annette (CFH08.03.2.029) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 2 - 1813, 26 juin 1813, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5806/rec/1>>. (Consulté le 5 juillet 2017).

²¹⁶ *Ibid.*

²¹⁷ *Ibid.*

Ce mandat d'arrestation nous permet de comprendre que les autorités de la Nouvelle-Orléans perçoivent la « jeune mulâtresse » comme une véritable menace pour la sécurité de la Ville. Il ne dit rien cependant sur le « crime capital » dont se serait rendu coupable Annette. Une seconde archive, une déposition de Jean Pierre Dupré (constable), Martin Bonseigneur (homme de la garde) et Jean Davis Guignard datant du 28 juin 1813²¹⁸, nous en apprend davantage. En effet, on apprend dans cette déposition qu'elle aurait mis le feu à la maison de sa maîtresse Marie Bodaille située sur la rue Condé avant de prendre la fuite vers le Bayou St-Jean où elle trouva refuge dans la maison d'un certain Victor, pêcheur. On apprend aussi qu'Annette aurait reçu l'aide d'un certain Michau, libre de couleur, qui l'a aidé à atteindre le Bayou St-Jean. Cet exemple de solidarité a toutefois été réprimé par les forces de l'ordre car Michau a été arrêté et mis à la Prison de police où les membres de la garde l'ont persuadé de divulguer l'emplacement du refuge d'Annette :

Jean Pierre Dupré, Constable & Martin Bonseigneur l'un des hommes de la Garde, déclarent sous serment que samedi dernier 26 du Courant, vers les deux heures de l'après midi ils partirent de la Ville pour le Bayou St. Jean, assurés d'un ordre de Mr. Le Maire pour arrêter une jeune mulâtresse nommée annette accusée d'avoir mis le feu dans une maison sur Rue Condé et appartenant à la Nègresse libre Marie Bodaille maitresse de la dite mulâtresse annette. que rendus au Bayou St. Jean près du fort; les Comparant apperçurent, dans une petite Cabane occupée par un nommé Victor, pêcheur, la mulâtresse dont il s'agit et s'étant avancés pour l'arrêter, elle se mis à Courir vers les Bois, et un instant après elle disparue devant les dits Comparants qui alors s'en retournèrent du Côté de la Cabane d'où ils étaient partis. qu'ayant appris que le nègre nommé Michau actuellement dans la Prison de Police est celui qui avait amené la

²¹⁸ Jean Pierre Dupré, « Depositions, in French, by Jean Pierre Dupre, Martin Bousligneur, and Jean Davis Guignard Describing the Arrest of the Slave Annette (CFH08.03.2.030) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 2 - 1813, 28 juin 1813, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5793/rec/1>>. (Consulté le 5 juillet 2017).

mulâtresse annette au bas du Bayou ils s'adressèrent à lui pour l'engager d'arrêter la dite mulâtresse, qu'autrement ils le Conduiraient en Prison: que le dit michau se mit aussitôt à [illisible] et l'ayant arrêté il la conduisit aux Comparants qui étaient alors dans la dite. Cabane. que les dits Comparans se mirent en devoir d'embarquer et la mulâtresse annette & le nègre michau [...].²¹⁹

Annette se serait donc rendue coupable d'un crime violent mais aussi de divers actes de résistance nécessaires à la protection de sa liberté. Le fait de mettre le feu à la maison de sa maîtresse était-il un acte de vengeance et/ou de diversion? Où planifiait-elle aller si les forces de l'ordre ne l'avaient pas arrêtée? Une chose est sûre, Annette était animée par un profond désir d'émancipation. Si les actes violents sont plus souvent associés aux hommes, l'exemple d'Annette montre qu'il ne faut pas sous-estimer les femmes esclaves qui, comme leurs confrères afro-américains, peuvent être habitées par la colère et la vengeance.

Si les femmes en général mais surtout les femmes esclaves ne devaient pas poser des gestes violents, elles ne devaient pas non plus se montrer insolentes. Toutefois, l'insolence, un terme utilisé pour décrire des altercations vécues par les policiers autant avec les hommes qu'avec les femmes, avec les Noirs qu'avec les Blancs, est aussi un motif d'arrestation associé aux femmes esclaves. En effet, les policiers ne manquent pas de préciser quand une femme esclave répond ou est « insolente ». Il est difficile de déterminer avec précision ce que voulait dire « être insolente » pour une femme esclave de la Nouvelle-Orléans au début du XIX^e siècle. Parmi les exemples rencontrés dans les archives, deux cas sortent du lot.

²¹⁹ *Ibid.*

D'abord, dans une déposition datant du 21 août 1811 faites par Joseph Guillot²²⁰ devant le Maire James Mather, on ne manque pas de préciser que Marguerite, femme esclave appartenant à Mme Bizot, « mulâtresse libre », a un caractère jugé trop explosif. Marguerite est finalement arrêtée rue St-Pierre pour avoir créé du tapage et pour son insolence envers Mme Couturier, voisine de Mme Bizot :

[...] la dte. Marguerite accablait d'invectives made. Veuve Couturier qui demeure à côté et qui ne répondait pas, que les cris continuant toujours, malgré que le comparant criait à la dte. Marguerite de se taire, Il finit par envoyer quelques briques de ce coté là pour l'intimider [...] que le comparant ayant peu après entendu la dte. Marguerite recommençait son train, et voyant qu'elle n'étoit pas disposée à finir il s'est retiré à minuit et demie dans son appartement, d'où il a entendu les mêmes clameurs et les mêmes invectives qu'auparavant.²²¹

Dans cette déclaration, l'accent n'est pas vraiment mis sur le tapage créé par Marguerite, qui semble se chamailler avec la petite-fille de sa maîtresse, mais surtout sur l'insolence de cette femme qui ose « accabler d'invectives » une femme blanche et refuser d'obéir à un homme blanc. Insolente envers ceux et celles qui sont alors considérés comme ses supérieurs, Marguerite démontre, le temps d'un instant, sa capacité à rejeter les normes sociales, genrés et raciales du XIX^e siècle.

Une autre femme, interceptée par la Garde pour avoir fait du désordre, est la « négresse ou griffonne » Jeanne qui, le 21 septembre 1811, est mise en prison pour avoir

²²⁰ Joseph Guillot, « Deposition, in French, by Joseph Guillot Concerning the Cruel Activity of the Female Slave Marguerite (CFH08.02.2.017) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 2, part. 2 – 1811, 21 août 1811, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5524/rec/1>>. (Consulté le 6 juillet 2017).

²²¹ *Ibid.*

été insolente. En effet, on dit d'elle qu'elle « s'est oubliée au point de taxer celle-ci [la comparante, Mme Bineau Delahaye] de voleuse »²²². Ayant vendu « un mouchoir de batiste » à Mme Bineau Delahaye et ayant insulté cette dernière, Jeanne est finalement « condamnée à rester en prison jusqu'à 4 heures après midi et à payer les frais »²²³. Jeanne s'est donc non seulement rendue coupable de vente illégale mais elle s'est aussi « oubliée au point » d'injurier une femme blanche. L'expression utilisée par le policier démontre d'ailleurs le caractère inhabituel de ce geste et la stupeur de voir une femme esclave insulter un homme ou une femme blanche.

Si l'insolence revient fréquemment dans les archives, il est rare de voir des cas de femmes esclaves qui résistent aux policiers lors de leur arrestation. Un cas est décrit dans une déposition dictée par Sieur Louis Monet et trouvée dans les dossiers d'archives non datées de la Collection Heartman²²⁴. On relate ainsi l'arrestation d'une « mulatresse esclave maronne » :

[...] Le Sieur Louis Monet [...] a dit & déclaré que dimanche dernier le 28 du courant entre 10 & 11 Heures du matin étant chez lui rue des francais encoignure Bon enfant & marigny il entendis du train & ayant reconnu la

²²² Bineau Delahaye, « Deposition, in French, by Mrs. Bineau Delahaye Concerning the Insulting Behavior of Female Slave Jeanne (CFH08.02.2.036) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 2, part. 2 – 1811, 21 septembre 1811, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5584/rec/1>>. (Consulté le 6 juillet 2017).

²²³ *Ibid.*

²²⁴ Theodore McCarty, « Deposition, in French, by Theodore McCarty Concerning Arrest of Runaway Mulatto », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), Dossier 1, part. 2 - n.d. [1800-1825], s.d., <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5297>>. (Consulté le 28 juin 2017).

voix de Mr macarty il sortit pour aller voir ce que c'était & s'étant approché il reconnut effectivement Mr Macarty qui voulait arrêter une mulatresse Maronne qui se refusait à se laisser arrêter qu'alors un homme de couleur qui courrait & qui était déjà là observa au Sieur Macarty pour quel raison il arrêta cette mulatresse qui déclarait n'être pas maronne & que c'est d'une manière impertinente & d'un ton furieux [le] Mulatre fit des representations pour ne point laisser arreter cette mulatresse [...].²²⁵

Cette archive est intéressante puisqu'elle démontre qu'une certaine solidarité pouvait exister entre une femme esclave et homme de couleur libre face aux forces de l'ordre. Ces deux protagonistes, l'une en refusant de se faire arrêter, l'autre en défendant sa comparse et en insultant le Sieur Louis Monet, démontrent leur agentivité et refusent de se plier aux exigences de Sieur Macarty.

3.2.2. *Le marronnage, un acte de résistance aussi féminin que masculin*

Dans les archives à l'étude, on l'a vu plus tôt, les femmes comme les hommes esclaves, sont principalement arrêtés pour avoir fui l'habitation de leur maître. Des 64 femmes arrêtées pour marronnage, on ne connaît que bien peu de choses. De Louise, « négresse » esclave arrêtée le 1^{er} janvier 1817, on sait qu'elle était « marronne depuis fort longtemps »²²⁶. Dans un affidavit datant du 13 avril 1818, John Adiorne croit avoir reconnu la femme esclave Barbara Usner, une « servante » appartenant à M. Neal Kennedy, dans la maison de M. Barel et de M. Marcourt située sur la rue Chartres²²⁷. Marronnes autant en

²²⁵ *Ibid.*

²²⁶ Commissaire de police de garde à l'Hôtel de Ville, « TK205, Reports, 1816-1817 », dans *Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans*, Nouvelle-Orléans, Commissaries of Police (Reports, 1816-1817), 1^{er} janvier 1817.

²²⁷ John Adiorne, « Affidavit by John Adiorne Concerning the Disappearance of the Slave Barbara (CFH08.04.4.002) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and

ville que dans les zones rurales, voisines de la Nouvelle-Orléans, les femmes esclaves tentent assurément de se forger une « géographie rivale » et de tisser des liens de solidarité.

Le fait de créer des réseaux de solidarité et d'aider un confrère ou une consœur est un acte qui revient souvent dans l'historiographie lorsqu'il est question des femmes afro-américaines²²⁸. Dans les cas répertoriés, notons celui des femmes esclaves Filleter, Eve et Rosinat, l'une marronne, les autres l'ayant hébergé clandestinement²²⁹. Le fait d'accueillir une esclave en fuite doit être perçu, selon moi, comme un acte de résistance animé par une volonté politique²³⁰. Comme l'explique S. Camp :

Just as the difference between individual and collective resistance is misleading, so is the separation of political principal and personal sentiment. Many women helped truants—husbands, family members, friends, and acquaintances—because they loved them or because they felt loyal to them. Perhaps otherwise disinclined to assist in dangerous behavior, some women were motivated by bonds of intimacy to help people who flouted their owners' rules, withheld their labor, and broke the law. Many people in enslaved communities recognized absenteeism for what it was: social protest in which many bondpeople participated collectively for political and personal reasons.²³¹

Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 4, part. 4 – 1818, 13 avril 1818, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5977>>. (Consulté le 5 juillet 2017).

²²⁸ Stephanie M. H. Camp, *Closer to Freedom*, op. cit.

²²⁹ « Statement Concerning the Character of the Female Slave Rosina (CFH08.01.2.008) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), Dossier 1, part. 2 - n.d. [1800-1825], s.d., <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5255>>. (Consulté le 28 juin 2017).

²³⁰ Amrita Chakrabarti Myers, « "Sisters in Arms": Slave Women's Resistance to Slavery in the United States », art. cit., p. 153.

²³¹ Stephanie M. H. Camp, *Closer to Freedom*, op. cit., p. 51.

Dans le cas qui nous intéresse, donc, Filleter, esclave marronne, réussit à vivre clandestinement à la Nouvelle-Orléans, en attendant peut-être de trouver un autre refuge, grâce à l'aide de deux femmes esclaves :

Eve l'a rencontré sous les sauls mariques le jours qu'elle a quitté sa maitresse. Filleter lui a dit qu'elle étoit marronne. & Eve l'a conduite chez Mr La Pauze - l'a cachée dans le grenier de la boulangerie - Tous les nègres l'ont vu entrer – Rosinat lui portait à manger 3 fois par jours que d'autres fois elle les conduisoit à la Cuisine pour manger. Tom l'un des nègres boulanger de Mr. La Pauze la convoillant - elle restoit en haut quand il se trouvoit là de crainte que la voyant, il n'informat sa maitresse du lieu ou elle étoit [...] qu'une fois il l'a trouva couchée à la cuisine à 4 heures du matin - qu'il demanda qui étoit cette négresse à quoi Rosine répondis que c'étoit Sa camarade. - que le même Mr. Lapauze fils l'a vue occupée à repasser le linge de la maison.²³²

On comprend, grâce à cette déclaration faisant suite à l'arrestation des trois femmes, que Eve et Rosina ont non seulement hébergé clandestinement Filleter mais qu'elles lui ont aussi fourni de la nourriture et lui ont délégué des tâches ménagères pour que cette dernière puisse passer pour une domestique de la maison de M. La Pauze.

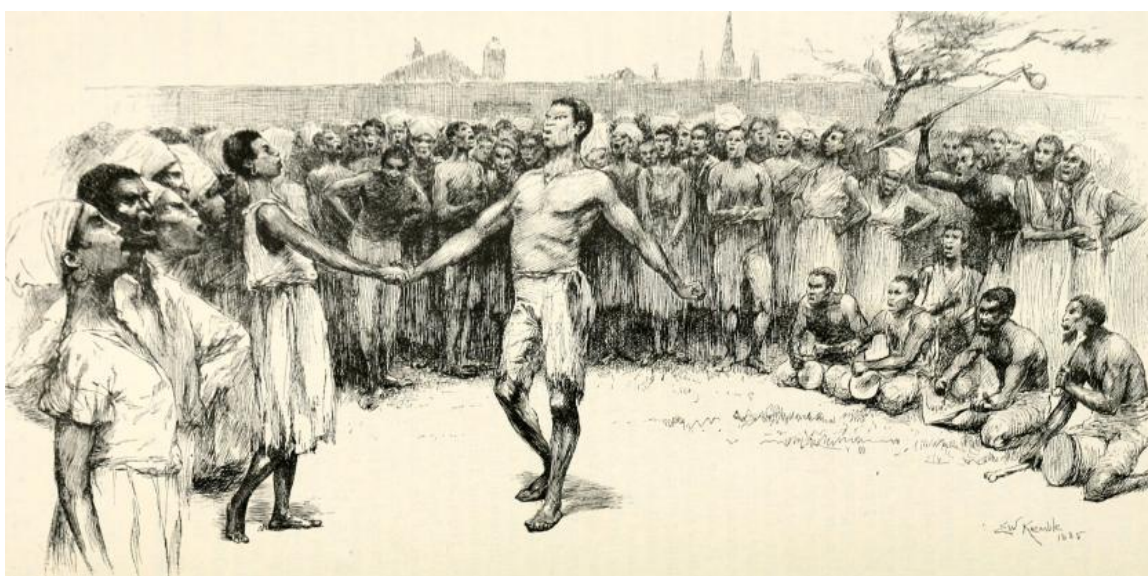
3.2.3. « *Le corps de l'honneur retrouvé* » : *Quand les femmes esclaves résistent en dansant*

Dans son ouvrage *Closer to Freedom: Enslaved Women and Everyday Resistance in the Plantation South*, Stephanie Camp distingue trois corps d'esclaves afin de mieux faire ressortir la réalité des femmes esclaves dans le Sud états-unien. Elle parle de « corps violenté », de « corps faisant l'expérience subjective de cette violence » et enfin du corps du plaisir et de la solidarité qu'elle appelle le « corps de l'honneur retrouvé » :

²³² « Statement Concerning the Character of the Female Slave Rosina (CFH08.01.2.008) », *art. cit.*

« The first served as a site of domination; it was the body acted upon by slaveholders. [...] The second body was the subjective experience of this process. It was the body as a vehicle of feelings of terror, humiliation and pain. [...] Within and around the plantations, however, enslaved people's bodies were a hotly contested terrain of struggle. Again and again, slaves sought out illicit, secular gatherings of their own creation. They disregarded curfews and pass laws to escape parties where sensual pleasures such as drinking, eating, dancing, and dressing up were the main amusements. This was the slave's third body: a thing to be claimed and enjoyed, a site of pleasure and resistance. For enslaved women, whose bodies were so central to the history of black enslavement, the third body was significant [...]. [...] women's third body was a source of pleasure, pride, and self-expression.²³³

Il me semble que ce « corps de l'honneur retrouvé » apparaît dans les motifs d'arrestation retenus pour les femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans. C'est le cas de la danse et de la musique.



« Dancing in Congo Square », 1886. Edward Winsor Kemble, *The Cultural Landscape Foundation, Wikimedia Commons*.

²³³ Stephanie M. H. Camp, *Closer to Freedom*, *op. cit.*, p. 66-69.

On a évoqué plus tôt le bal illégal d’esclaves organisé le 14 février 1812 chez M. Guinault dans lequel plusieurs femmes esclaves, « mises élégamment », sont présentes. Ce n’est pas une exception. Le 25 août 1817, le Commissaire de police de garde au Cirque, M. Jean Pellerin, doit intervenir lors d’un rassemblement de Noirs libres et d’esclaves²³⁴. Il arrête notamment une femme nommée Hélène, « négresse » se disant libre mais appartenant finalement à M. Michel Dragon. Dans son rapport, Pellerin écrit :

le dit commissaire accompagné de celui de sa même clace Mr. Louis Nicolas ayant entendu battre du tambour dans la cour de la négresse libre nommée Marie Ado, ont trouvé plus de 30 nègres tant hommes que femmes et les ayant réprimandés, et avoir coupé leur tambour un moment apres ils se sont encore réunis, et continués de nouveaux leur dance, se qui obligea les dits commissaires de prendre cinq hommes de la garde de d’arrêter la négresse Helene qui se dit libre [...].²³⁵

Dans la nuit du 2 mars 1817, le Commissaire de garde tente d’arrêter « une calinda de nègres » chez le Sieur Torégano qui réside au Faubourg Marigny. La *Calinda*, une danse originellement pratiquée sur les côtes africaines²³⁶, attire hommes et femmes esclaves dont Rosalie, « négresse » appartenant à M. Jean Lana, arrêtée vers 1h30 du matin par le Commissaire de garde²³⁷. Dernier exemple, treize femmes esclaves sont arrêtées, en plus de 2 femmes de couleur libres et quatre hommes esclaves le 15 janvier 1814 lors d’un bal

²³⁴ Jean Pellerin, « TK205, Reports, 1816-1817 », dans *Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans*, Nouvelle-Orléans, Commissaries of Police (Reports, 1816-1817), 25 août 1817.

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ À propos de la *Calinda* : « [...] the Calinda, a dance of African origin, [was] banned repeatedly by white authorities because of its lascivious nature. The Calinda dance survives in several Caribbean location [...]. [...] the dance no longer exists in Louisiana, having disappeared, apparently, in the mid-to-late-nineteenth century ». Voir Shane Bernard et Julia Girouard, « “Colinda”: Mysterious Origins of a Cajun Folksong », *Journal of Folklore Research*, vol. 29, n° 1, avril 1992, p. 42.

²³⁷ « TK205, Reports, 1816-1817 », dans *Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans*, Nouvelle-Orléans, Commissaries of Police (Reports, 1816-1817), 2 mars 1817.

organisé chez M. Barlard, dans une maison située « dans la Rue Deauville entre les Rues Royal & Bourbon »²³⁸. À ce « Bal de Gens de Couleur, ou il y avait des Esclaves », c'est une Patrouille de la Compagnie des Carabiniers qui arrête Justine, Eulalie, Rachel, Marie, Adélaïde, Lorette, Eloïse, Fine, Marie Noël, Lise et Angélique. Elles ont probablement toutes en le désir de transcender au moins pour le temps d'une soirée ou d'une nuit, leur statut précaire de femmes esclaves et de dissocier leur corps du système esclavagiste. De corps opprimés et travaillant à des corps vivants et sensuels, des corps résistants.

Un dernier cas trouvé dans les archives attire notre attention. Il s'agit d'une esclave nommée Mirza, appartenant à Mlle Sophie Estève, qui est arrêtée le 18 mai 1814 pour s'être habillée en homme²³⁹. En effet, dans le rapport rédigé par Pierre Despaigne, on écrit que Mme Durcy « a fait conduire au poste une négresse nommée mirza appte. a Mlle Sophie Estève, cette négresse était habillé en homme, Elle a été mise à la geole »²⁴⁰. Pourquoi Mirza était-elle habillée en homme cette soirée-là? Si elle avait été arrêtée aux mois de janvier, février ou mars, on aurait pu penser qu'elle participait à un bal de carnaval. Rappelons-nous que durant la période *antebellum*, les prostituées de la ville, autant

²³⁸ J. B. Plauche, « Report of J.B. Plauche, Carabiniers, on Activities and Arrests of Blacks (Slaves and Free) (CFH02.04.1.010) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte II, Documents from Louisiana, 1765-1829, dossier 4 - 1810-1819, 15 janvier 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/801>>. (Consulté le 28 juin 2017).

²³⁹ Pierre Despaigne, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - May 18-19, 1814 (CFH15.01.1.127) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 - 1814, 18 mai 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/11872>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

²⁴⁰ *Ibid.*

blanches que noires, avaient coutume de s'habiller en hommes durant les festivités du carnaval²⁴¹. Si les historiens et historiennes s'étant penchés sur le sujet ne s'accordent pas à savoir s'il s'agissait d'un acte visant à remettre en question la hiérarchie genrée de la société néo-orléanaise, on peut tout de même conclure qu'il s'agissait d'un acte de défiance envers la société patriarcale et raciste de l'époque²⁴². Comme l'explique Ragan Wicker dans un mémoire de maîtrise datant de 2006, cette coutume a toujours fait partie des festivités du Mardi gras à la Nouvelle-Orléans et était probablement un moyen pour les femmes reléguées au bas de la hiérarchie sociale d'affirmer leur force et de montrer leur présence :

It is likely that one reason prostitutes cross-dressed was to penetrate and undermine men's socially superior position over women. Costumes often signified political ideals and social mores of the day, letting people play with new information and find new ways to assimilate and express it, while simultaneously reflecting and challenging the world as the costumers knew it. For instance, women cross-dressing as men could thwart sexual double standards that men used to their advantage, such as the placage system, and costumes of inversion could be made into tools used by the oppressed to temporarily assume the privileges of their oppressors.²⁴³

L'acte de Mirza, s'inscrit-il dans la tradition néo-orléanaise du carnaval? S'est-elle plutôt habillée en homme pour défier les normes genrées? Peut-on penser que cette dernière était transgenre? S'était-elle déguisée dans le but de passer inaperçue et espérer ainsi s'échapper

²⁴¹ Karen Leathem, « A Carnival According to Their Own Desires: Gender and Mardi Gras in New Orleans, 1870-1940 », Thèse de doctorat (histoire), Chapel Hill, University of North Carolina, 1994, p. 61-62.

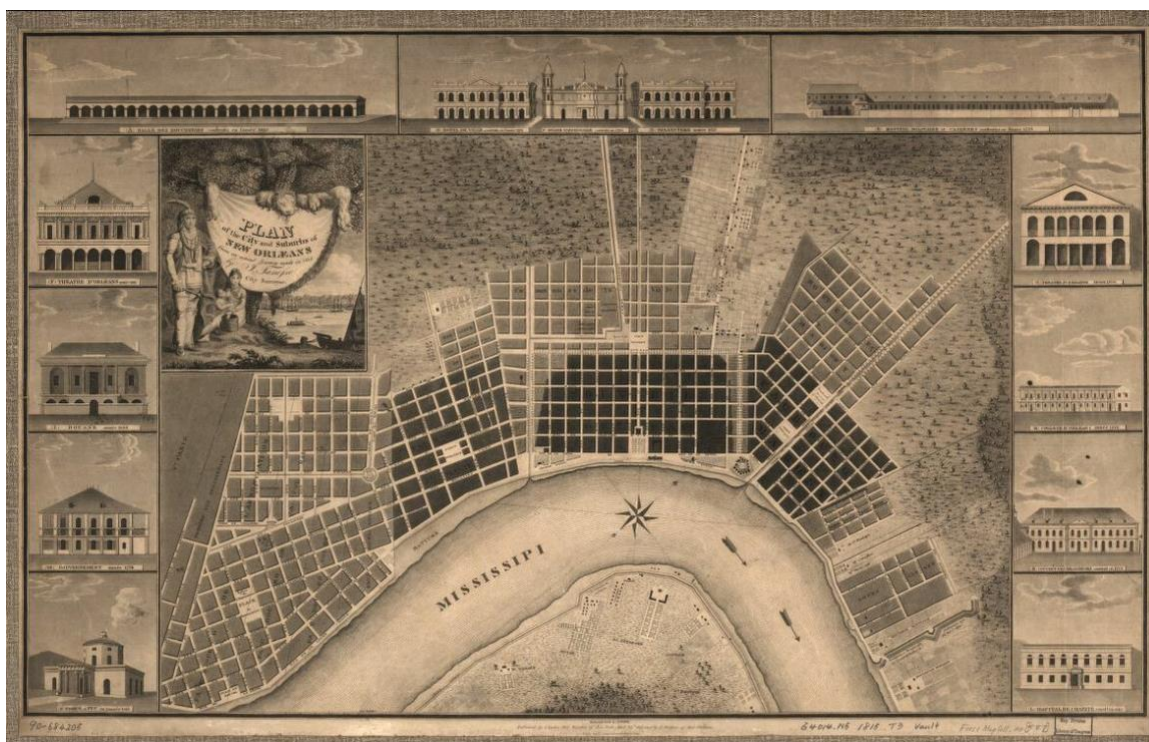
²⁴² Ragan Wicker, « Nineteenth-Century New Orleans and a Carnival of Women », Mémoire de maîtrise (master of arts), Gainesville, University of Florida, 2006, p. 32.

²⁴³ *Ibid.*

de la ville comme Ellen et William Craft²⁴⁴? Ou bien s'était-elle habillée ainsi pour intégrer des lieux ou environnements réservés aux hommes?

3.3 La « géographie rivale » des femmes esclaves résistantes

Il nous reste un point à aborder. Un point de « géographie rivale » dans la ville où se déploie la culture de résistance des femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans. On constate déjà que certains délits, associés aux tavernes et cabarets, ne sont pas commis par les femmes esclaves. Soyons plus précis encore. Tout d'abord, il faut noter que, puisque les

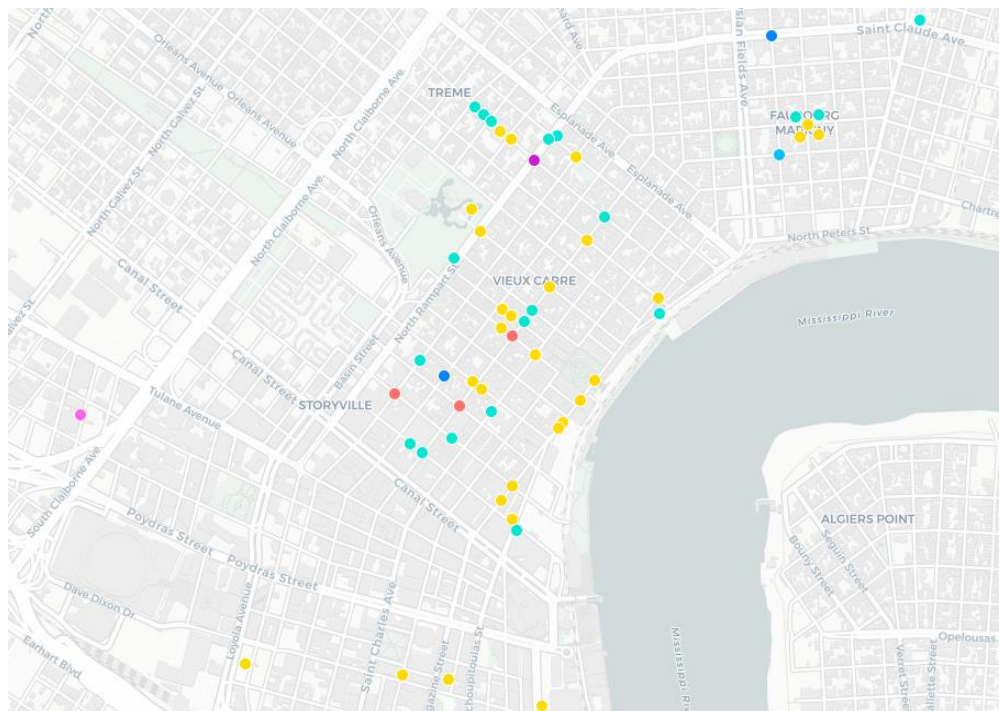


« Plan of the city and suburbs of New Orleans : from an actual survey made in 1815 », 1817. Charles Del Vecchio et P. Maspero, *Library of Congress*.

²⁴⁴ Ellen (1826-1891) et William Craft (1824-1900), un couple d'esclaves né à Macon en Georgie, ont réussi à fuir le Sud esclavagiste en 1848 alors qu'Ellen, de peau plus blanche que son mari, s'est fait passer pour un homme, pour un propriétaire d'esclaves, dans le but d'atteindre les États du Nord et d'y être enfin libres. Le caractère exceptionnel de leur évasion leur vaut d'écrire le récit de leur périple, livre qui a pour titre *Running a Thousand Miles for Freedom: Or The Escape of William and Ellen Craft from Slavery* (1860).

membres de la Garde de ville ne sont pas très bavards dans les archives et ne mentionnent que très rarement les lieux des arrestations, on ne retrouve finalement que 55 archives associant des femmes esclaves arrêtées à des lieux précis de la ville. Ces cas permettent tout de même, selon nous, d'esquisser une « géographie rivale » féminine bien spécifique.

La « géographie rivale » des femmes esclaves à la Nouvelle-Orléans (1811-1818)²⁴⁵

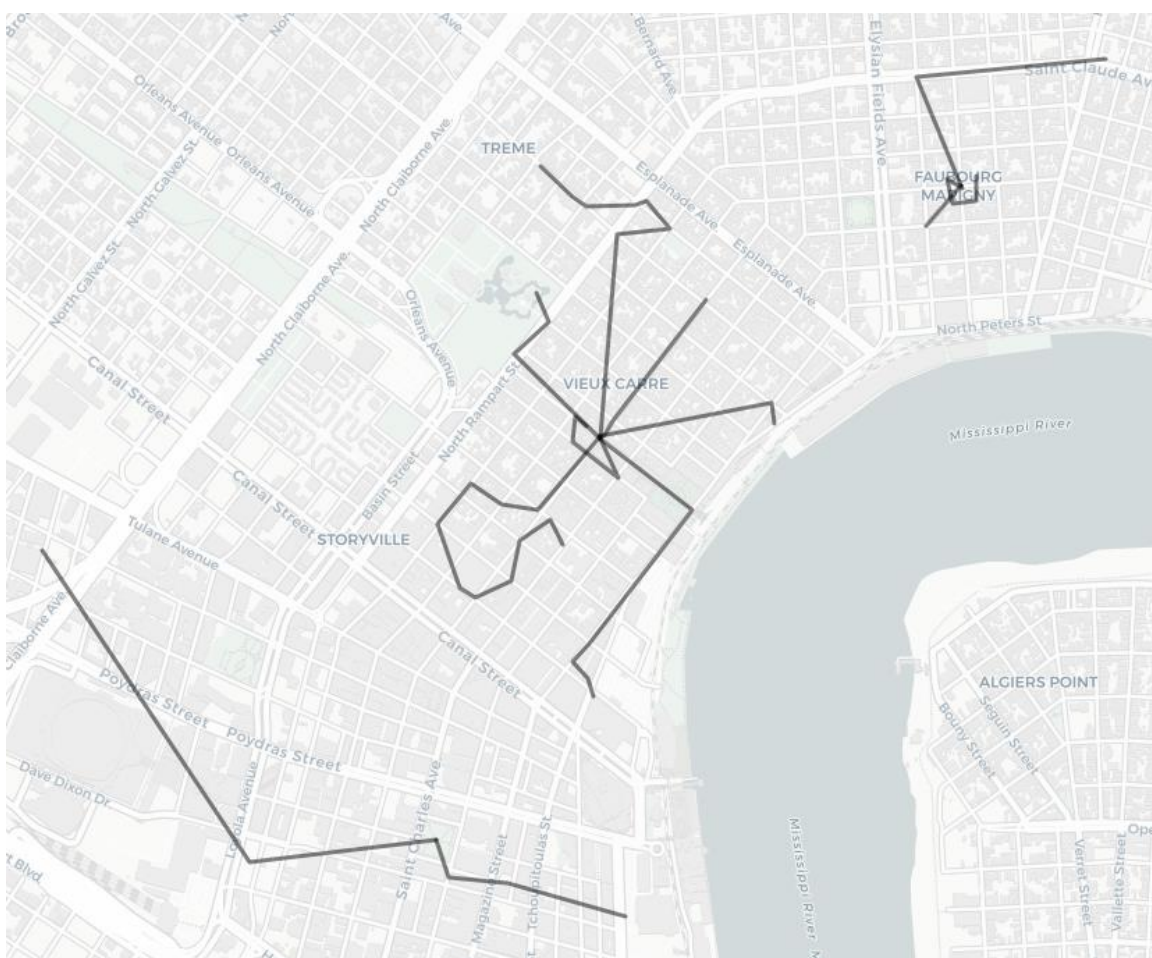


Légende

●	n.d. (1800-1825)	Collection Heartman
●	1811	Collection Heartman
●	1812	Collection Heartman
●	1813	Collection Heartman
●	1814	Collection Heartman
●	1817	Collection Heartman et Bibliothèque publique de la Nouvelle-Orléans
●	1818	Historic New Orleans Collection

²⁴⁵ Cette carte interactive est disponible sur le site [framacarte.org](https://framacarte.org/fr/map/nouvelle-orleans_30730#14/29.9692/-90.0761) à l'adresse suivante : https://framacarte.org/fr/map/nouvelle-orleans_30730#14/29.9692/-90.0761. Sur ce site web, il est possible de cliquer sur les points et révéler ainsi le nom de la femme ou des femmes esclaves arrêtées, le motif d'arrestation ainsi que le lieu tel que mentionné par les policiers dans les archives.

On constate que les femmes esclaves sont beaucoup plus présentes dans les rues du centre-ville et dans les places de marché que les hommes que l'on arrête davantage au port et sur la levée. En observant la carte ci-haut, on constate que les femmes sont arrêtées dans trois zones différentes : le centre-ville (incluant l'actuel quartier Tremé), le Faubourg Marigny et le Faubourg Sainte-Marie. Au Faubourg Sainte-Marie, par exemple, quatre femmes esclaves sont arrêtées en 1817 : Annelle, arrêtée dans une cabane du Faubourg Sainte-Marie, Adelle, arrêtée dans les bois, Charlotte, « petite négresse » arrêtée sur la levée et finalement Catherine qui est interceptée par la Garde sur la rue du Camp. Pour ces



quatre femmes, un seul motif d'arrestation est connu (Annelle pour marronnage : la « cabane » lui servant probablement de refuge temporaire). Si l'axe dessiné sur la carte

dans le secteur du Faubourg Sainte-Marie monte à ce point au Nord-Ouest, c'est qu'une esclave nommée Cécilia est arrêtée le 6 août 1813 « [...] dans les Bois à l'extrémité de la Commune située entre le Faubourg Ste Marie et la Ville »²⁴⁶. Il est logique de voir deux femmes comme Cécilia et Annelle passer par le Faubourg Sainte-Marie dans le but d'échapper à leur maître. Le Faubourg est en effet ceinturé de bois, bayous et marécages, lieux de refuge potentiels.

Sur huit femmes arrêtées dans le Faubourg Marigny, dont six au cœur du Faubourg et deux en périphérie, cinq sont interceptées par les patrouilles pour marronnage. Le Faubourg Marigny est aussi ceinturé par des zones inhabitées; il est peut-être, comme le Faubourg Ste-Marie, un endroit de transition pour les esclaves qui cherchent à s'y cacher. Il en va ainsi de Marie Rose, stoppée le 14 novembre 1814 dans le bois de M. Marigny²⁴⁷.

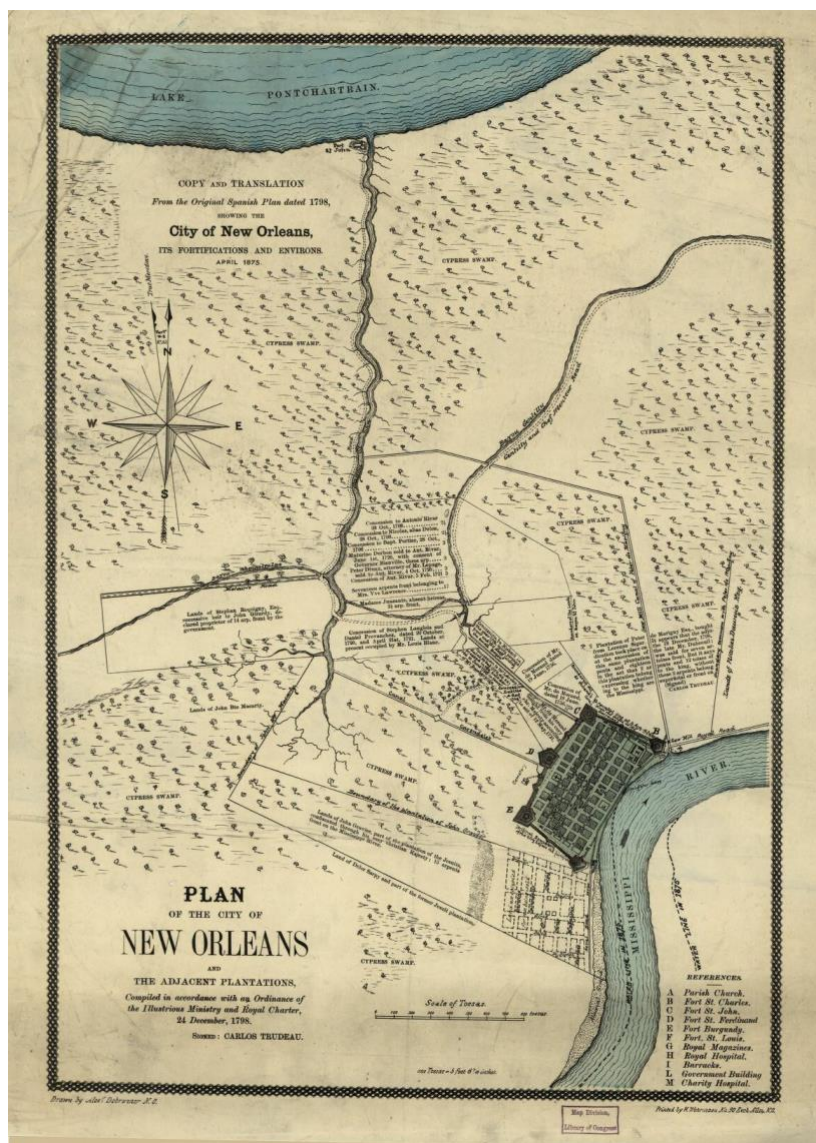
Si les Faubourgs et quartiers périphériques comme les anciens remparts, le chemin du bayou ou la place Congo²⁴⁸ sont fréquents dans les rapports, l'endroit où les femmes esclaves sont le plus interceptées par les membres de la Garde de ville est le centre-ville de

²⁴⁶ Bastien Frederick, « Deposition, in French, by Bastien Frederick Describing his Capture of the Female Slave Runaway Cecilia (CFH08.03.2.021) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 2 - 1813, 6 août 1813, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5802/rec/1>>. (Consulté le 5 juillet 2017).

²⁴⁷ Edouard Cardinaud, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - November 14-15, 1814 (CFH15.01.1.301) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 - 1814, 14 novembre 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/12057>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

²⁴⁸

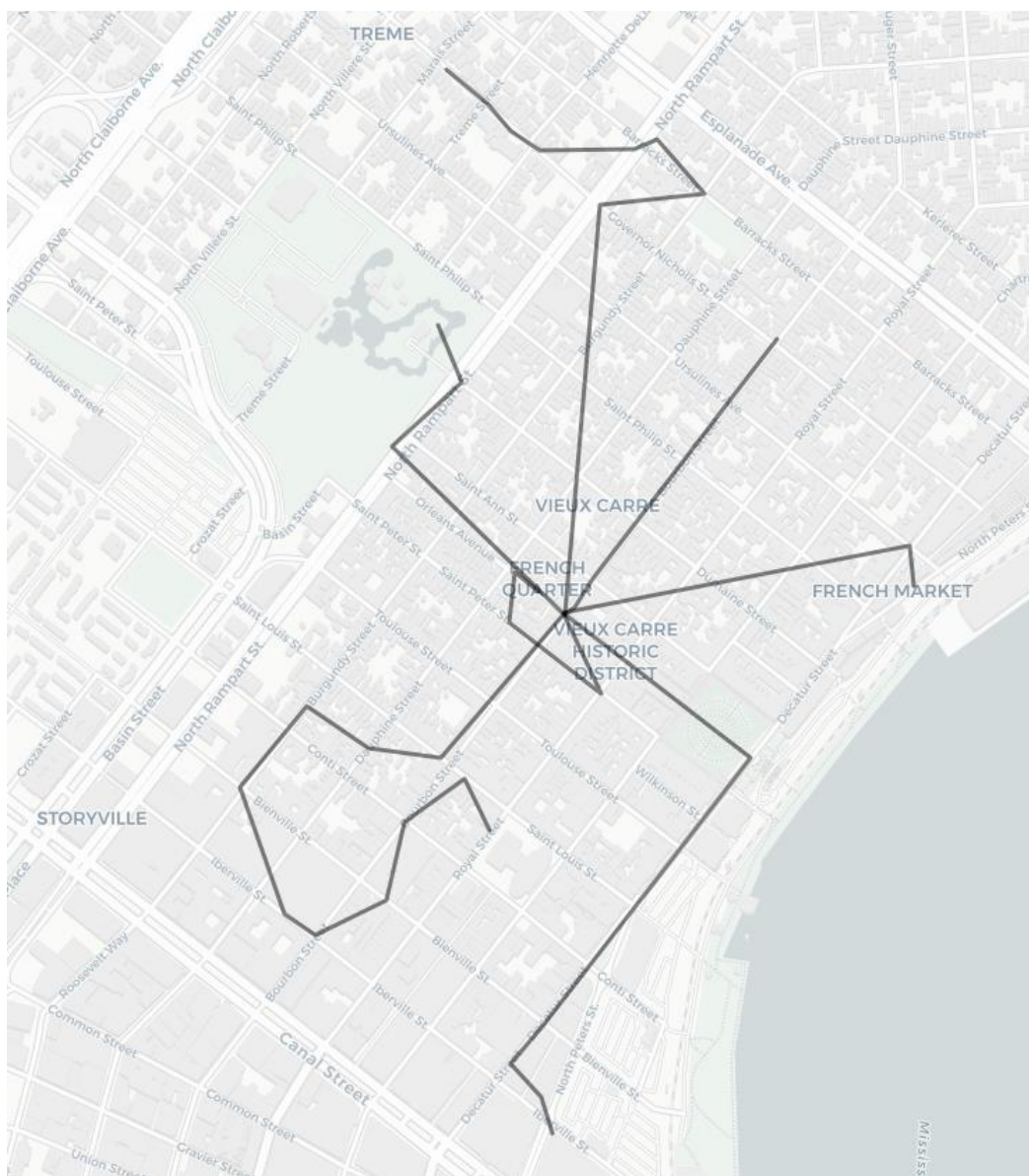
la Nouvelle-Orléans. En effet, c'est entre la rue de la Douane et la rue Quartier ainsi qu'entre la Levée et les remparts, que la majorité des femmes sont arrêtées par les patrouilles. Au sein de ce quartier, des lieux précis sont récurrents dans les archives. On peut penser à la Levée, digue située près du port où sept femmes sont arrêtées. Le 21 ou 22 septembre 1814, par exemple, une esclave nommée Felix y est arrêtée pour insolence.



« Plan of the City of New Orleans and adjacent plantations », 1875. Charles Laveau Trudeau et Alexander Debrunner, *Library of Congress*.

En arrière de la Levée, la rue de la Douane, la rue Bourbon, la rue Bourgogne, la rue St-Louis et la rue Orléans sont les endroits où les femmes sont le plus interceptées par

les patrouilles. Si plusieurs motifs d'arrestation sont inconnus, notons que quatre femmes sont envoyées à la geôle pour marronnage. Ces rues sont d'importants lieux de passage et



de commerce et étaient probablement synonymes d'anonymat potentiel pour les marronnes. Pas seulement : Marie, par exemple, est interceptée le 29 août 1814 lors d'un rassemblement ayant lieu dans une maison située sur la rue Bourbon. Cette dernière, mise à la geôle avec huit autres hommes esclaves, s'est rendue coupable d'avoir dansé et dérangé un certain M. Bonnal qui « [...] a été avec La garde faire cesser & arreter des nègres qui

dansaient dans une maison rue Bourbon »²⁴⁹. Dans le même ordre d'idées, treize femmes esclaves sont interpellées par la Garde le soir du 15 janvier 1814 lors d'un bal organisé par Mr Barlard dont la maison est située « dans la Rue Bienville entre les Rues Royal & Bourbon »²⁵⁰. Les femmes esclaves travaillent, se promènent, font des rencontres, discutent et négocient avec les policiers.

²⁴⁹ Pierre Despaigne, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - August 29-30, 1814 (CFH15.01.1.221) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 – 1814, 29 août 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/11968>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

²⁵⁰ J. B. Plauche, « Report of J.B. Plauche, Carabiniers, on Activities and Arrests of Blacks (Slaves and Free) (CFH02.04.1.010) », *art. cit.*

CONCLUSION

À l'aube du XIX^e siècle, la Nouvelle-Orléans est une ville en pleine expansion. C'est aussi un lieu qui exemplifie les rapports de pouvoir propres à l'esclavage racial. Les esclaves sont en position de faiblesse mais ils résistent. Les actes de résistances des femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans m'ont particulièrement intéressé dans ce mémoire qui s'achève.

J'ai proposé de dépouiller les archives de police de la Nouvelle-Orléans pour les années 1809-1820, des documents peu exploités par les chercheurs dans une perspective d'histoire des femmes et d'histoire du genre. Si les femmes esclaves sont moins présentes que leurs homologues masculins dans ces documents, on a constaté qu'elles sont loin d'être marginales. Les archives de police, m'ont permis d'esquisser de nouvelles perspectives sur les résistances des femmes esclaves.

J'ai montré que les résistances des femmes esclaves sont plurielles. Les femmes peuvent être violentes, résister à l'arrestation, faire preuve d'insolence, remettre en question les normes sociales, genrées et raciales de leur temps. Les femmes esclaves fuient, volent. Elles en profitent pour se créer des réseaux de solidarité. Les résistantes « féminines » se distinguent de celles des hommes sur un point en particulier, celui du plaisir du corps de « l'honneur retrouvé ». De nombreuses femmes esclaves sont en effet arrêtées pour avoir participé à des danses, des bals ou autres proscrits par les lois esclavagistes. La typologie que j'ai dégagée (résistances-violences, résistances-fuite, résistances-plaisirs) a permis de constater que les femmes esclaves sont bel et bien dans les archives policières, qu'elles ont posé, encore et encore, des gestes répréhensibles et qu'elles ont effectivement résisté à leur manière au système esclavagiste. J'ai montré, enfin, que

leurs résistances les ont amenés à occuper et à fréquenter les rues mal éclairées du « Vieux carré », qu'elles ont transformé en leur « géographie rivale ».

La prochaine étape serait désormais de comparer et de contraster la Nouvelle-Orléans avec les autres grandes villes du Sud telles Mobile, Savannah ou Baltimore. Une étude des différents documents d'archives des premières polices sudistes permettrait, je crois, de paver la voie à de nouvelles histoires de femmes résistantes. Il serait aussi très intéressant de comparer le fonctionnement des différents corps policiers du Sud, leurs mandats ainsi que leurs rapports avec les communautés d'esclaves.

Dans son livre *Between the World and Me* (2015), l'écrivain et journaliste Ta-Nehisi Coates affirme que l'histoire américaine est faite d'attaques constantes sur les « corps noirs ». Il va même jusqu'à parler de « tradition » ou « d'héritage » lorsqu'il est question de cette violence, legs de l'esclavage qui continue d'étouffer la communauté noire : « In America, it is traditional to destroy the black body – it is heritage »²⁵¹. Doublement-opprimées, les femmes noires ont participé activement à la définition d'une culture de résistance propre à la communauté afro-américaine. Peut-on dire que des premières femmes esclaves jusqu'aux mouvements résistants afro-américains plus contemporains, il s'agit de la même culture de résistance, de la même volonté de repousser les barrières sociales, genrées et raciales? À l'ère du mouvement *Black Lives Matter*, fondé en 2013 par les descendantes et héritières des femmes esclaves à l'étude, on ne peut

²⁵¹ Ta-Nehisi Coates, *Between the World and Me*, New York, Spiegel & Grau, 2015, p. 103.

toutefois pas nier que l'histoire américaine met en scène des corps noirs certes brutalisés, exploités, violés et rabaissés mais aussi des femmes qui osent repousser les normes, qui osent confronter les autorités, qui osent résister.

ANNEXES

ANNEXE I

Exemple de tableau réalisé pour comptabiliser les données contenues dans les archives

Archives de la Bibliothèque de l'Université Tulane (1809 à 1811, 1813, 1816-1817)

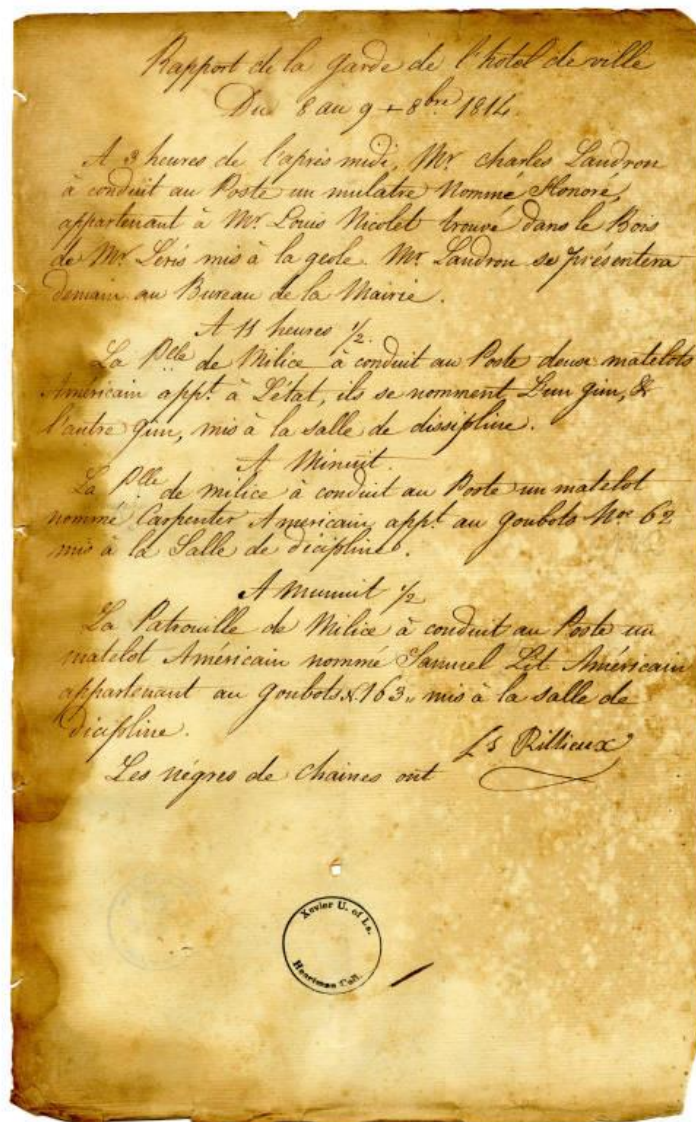
[illegible]

**Voir page suivante pour la Légende*

Légende

Entrée par infraction	
Bal/Rassemblement/Regroupement	
Vol	
Errance/Sieste	
Boisson	
Pyromanie	
Résistance à l'arrestation/Fuite	
Jeux	
Troubler la paix publique	
Marronnage	
Tentative de suicide	
Violence	
Désobéissance	
À la demande du maître	
Excès de vitesse	
Sans papiers	
Insolence	
Conduite suspecte	
Désertier/Manquer à son travail	
Vente illégale	
Création de réseaux de solidarité	
Danse/Musique	
Vider son bidon au mauvais endroit	
Autres	
Cas particuliers/Informations à retenir	

ANNEXE II

Exemple de rapport de police« Rapport de la Garde de l'hôtel de ville, du 8 au 9 octobre 1814 »²⁵²

²⁵² L. S. Rillieux, « Police Report, in French, of the Third Municipality Police District of the City of New Orleans - October 8-9, 1814 (CFH15.01.1.261) », dans *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana*, Nouvelle-Orléans, Boîte VIII, Documents from Louisiana Relating to the Economic, Civil, and Legal Status of "Free Persons of Color" and of Slaves (1777-1825), dossier 3, part. 3 - 1814, 9 octobre 1814, <<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/12017/rec/261>>. (Consulté le 9 novembre 2017).

ANNEXE III

Exemple de déposition

« Deposition, in French, by J.B. deFlorian Jolly Describing an Attack on the Female Slave Betsy », 9 février 1812²⁵³


Cité d'Orléans J.B. de Florian Jolly déclare
 sous serment que le Nègre Sam, qui il croit
 esclave de M^r. Deacon, après divers traverses
 qu'il a fait éprouver à la Mulâtresse Betsy en la
 du Comparant, lui avoir volé deux couvertures de
 laine et autres objets dans la Chambre de lad^e. Mulâtresse
 Maison propre du Comparant, ou il s'est introduit
 à l'insu des gens de la maison pendant que les
 Comparant et sa famille étoient absents. S'est
 rendu hier au soir entre sept et huit heures
 armé d'un gros bâton (que le Comparant a
 sur le champ représenté et déposé en cet office)
 et ayant pénétré jusqu'à la porte de la cuisine
 où lad^e. Mulâtresse étoit à Coudre avec les
 autres domestiques, a frappé de deux coups sur la tête
 en appuyant sur la tête de lad^e. Betsy, que le
 Comparant ayant entendu les cris de celle-ci s'est
 fait du coup même s'est rendu dans la Cour, et
 a vu Sam qui prenoit la fuite dans toute prompte
 et contraire à la justice primitive qu'il méritoit, que
 le Comparant s'étant mis à la poursuite l'a
 appelé à plusieurs reprises par son nom auquel
 il n'a point répondu, mais s'est levé et est sorti
 que le Comparant s'est vu obligé de renouer
 à l'attraper, qu'il a tenu par les domestiques
 du Comparant, nommés Peter, Morula, et autres
 qui étoient présents à toute la scène, on a parpris
 l'accusé avec les dits, qui précèdent
 Jure d'après serment de J.B. de Florian Jolly
 moi à la N^e. Orléans - le 9. février 1812.

²⁵³ J.B. deFlorian Jolly, « Deposition, in French, by J.B. deFlorian Jolly Describing an Attack on the Female Slave Betsy (CFH08.02.2.007) », dans Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection - Xavier University of Louisiana, Nouvelle-Orléans, Boîte II - Documents from Louisiana, 1765-1828, dossier 4, 1810-1819, 14 février 1812, <https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/collection/p16948coll6/id/5498>. (Consulté le 28 juin 2017).

ANNEXE IV

Exemple de déclaration« Statement Concerning the Character of the Female Slave Rosina », n.d.²⁵⁴

Eve l'a rencontré sous le saule Marigny le jour
 qu'elle a quitté sa maîtresse. filleule lui a dit
 qu'elle étoit Maronne. & Eve l'a conduite
 chez M. La Pauze - l'a cachée dans le grenier
 de la boulangerie. Pour le nigre l'ont vu
 entrer - Rosina lui portoit à manger 3 fois par
 jour. ^{La cuisine pour} quand elle descendoit manger que l'un
 des negs boulanger de M. La Pauze la
 connaissait elle restoit en haut quand il se
 trouvoit là de crainte que la voyant il
 n'informât la maîtresse ou bien si elle étoit
 qu'à l'occasion elle l'avoit réparé
 pour Rosine - que M. La Pauze fils
 l'a vu deux ou trois fois. Qu'une fois il
 la trouva couchée à la cuisine à 4 heures
 du matin - qu'il demanda qui étoit cette
 Negresse à quoi Rosine répondit que
 c'étoit sa Camarade. - que la même
 M. La Pauze fils la vue occupée à
 reparer le linge de la maison



²⁵⁴ « Statement Concerning the Character of the Female Slave Rosina (CFH08.01.2.008) », art. cit.

ANNEXE V

*Tableau des résistances saisonnières des femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans,
1809-1818*

	<i>1809</i>	<i>1811</i>	<i>1812</i>	<i>1813</i>	<i>1814</i>	<i>1816</i>	<i>1817</i>	<i>1818</i>	<i>Total</i>
<i>Janvier</i>				1	22		4		27
<i>Février</i>		5	9		2		3		19
<i>Mars</i>		1			2		12		15
<i>Avril</i>					6		8	1	15
<i>Mai</i>					9		13		22
<i>Juin</i>				1	8		15		24
<i>Juillet</i>					6		28		34
<i>Août</i>		1		1	8		25		35
<i>Septembre</i>		3			9		11		23
<i>Octobre</i>					7	1		1	9
<i>Novembre</i>					10				10
<i>Décembre</i>	1								1
<i>Total</i>	<i>1</i>	<i>10</i>	<i>9</i>	<i>3</i>	<i>89</i>	<i>1</i>	<i>119</i>	<i>2</i>	<i>234</i>

ANNEXE VI

*Tableau des résistances saisonnières des hommes esclaves de la Nouvelle-Orléans,
1809-1820*

	<i>1809</i>	<i>1811</i>	<i>1812</i>	<i>1813</i>	<i>1814</i>	<i>1815</i>	<i>1816</i>	<i>1817</i>	<i>1818</i>	<i>1819</i>	<i>1820</i>	<i>Total</i>
<i>Janvier</i>					27			25	15			67
<i>Février</i>		5	10	1	33			19	2			70
<i>Mars</i>		1		2	16			35				54
<i>Avril</i>			2	5	16			42				65
<i>Mai</i>			2	1	41		1	44			1	90
<i>Juin</i>					28			41	1			70
<i>Juillet</i>					29	1		78		1		109
<i>Août</i>		4			27			72			4	107
<i>Septembre</i>	2	3			36			31				72
<i>Octobre</i>	2	7			22		2					33
<i>Novembre</i>					23							23
<i>Décembre</i>	9								1			10
<i>Total</i>	13	20	14	9	298	1	3	387	19	1	5	770

ANNEXE VII

Déclaration d'Edouard Cardinaud concernant un bal illégal chez M. Guinault
 « Report Concerning Activities of Slaves and Black Free Men », 14 février 1812²⁵⁵

Edouard Cardinaud, sous-chef d'armement commissionné dans la garde de ville, déclare sous serment que le huit du courant au soir, il recut de son supérieur l'ordre de se transporter à la tête d'une patrouille, de la dite garde, sur le chemin du Bayou, pour dissiper un rassemblement de nègres esclaves, qui se trouvaient dans un terrain près le collège de l'Oratoire, que le comparant ayant envoyé en avant un homme de la garde pour reconnaître positivement le lieu où se tenait le dit rassemblement, apprit que c'était chez M^r. Guinault; s'y étant transporté avec les hommes de la patrouille, vers les dix heures du soir, il y découvrit en effet un nombre de nègres esclaves, des deux sexes réunis dans la salle basse de la maison dudit Guinault; & les femmes paraissaient mises élégamment, qui étant mis en devoir d'entrer dans la cour de la dite maison il mit la main sur l'esclave qui était la comme portier & qui recevait les billets - mais le dit esclave s'étant échappé se mit à crier "à la garde, à la garde" & donna l'alarme aux autres qui firent la fuite, escaladèrent les entourages, se chaperonnèrent dans les appartements hauts de la maison. Le comparant se contenta d'arrêter ce qu'il put dans la salle de bal, dans la cour et la cuisine sans se permettre aucune autre recherche, quoi qu'il fût bien qu'il y en avait d'autres de cachés dans les appartements; le comparant fut en même temps provoqué par M^r. L^e. Guinault, qui lui tintent les propos les plus outrageants, ainsi qu'à la garde; M^r. Norbert Breton de son côté voulait qu'on lui fit voir les autres; et couvrait en dévotion les réponses du comparant. S'écriant qu'il était bien étrange qu'un propriétaire n'ait pas le droit de faire dîner de ses esclaves; que le comparant observait l'impossibilité que le grand nombre d'esclaves présents appartenaient à M^r. Guinault, car ce nombre n'était

pas dans l'opinion du comparant moindre de 20 personnes; qui s'étaient retirés avec huit prisonniers - le comparant prisonnier que le bal continuait de se transporter jusqu'à 2 heures vers le ministère de l'Intérieur et l'Oratoire encore les nègres rassemblés à l'entrée des portes Baricades le comparant fut introduit dans l'enclos du dit Guinault un homme de la garde qui lui ouvrit la porte & huit nègres ou négresses furent encore arrêtés, & deux d'entre eux d'un Cambour de Baguette furent saisis, il y avait ala cuisine du préparatif pour un splendide souper -

nous avons appris au poste, d'après la déclaration du nègre nommé Garçon, à M^r. Blache, et du mulâtre à M^r. Montegut, qu'on payait 2 francs par homme et le comparant ajoute que les noms des nègres & négresses, arrêtés sont comme suit.

Joseph - à M^r. Bertonnière
 Catherine, à M^r. Chomabon
 B^e. Bernabé, Nègre Libre
 Louis - & Arthémise à M^r. Sestier Landry
 Azor à M^r. Duf
 Raphaël Bernabé Nègre Libre
 Marie française à M^r. Marsteau
 Garçon à M^r. Blache
 Marie Chère à M^r. Willmont
 Francine Mulâtresse à M^r. Jourdan
 Charlotte - Nègre Libre
 Victoire à M^r. Rouzeau -
 Jenny à M^r. Jong
 Joseph - Mulâtre à M^r. Montegut
 Marguerite à M^r. Coquet

Aucun Esclave de M^r. Guinault n'a été arrêté ni même sur son image, excepté Jenny à M^r. Jong

E. Cardinaud
 Subscribed & sworn to before me, at the City

²⁵⁵ Edouard Cardinaud, « Report Concerning Activities of Slaves and Black Free Men (CFH02.04.1.005) », art. cit.

BIBLIOGRAPHIE

1. Sources

1.1 Corpus

« Box 2 – Documents from Louisiana, 1765-1829 ». *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection*. Xavier University of Louisiana Library.

<<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/search/collection/p16948coll6/searchterm/CFH02/field/all/mode/all/conn/and/order/identi/ad/asc>>.

« Box 5 : General manuscripts and pamphlets, 1808 January 18 – 1811 December 21 ». *John Minor Wisdom collection, 1710-1960 – Louisiana Research Collection*. Howard-Tilton Memorial Library – Special Collections, Tulane University.
<<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/search/collection/p16948coll6/searchterm/CFH05/field/all/mode/all/conn/and/order/identi/ad/asc>>.

« Box 6 : General manuscripts and pamphlets, 1812 February 18 – 1813 December 28 ». *John Minor Wisdom collection, 1710-1960 – Louisiana Research Collection*. Howard-Tilton Memorial Library – Special Collections, Tulane University.
<<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/search/collection/p16948coll6/searchterm/CFH06/mode/all/order/identi>>.

« Box 7 – Documents from New Orleans, 1811-1846 [Vouchers (cash receipts) by year for work done by negro slaves in chain gangs] ». *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection*. Xavier University of Louisiana Library.
<<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/search/collection/p16948coll6/searchterm/CCF07/field/all/mode/all/conn/and/order/identi/ad/asc>>.

« Box 8 – Documents from Louisiana Relating to the Economics, Civil, and Legal Status of “Free Persons of Color”, and of Slaves, 1777-1825 ». *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection*. Xavier University of Louisiana Library.
<<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/search/collection/p16948coll6/searchterm/CFH08./mode/all/order/identi>>.

« Box 15 – Police Reports from New Orleans, 1814 ». *Charles F. Heartman Manuscripts of Slavery Collection*. Xavier University of Louisiana Library.
<<https://cdm16948.contentdm.oclc.org/digital/search/collection/p16948coll6/searchterm/CFH15.01/mode/all/order/identi>>.

« Reports, 1816-1817 ». *New Orleans (La.) Commissaries of Police – Records Relating to the Public Safety of New Orleans*. City Archives – New Orleans Public Library.

« Series 4 : Police and police records ». *New Orleans municipal records, 1782-1925 – Louisiana Research Collection*. Howard-Tilton Memorial Library – Special Collections, Tulane University.

« Series 5 : Financial Records ». *New Orleans municipal records, 1782-1925 – Louisiana Research Collection*. Howard-Tilton Memorial Library – Special Collections, Tulane University.

MSS 277 – Mathews City of New Orleans Collection, 1805-1864. Historic New Orleans Collection.

Rosemonde E. and Emile Kuntz collection: Municipal records, 1805-1903 – Louisiana Research Collection. Howard-Tilton Memorial Library – Special Collections, Tulane University.

Xavier University of Louisiana (dir.). *Guide to the Heartman manuscripts on slavery*. Boston, G.K. Hall, 1982, 221 p.

1.2 Correspondances, documents gouvernementaux, mémoires et récits de voyages

CLAIBORNE, William C. C. *Official Letter Books of W.C.C. Claiborne, 1801-1816*. Jackson, Dunbar Rowland, B. S., L. L., LL. D., 1917, 484 p.

HALPHEN, Michel. *Mémoire sur le cholera-morbus, compliqué d'une épidémie de fièvre jaune qui a régné simultanément à la Nouvelle-Orléans en 1832*. Paris, J.-B. Baillière, 1833, 192 p.

LATROBE, Benjamin Henry. *The journal of Latrobe. Being the Notes and Sketches of an Architect, Naturalist and Traveler in the United States From 1796 to 1820*. New York, D. Appleton, 1905, 378 p.

MOREAU LISLET, Louis. *Digeste général des actes de la législature de la Louisiane passés depuis l'année 1804 jusqu'en 1827, inclusivement, et en force de loi à cette dernière époque: suivi d'un appendix et d'une table de matières*. Nouvelle-Orléans, Benjamin Levy, vol. 2, 1828, 682 p.

PÖSTL, Karl. *The Americans as They Are; Described in a Tour Through the Valley of the Mississippi*. Londres, Hurst, Chance, and CO., 1828, 252 p.

2. Études

2.1 Monographies et ouvrages collectifs

ARTHUR, Stanley Clisby. *Old New Orleans; A History of the Vieux Carré, Its Ancient and Historical Buildings*. Nouvelle-Orléans, Hermanson, 1936, 248 p.

BLASSINGAME, John W. *Black New Orleans, 1860-1880*. Chicago, The University of Chicago Press, 1973, 301 p.

BOURDELAIS, Marjorie. *La Nouvelle-Orléans : croissance démographique, intégrations urbaine et sociale (1803-1860)*. Bern, Peter Lang, 2012, coll. « Population, family, and society, Population, famille et société », 472 p.

CAMP, Stephanie M. H. *Closer to Freedom: Enslaved Women and Everyday Resistance in the Plantation South*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004, coll. « Gender and American culture », 206 p.

CLARK, Emily. *The Strange History of the American Quadroon: Free Women of Color in the Revolutionary Atlantic World*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2013, 279 p.

COATES, Ta-Nehisi. *Between the World and Me*. New York, Spiegel & Grau, 2015, 152 p.

CRÉTÉ, Liliane. *La vie quotidienne en Louisiane, 1815-1830*. Paris, Hachette, 1978, 445 p.

DAWDY, Shannon Lee. *Building the Devil's Empire: French Colonial New Orleans*. Chicago, The University of Chicago Press, 2009, 342 p.

DAWDY, Shannon Lee, Ryan GRAY et Jill-Karen YAKUBIK. *Archaeological Investigations at the Rising Sun Hotel Site (16OR225)*. Nouvelle-Orléans, Historic New Orleans Collection, 2008, 202 p.

DESSENS, Nathalie. *Creole City - A Chronicle of Early American New Orleans*. Gainesville, University Press of Florida, 2015, 272 p.

DESSENS, Nathalie. *From Saint-Domingue to New Orleans: Migration and Influences*. Gainesville, University Press of Florida, 2010, 272 p.

DESSENS, Nathalie, et Jean-Pierre LE GLAUNEC (dirs.). *Interculturalité : la Louisiane au carrefour des cultures*. Québec, 2016, coll. « Les voies du français », 370 p.

DIN, Gilbert C. *Spaniards, Planters, and Slaves: The Spanish Regulation of Slavery in Louisiana, 1763-1803*. College Station, Texas A&M University Press, 1999, 356 p.

EVANS, Freddi Williams. *Congo Square: African Roots in New Orleans*. Lafayette, University of Louisiana at Lafayette Press, 2011, 209 p.

FOSSIER, Albert E. *New Orleans: The Glamour Period, 1800-1840, a History of the Conflicts of Nationalities, Languages, Religion, Morals, Cultures, Law*. Nouvelle-Orléans, Pelican Publishing Company, 1957, 520 p.

FOX-GENOVESE, Elizabeth. *Within the Plantation Household: Black and White Women of the Old South*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1988, coll. « Gender & American Culture », 544 p.

FRANKLIN, John Hope, et Loren SCHWENINGER. *Runaway Slaves, Rebels on the Plantation*. New York, Oxford University Press, 1999, 455 p.

GAYARRÉ, Charles. *History of Louisiana : The Spanish Domination*. New York, Redfield, 1854, 649 p.

INGERSOLL, Thomas N. *Mammon and Manon in Early New Orleans: The First Slave Society in the Deep South, 1718-1819*. Knoxville, University of Tennessee Press, 1999, 490 p.

JOHNSON, Rashauna. *Slavery's Metropolis: Unfree Labor in New Orleans During the Age of Revolutions*. New York, Cambridge University Press, 2016, coll. « Cambridge studies on the African diaspora », 236 p.

JOHNSON, Walter. *Soul by Soul: Life Inside the Antebellum Slave Market*. Cambridge, Harvard University Press, 2000, 283 p.

MIDLO HALL, Gwendolyn. *Africans in Colonial Louisiana: The Development of Afro-Creole Culture in the Eighteenth Century*. Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1995, 434 p.

MORGAN, Philip D. *Slave Counterpoint: Black Culture in the Eighteenth-Century Chesapeake and Lowcountry*. Chapel Hill, University of North Carolina Press (pour la Omohundro Institute of Early American History and Culture), 1998, 703 p.

Musée du Vieux Marseille et Musées de Marseille (dirs.). *Les belles de mai: deux siècles de mode à Marseille: collections textiles du Musée du Vieux-Marseille (XVIIIe-XIXe siècles)*. Marseille, Alors hors du temps ; Musées de Marseille, 2002, 185 p.

POWELL, Lawrence N. *The Accidental City - Improvising New Orleans*. Cambridge, Harvard University Press, 2012, 422 p.

RASMUSSEN, Daniel. *American Uprising: The Untold Story of America's Largest Slave Revolt*. New York, HarperCollins, 2011, 276 p.

ROGERS, Dominique (dir.). *Voix d'esclaves : Antilles, Guyane et Louisiane françaises, XVIIIe-XIXe siècle*. Paris, Karthala, 2015, coll. « Esclavages documents », 184 p.

ROUSEY, Dennis C. *Policing the Southern City - New Orleans 1805-1889*. Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1996, 226 p.

SCHAFER, Judith Kelleher. *Brothels, Depravity, and Abandoned Women: Illegal Sex in Antebellum New Orleans*. Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2011, 248 p.

SCOTT, James C. *Weapons of the Weak: Everyday Forms of Peasant Resistance*. New Haven, Yale University Press, 1985, 389 p.

SPEAR, Jennifer M. *Race, Sex, and Social Order in Early New Orleans*. Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2009, coll. « Early America », 335 p.

VIDAL, Cécile. *Caribbean New Orleans: Empire, Race, and the Making of a Slave Society*. Chapel Hill, University of North Carolina Press (pour la Omohundro Institute of Early American History and Culture), 2019, 552 p.

VIDAL, Cécile (dir.). *Louisiana: Crossroads of the Atlantic World*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2014, coll. « Early American studies », 278 p.

WADE, Richard C. *Slavery in the City - The South 1820-1860*. New York, Oxford University Press, 1964, 340 p.

WILSON, Samuel. *The Vieux Carre, New Orleans : Its Plan, Its Growth, Its Architecture : Historic District Demonstration Study, Conducted by Bureau of Governmental Research, New Orleans, Louisiana, for the City of New Orleans, December, 1968*. Nouvelle-Orléans, 1968, coll. « Vieux Carre demonstration study report series », 129 p.

2.2 Thèses et mémoires

LEATHEM, Karen. « A Carnival According to Their Own Desires: Gender and Mardi Gras in New Orleans, 1870-1940 ». Thèse de doctorat (histoire), Chapel Hill, University of North Carolina, 1994, 269 p.

WEIMER, Gregory K. « Policing Slavery: Order and the Development of Early Nineteenth-Century New Orleans and Salvador ». Thèse de doctorat (histoire), Miami, Florida International University, 2015, 185 p.

WICKER, Ragan. « Nineteenth-Century New Orleans and a Carnival of Women ». Mémoire de maîtrise (master of arts), Gainesville, University of Florida, 2006, 68 p.

2.3 Chapitres de livres ou d'ouvrages collectifs

DESSENS, Nathalie. « Cultures plurielles et hybridation : fêtes et célébrations à la Nouvelle-Orléans (1803-1840) ». Dans DESSENS, Nathalie, et Jean-Pierre LE GLAUNEC (dirs.), *Interculturalité : la Louisiane au carrefour des cultures*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2016, coll. « Les voies du français », p. 137-164.

FOX-GENOVESE, Elizabeth. « Strategies and Forms of Resistance: Focus on Slave Women in the United States ». Dans OKIHIRO, Gary (dir.), *In Resistance: Studies of African, Caribbean, and Afro-American History*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1986, p. 143-165.

LE GLAUNEC, Jean-Pierre. « Slave Migrations and Slave Control in Spanish and Early American New Orleans ». Dans KASTOR, Peter J., et François WEIL (dirs.), *Empires of the Imagination – Transatlantic Histories of the Louisiana Purchase*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2009, p. 204-238.

LE GLAUNEC, Jean-Pierre. « “Un Nègre nommé [sic] Lubin ne connaissant pas Sa Nation”: The Small World of Louisiana Slavery ». Dans VIDAL, Cécile (dir.), *Louisiana : Crossroads of the Atlantic World*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2014, coll. « American History », p. 103-122.

2.4 Articles de périodiques, articles d'encyclopédies ou articles en ligne

ARMSTRONG, Andrea. « The Impact of 300 Years of Jail Conditions ». Dans *The New Orleans Prosperity Index: Tricentennial Edition* (mars 2018). Consulté le 1^{er} décembre 2018.

<https://www.datacenterresearch.org/reports_analysis/300-years-of-jail-conditions/>.

BERNARD, Shane et Julia GIROUARD. « “Colinda”: Mysterious Origins of a Cajun Folksong ». *Journal of Folklore Research*, vol. 29, n° 1, avril 1992, p. 37-52.

CHAKRABARTI MYERS, Amrita. « “Sisters in Arms”: Slave Women’s Resistance to Slavery in the United States ». *Past Imperfect*, vol. 5, 1996, p. 141-174.

LE GLAUNEC, Jean-Pierre. « Résister à l’esclavage dans l’Atlantique français: aperçu historiographique, hypothèses et pistes de recherche ». *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 71, n° 1-2, été-automne 2017, p. 13-33.

FUSSELL, Elizabeth. « Constructing New Orleans, Constructing Race : A Population History of New Orleans ». *The Journal of American History*, vol. 94, n° 3, décembre 2007, p. 846-855.

SCHERMERHORN, Calvin. « Female Slave Network ». ALFORD, Deleso A., et Daina Ramey BERRY. *Enslaved Women in America: An Encyclopedia*. Santa Barbara, Greenwood 2012, p. 89-92.

WINSTON, James E. « Notes on the Economic History of New Orleans, 1803-1836 ». *The Mississippi Valley Historical Review*, vol. 11, n° 2, septembre 1924, p. 200-226.

3. Références électroniques

Howard-Tilton Memorial Library de l'Université Tulane. « Libraries & Departments | Howard-Tilton Memorial Library », s.d. Consulté le 12 mai 2017. <<http://library.tulane.edu/libraries>>.

New Orleans Public Library. « Louisiana Division/City Archives/Special Collections - New Orleans Public Library », s.d. Consulté le 5 mai 2017. <<http://archives.nolalibrary.org/~nopl/spec/speclist.htm>>.

The Historic New Orleans Collection. « About | The Historic New Orleans Collection », s.d. Consulté le 6 mai 2017. <<https://www.hnoc.org/about>>.

« Qu'est-ce que l'acte de création? par Gilles Deleuze sous-titre français / sub. French » (11 octobre 2013) [enregistrement vidéo]. Conférence de Gilles Deleuze, Paris. Conférence donnée dans le cadre des « Mardis de la Fondation » le 17 mars 1987. Sur le site *Youtube*. Consulté en 2017. <<https://www.youtube.com/watch?v=2OyuMJMrCRw>>.